

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. VIII. No 47
MONTREAL, 24 AVRIL 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS

PAUVRE AVEUGLE



LUMIERE ET TÉNÉBRES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonces — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 21 AVRIL 1897



UNE SUCRERIE AU CANADA.

“LES ÉTAPES D'UN MILLION”

Il y a un adage qui dit qu'un million ne se trouve pas dans le pas d'un cheval. Dans le très intéressant roman de S. Loudier, que publiera le SAMEDI dans son

Prochain Numéro

nous assistons, haletants, à travers les péripéties de la terrible guerre Franco-Allemande de 1870, aux étapes vagabondes d'une fort jolie fortune, — un million de francs. L'intrigue est digne du fécond cerveau d'un Jules Verne et le lecteur suit, sans le perdre longtemps de vue, le trésor qui, de France en Allemagne, d'Allemagne en France, voyage, change de mains, se perd, se retrouve pour revenir, finalement, entre les mains de son légitime propriétaire.

Chacun voudra lire les “ÉTAPES D'UN MILLION”, œuvre inédite, d'un grand intérêt et qui sera vivement goûtée par les lecteurs du SAMEDI.

BOUQUET DE PENSÉES

Rien de trop, car tout excès nuit à l'homme.

x

Les coups de couteau passent plus vite que les mauvaises paroles.

x

J'aime beaucoup la conversation: tout le monde m'écoute et je n'écoute personne.

x

Ce n'est pas à l'homme qui les mérite d'aller aux honneurs, c'est aux honneurs de venir à lui.

x

Suivant Darwin et ses disciples il faut dix mille ans à un singe pour faire un homme, tandis qu'il est bien prouvé qu'un homme peut faire un singe en une minute,

Cela démontre bien la supériorité de l'homme sur tous les animaux.

UN SOLITAIRE.

CHANGEMENT DE FRONT

L'inventeur. — Messieurs, je...

La foule. — Enlèvez-le! Sortez-le! A l'eau, l'inventeur! Pendons-le! A bas les monopoles!

L'inventeur. — Mais, messieurs, je...

Une voix. — A mort, l'affameur du peuple qui a inventé une machine faisant l'ouvrage de cent hommes: S'il nous ôte le pain de la bouche, il faut le pendre...

L'inventeur. — Mais, laissez-moi parler. La machine que j'ai inventée et qui fait l'ouvrage de cent hommes...

La foule. — A mort... A mort...

L'inventeur. — ...va réduire le prix de la bière à moins d'un centin le verre.

La foule (enthousiaste). — Hurrah!... Hurrah!...

LE CONTRASTE

Monsieur. — Je trouve, ma chère amie, que tu viens t'installer dans mon bureau beaucoup plus qu'il n'est nécessaire.

Madame. — C'est plus fort que moi, mon ami. Tes manières, au bureau, sont beaucoup plus aimables qu'à la maison, c'est pourquoi je viens jouir du contraste.

IMPOSSIBLE D'AFFIRMER

Le docteur. — Et vous dites que vous souffrez beaucoup.

Madame Quisécoute. — Oh, oui, Docteur.

Le docteur. — Votre souffrance est-elle plus accentuée la nuit?

Madame Quisécoute. — Je le crois, mais je ne puis vous l'affirmer.

Le docteur. — Pourquoi cela?

Madame Quisécoute. — Parce que je dors tout le temps.

SUPPOSITIONS

Monsieur. — A la bonne heure. Un voleur a tiré sur notre voisin et la balle s'est arrêtée dans son portefeuille.

Madame. — Eh bien, qu'y a-t-il là dedans pour que tu me rie au nez?

Monsieur. — Ce qu'il y a c'est que je pensais que sa femme doit être bien économe, car si pareille chose m'arrivait j'aurais été tué raide.

PAUVRE HOMME

Madame Philantropie. — Pourquoi êtes-vous incarcéré, mon pauvre homme?

Le prisonnier. — Pauvre homme en effet, madame. Je suis ici parce que j'ai épousé une nouvelle femme.

Madame Philantropie. — Comment, vous êtes en prison pour cela?

Le prisonnier. — Oui, madame, j'ai épousé une nouvelle femme et l'ancienne m'a fait mettre en prison pour bigamie.

FATAL



Premier gamin. — Ne t'impatientes pas, Bibard, il va bientôt le jeter à terre ou il va se brûler le nez. Tirons au sort qui aura la première touche.

STRATAGÈME



I

Il n'y a rien de tel que le danger immédiat pour développer les facultés humaines.



II

C'est ce que vient de démontrer Laïcelle à un policeman bien connu qui n'y a vu que du feu.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXI

L'ENFANT GREC

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots resplendissait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert Mais non ; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux !
Hélas ! pour esnyer les p'ters de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde.

Que veux-tu ? Bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaiement et gaiement ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autours de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou poison merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

VICTOR HUGO.

RAISON PROBANTE

L'étranger (s'adressant à un des nombreux enfants d'une famille qu'il ne connaît pas beaucoup).—Et toi, mon petit ami, que feras-tu lorsque tu seras un homme ?

L'enfant.—Rien !

L'étranger.—Rien ! Pourquoi ?

L'enfant.—Parce que je suis une petite fille.

POUR RIEN

Mme Bouleau (rencontrant, fort bien mise, son ex servante).—Ah, Marie ! Comment allez-vous ? Vous êtes superbe, ma chère ; je suppose que vous avez de meilleurs gages que chez nous ?

Marie.—Non, madame. Je travaille pour rien, maintenant.

Mme Bouleau (ébahie).—Pour rien ?

Marie.—Oui, je suis mariée.

Le monde : quel étouffoir pour toute espèce de talent.—BENJAMIN CONSTANT.

INSTANTANÉS

XXXI

CARTHAGE

IV—LA NUIT

La lune blafarde prend possession de son royaume.
Avec son cortège d'étincelantes constellations, elle apparaît à l'horizon, telle une bienfaitrice et majestueuse déesse.

Une fraîcheur exquise enveloppe la terre, et un souffle de vie, — infiniment doux, — s'élève, comme pour guérir les cuisantes morsures du soleil.

La pâle lumière de l'astre éclaire le paysage d'une teinte opaline ; lumière douce, tamisée qui conserve au bocage ses mystères, au ravin son horreur, à la montagne sa majesté, à la grève et à la mer leur grandiose sérénité.

La berçante musique du flot, clapottant sur le sable, a compagne — en sourdine — les quelques faibles bruits venant encore de la ville ou de la plaine.

La nature, pendant le jour, jeune et radieuse d'insouciance, revêt, — peu à peu, — des formes splendidement sinistres.

Mais l'âme ne frissonne pas, angoissée, car l'ombre de Salambô plane sur le paysage ; on croit voir ses grands yeux contemplant la bonne déesse Tanit et l'on entend sa voix d'or entonner un hymne qu'accompagne, sur la lyre d'ivoire, sa main virginale. C'est une mélodie indéfinissable, émouvante, extatique qui chante l'émotion sainte des amants de la nature africaine.

SILVIO

UN AN APRÈS

Monsieur.—J'ai rencontré Emile, aujourd'hui. Il a paru très surpris en apprenant que je t'avais épousée : Il m'a même dit que, dans le temps, tu avais dit que tu ne te marierais jamais, quand même ce serait avec le meilleur homme du monde.

Madame.—C'est bien ça. Le fait est que je l'ai fait.

Monsieur.—Bah ! Et comment as-tu fait pour changer d'idée, alors ?

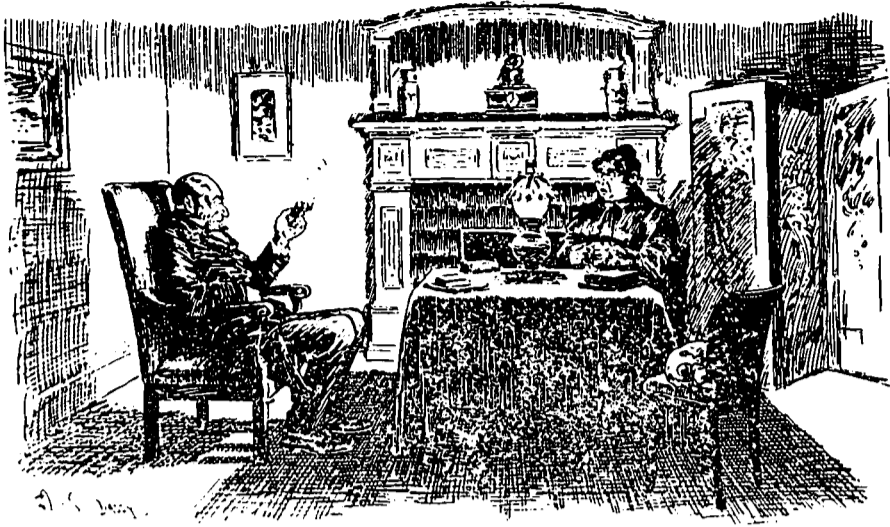
Madame.—Le fait est que je ne l'ai pas fait.

PAS A SA PLACE



Le nouveau cocher.—Il ne me sera pas possible de continuer à servir madame si elle insiste pour que je porte ce pardessus d'Hottentote. Je suis cocher et non pas bouffon, chacun sa place.

IL S'EN RAPPELAIT



Madame (d'une voix émue) — Te souviens-tu, Casimir, de cette nuit d'avril où tu me demandas en mariage pour la première fois ?

Monsieur — La première, seule, solitaire et dernière occasion. Certainement que je m'en rappelle. Et tu ne m'as donné aucune autre chance. T'en rappelles-tu, toi ?

CONVALESCENCE

(Pour le SAMEDI)

A Mlle L. D.

Votre Esculape adoucit son langage,
En vain le mal vous tortura longtemps ;
En vain la mort, si hideuse à tout âge,
Epouvanta votre âme de vingt ans.

L'heure n'est plus des secrètes alarmes,
Autour de vous on chuchote moins bas ;
Le ciel a pris pitié de tant de charmes :
Rassurez-vous, non, vous ne mourrez pas

Quand sous la fièvre en vos veines errante
De votre front l'éclat eut disparu,
Malade aussi, la nature expirante
Se débattait sous l'hiver accouru.

Mais Phéonelle, un jour, sous ma fenêtre,
Rendra l'essor à ses joyeux ébats ;
Toutes les fleurs alors doivent renaitre ;
Rassurez-vous, non, vous ne mourrez pas.

Infortuné qu'aucune voix n'appelle
Sur le beau fleuve aux écueils recouverts,
Puisse en partant tomber votre nacelle :
Les bords pour vous n'ont que des fruits amers

Mais vous un jour qui devez être aimée,
Trop d'avenir s'ouvre devant vos pas,
De trop doux fruits la rive est parfumée :
Rassurez-vous, non, vous ne mourrez pas.

N. M.

Le Médecin de Fouilly-les-Punaises

(Pour le SAMEDI)

C'était un médecin qui en savait long, car il avait beaucoup appris ; et cependant, à Fouilly-les-Punaises, où il était établi depuis deux ans, on n'avait pas confiance en lui. Que voulez-vous ? En le rencontrant toujours un livre à la main, les Fouilly-Punaisois se disaient : Il ne sait rien de rien, not' médecin ; y lit, y lit sans cesse. S'y étudie, c'est pour apprendre, s'y a besoin d'apprendre, c'est qu'y sait pas, et s'y sait pas, c'est un ignorant ! — Ils ne pouvaient pas sortir de là, et ils... n'avaient pas confiance en lui. Or, un médecin sans malades est une lampe sans huile. Il faut pourtant gagner sa misérable vie et notre pauvre diable ne gagnait pas l'eau qu'il buvait ; et il était temps, grand temps que cela finit.

Un jour, il fit annoncer dans tout Fouilly-les-Punaises, que son savoir était si grand, si puissant, si souverain, qu'il se vantait, non seulement de pouvoir guérir les malades, — ce qui était un véritable jeu d'enfant, — mais de pouvoir ressusciter un mort, ce qui peut bien s'appeler un miracle, un vrai miracle ! — Oui, oui, un mort, disait-il, et un mort enterré ! Je le ressusciterai quand on voudra, en plein jour, en plein cimetière devant tout le peuple !

Ah ! ceux qui le crurent ne furent pas nombreux ! Les plus fins d'entre les Fouilly-Punaisois se disaient cependant : — "Que risquons-nous à l'mettre à l'épreuve ? Y faut l'voir à l'œuvre : à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Y peut réussir, c'est un gars qui a tant, tant lu, et pi y s'fait de si curieuses inventions à l'heure d'aujourd'hui. Et pi, s'y fait l'miracle, on battra des mains, et s'y l'marque, on rira d'lui. Qu'il en ressuscite un et on verra par là, s'y a sucé un bon lait. — Enfin, il fut convenu que le dimanche suivant, à midi sonnant, Monsieur le médecin, en plein cimetière de Fouilly-les-Punaises, ressusciterait un

mort, deux, s'il le fallait ; il y eut même des commères qui dirent neuf ou dix !

Donc, bien avant l'heure dite, ce dimanche-là, le cimetière fut plein, comme l'église à la grand'messe le jour de Pâques. Le second coup de l'angelus n'était pas sonné, que Monsieur le médecin, fidèle à sa promesse, arriva tout de noir habillé. Il eut même assez de misère à se faire un passage, et dut jouer des coudes avant de parvenir jusqu'à la croix, où il se hissa sur le piedestal. Là, il salua, cracha, se moucha, puis il commença à parler. — "Mes amis, je vous ai promis de ressusciter un mort. Je tiendrai ma promesse, j'en lève la main. Voyons ! du silence. Il ne m'est pas plus difficile de rappeler à la vie Jacques ou Baptiste, que Josette ou Marianne, que Paul ou Simon. Voulez-vous que je vous ressuscite... Simon... Comment l'appellez-vous ? Ah ! oui, Simon Cabanier, qui est mort d'une mauvaise pleurésie, voilà bien-tôt un an ?

— Pardon, M'sieu le docteur, lui dit Catherine, veuve du pauvre Simon. C'était, ben sûr, un brave homme, y m'rendait heureuse, et je l'pleurerai tant que j'aurai des yeux dans la tête ! Mais ressuscitez-le pas, car, voyez-vous, à la fin du mois, je quitterai le deuil, parce que mes parents veulent que je me remarie avec l'grand Pascal. D'aujourd'hui en huit, on publie les bans, premier et dernier, et j'ai déjà reçu des cadeaux...

— Ah ! vous faites bien de me le dire, Catherine... Eh bien ! alors, si je ressuscitais Nanon Carotte, qu'on a enterré à la Chandeleur ?

— Gardez-vous en bien, Monsieur le médecin, cria Jacques Lawèle. Nanon était ma femme. Nous sommes restés dix ans ensemble, dix ans de purgatoire, tout Fouilly-les-Punaises le sait. Que Nanon reste où elle est, pour son repos et pour le mien. Un vrai grichon, Monsieur ! Têtue comme un âne, et fainéante, et chicanière, et sale et déguenillée. Avec ça, gaspilleuse et bavarde, une vraie langue de serpent, Monsieur, elle aurait pu faire battre la Sainte Vierge avec St-Joseph ! Et... je ne dis pas tout !

— Mais, cependant, mes amis...

— Pardon, si je vous interromps, Monsieur le médecin, mais... femme morte, chapeau neuf. Comme Nanon m'a laissé trois mioches, je ne pouvais pas rester seul et je me suis remarié. Il est donc fort inutile...

— Ah ! je comprends. Il est clair que ce serait un atroce martyre, si tu avais deux femmes dans ta maison. C'est bien assez d'une, et de reste ! Eh bien, alors, je ressusciterai...

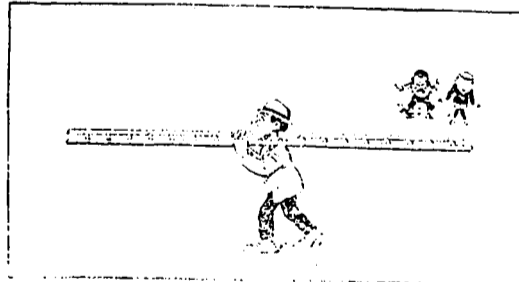
car enfin, bonnes gens, il faut bien que j'en ressuscite un... Tenez, le brave maître Pierre.

— Maître Pierre, du Vieux Côteau ? demanda Félix Bonne-Poigne.

— Lui-même.

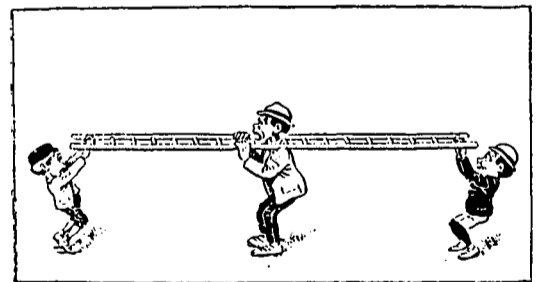
— Ah ! mon pauvre père... Que le Seigneur lui donne repos, Monsieur le docteur, un saint homme, certainement. Mais ne le ressuscitez pas, car s'il revenait à la vie, il trouverait tant d'embrouillement dans nos affaires, qu'il en aurait le cœur navré, le pauvre cher homme, lui qui aimait tant à nous voir d'accord. Nous ne sommes parvenus à nous partager son héritage qu'après beaucoup de chicane et un gros procès très couteux, si bien qu'il nous reste à peine à chacun quelques arpents de terre. Nous sommes

HISTOIRE DE DEUX MÉCHANTS GAMINS



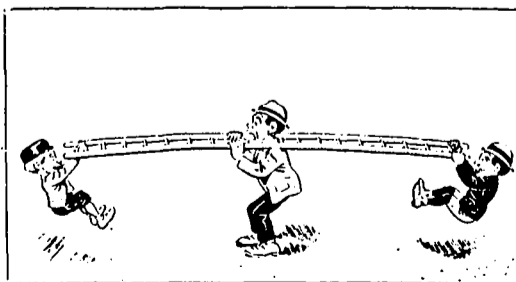
I

Nick et Mick ne savaient que faire en fait de mauvais tours. Ainsi, pas plus tard qu'hier, ils avisèrent un malheureux ouvrier qui portait une lourde échelle.



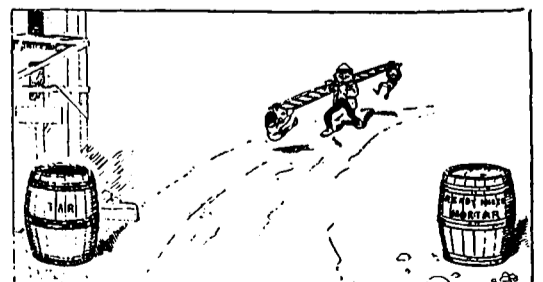
II

Le temps de le dire et voilà mes deux galopins qui, saisissant chacun une des extrémités de l'échelle, ...



III

...se livrent, au grand désespoir du malheureux porteur, à une gymnastique variée.



IV

Impossible de se débarrasser de ses deux bourreaux, si bien que, de guerre lasse, il se décida à les emporter jusqu'à son chantier.

six, quatre garçons et deux filles et nous avons tous beaucoup d'enfants. Chacun tire de son côté... et il n'y a personne qui soit riche dans la famille...

PAS MÈME



La tante.—Et bien, Lucie, es tu contente d'avoir un nouveau petit frère? L'aimes-tu bien?
Lucie.—Je ne l'aime pas du tout. Un petit qui ne sait même pas parler français.

maintenant un curé jeune et capable. Il est brave comme un guerrier, chante comme un oiseau, prêche comme un séraphin et il est bon comme un ange.

—Quisqu'il en est ainsi, tournons d'un autre côté. Je vois là, tout près une petite croix de bois; on dirait que l'herbe fleurie a voulu en cacher la triste couleur noire, tant l'herbe a grandi, drue et fleurie tout à l'entour! C'est la tombe d'un enfant à la mamelle; il avait dix mois lorsqu'il mourut, l'inscription le dit. Ce serait péché, bien sûr de le ressusciter: il est si heureux d'être mort, d'être sorti d'un monde où l'on entend... ce que vous me dites, mes pauvres amis! Si cependant vous voulez que je ramène à la vie, je le ramènerai tout de même.

—Monsieur le docteur, dit alors une pauvre vieille en pleurant, ce petit mort est à nous, et je suis sa grand-mère. Ma fille ne l'avait pas encore sevré; il faisait ses dents, lorsque, pauvre petit, il mourut. Ah! si vous aviez vu comme il était beau, notre ange. Dieu nous l'a pris, eh bien! sa volonté soit faite! Nous en avons un autre qui tette! Dieu fait bien ce qu'il fait, ce qu'il prend d'une main, il le rend de l'autre! Nous ne pourrions pas en allaiter deux, et nous sommes trop pauvres pour en mettre un en uourrice.

—Assez pour aujourd'hui, dit alors le médecin, et même trop! Puisque vous ne voulez pas que je fasse aujourd'hui le miracle, j'essayerai de le faire un autre jour, non en ressuscitant un trépassé, car vous le voyez, vous me rendez la chose impossible, mais en venant en aide aux vivants tombés en danger de mort. — Et il s'esquiva.

Qui ne vous a pas dit que, depuis ce dimanche mémorable, notre médecin fit miracle dans l'ouilly-les Punaïses? Il ne ressuscita pas les morts, mais ils sauvèrent la vie à plus d'un malade. Les ouilly-Punaïsois eurent pleine confiance en lui. — Car enfin, disaient-ils, s'y a pas tenu sa promesse au cimiquière, c'est pas d'sa faute. Si j'avions voulu le laisser faire, y en aurait ben ressuscité un et pi dix itou, mais ça n'aurait pas fait not' affaire!

Imité de J. ROUMANILLE,
par PIERRE DU SAULT.

SIGNE CERTAIN

Madame Ripatton. — Voyons, Baptiste, est tu fou? Il n'est pas encore temps de se lever!

Monsieur Ripatton. — Si, il est l'heure, le bébé vient seulement de s'endormir.

DIFFÉRENCE

Madame. — Joseph! Joseph! Vas donc voir ce qu'a le bébé. Il ne fait que crier. Trois ans plus tard.

Madame. — Joseph! Joseph! Vas donc voir ce que fait le bébé. Il ne dit rien depuis une demi-heure.

Évitez les alcools pour les cheveux: ils les détruisent. Le Renovateur des Cheveux, de Hall, ne contient aucun alcool; ce qui le constitue est un aliment naturel pour donner la santé aux cheveux.

—Il ne sera donc pas possible...

—Pardonnez-moi, si vous le ressuscitez, il nous faudrait faire, entre nous tous, une pension au pauvre vieux, rien de plus juste. Mais les années sont si dures! Monsieur le Médecin. Les patates ne se vendent pas, le grain se donne, les chenilles dévorent tout, l'avoine a gelé, enfin, c'est la misère, quoi!

—Eh bien! soit, nous laisserons dormir maître Pierre. Mais comme je ne suis pas venu ici pour enfiler des perles, et vous tous pour me regarder faire, je réveillerai... Qui voulez vous donc que je vous réveille?

—Gothon!... réveille-moi ma Gothon! s'écria en ce moment une brave femme, en pleurant comme une Madeleine.

—Non, non, Monsieur le docteur, ne la réveille pas, dit une jeune fille; oh! non... Pauvre amie, que tu as bien fait de mourir! Avant d'expirer, elle me raconta tous les secrets de son cœur. Et puis nous lui mimâmes sa belle robe blanche et des fleurs sur la tête, on aurait dit une mariée. Laissez-la dans sa tombe, car celui qu'elle aimait avec ardeur et auquel elle avait donné son cœur, vient de partir avec une autre, qu'il courtisait secrètement depuis longtemps. Pauvre Gothon, la vie te serait trop cruelle, maintenant!

—Pauvre Gothon... Tenez, cela commence à m'ennuyer. Je vais, pour en finir, réveiller le Gringalet, qui s'étouffa en mangeant de la morue il y a un mois environ.

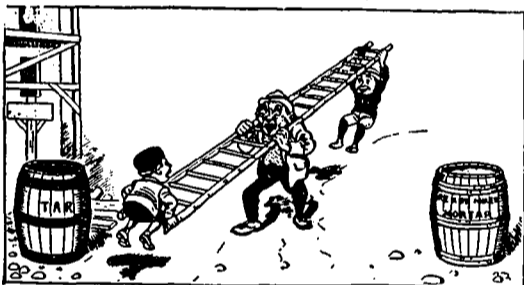
—Je ne veux pas, moi, cria Louiset Coquelicot, je ne veux pas. Il m'avait vendu sa maison et son jardin à fonds perdu. J'ai payé pendant dix ans, et plus que la valeur, en beaux écus blancs et sans jamais retenir un sou. Il me faudrait de nouveau lui payer sa pension, ça ne serait pas juste, Monsieur le médecin.

—Vous m'en direz tant... Eh bien, soit... Voyons, j'en connais un qui mourut ne laissant ni femme ni enfants, ni frère, ni sœur, mais le souvenir et l'exemple de toutes les vertus et ses biens à votre hôpital: votre bon curé qui vous aimait tant et que vous avez tant pleuré. Il vient de faire un bien rude voyage dans l'autre monde, car s'étant mis en frais de rechercher ses Fouilly-Punaïsois il les a aperçus presque tous dans l'enfer grand ouvert! Voyons si nous le ressuscitions?

—Ah! non, non, crièrent, l'une d'ici l'autre de là, quelques vieilles fausses dévotes, non, non, Monsieur le médecin.

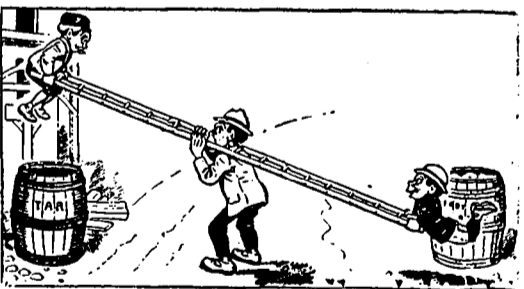
—D'autant plus, ajouta Misé Rousceline, mère de la congrégation, d'autant plus qu'il était vieux le pauvre homme, et sourd comme un pot: si bien que, lorsque je me confessais, si je lui parlais figue, il me répondait raisin. Laissez-le dans la gloire du ciel, car nous avons

HISTOIRE DE DEUX MÉCHANTS GAMINS — (Fin)



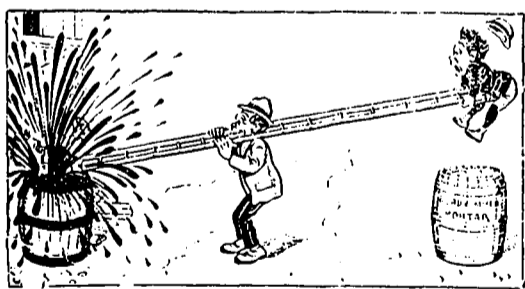
V

Il était essouffé d'avoir porté pareil poids, et les deux mauvaises pièces échangeaient, à ses dépens, tous les lazzi de leur répertoire.



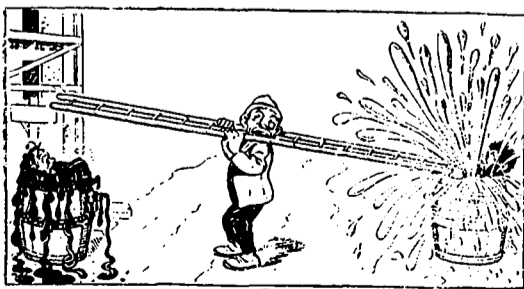
VI

Aussi, quand il se mit à les balancer, leur joie ne connut plus de bornes...



VII

... jusqu'à ce que en ayant plongé un, — c'était Nick, — dans un superbe tonneau de goudron minéral, la scène commença à changer.



VIII

Comme il ne voulait pas faire de jaloux, Mick alla, de son côté, piquer une tête dans un baril de mortier, faisant vis-à-vis au premier.



IX

Mick est blanc, Nick est noir et ils s'en firent, pas triomphalement du tout, tandis que leur ex-victime s'en alla en riant comme une petite baleine. Ce qui prouve que si la vertu n'est pas toujours nécessairement récompensée, le crime est toujours puni.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme. la Fatigue ou Epuisement Cérébral. Récès Fixes. Scrupules. Débilité Générale. Voir l'annonce.

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



VÉTÉRANS CYCLISTES



DANS une précédente chronique, nous avons présenté aux lecteurs du SAMEDI celui des bicyclistes du monde entier qui, bien certainement, détient le record de la jeunesse, puisqu'il n'est âgé que de trois ans.

Notre dessin nous aidera à présenter le contrepied du précédent, car il est la "pourtraicture" fidèle de deux respectables dames qui, si elles ne fréquentent pas dans le monde un peu tapageur du sport, n'en sont pas moins très honorablement connues à la Société d'hospitalisation l'Union, dont elles font toutes les deux parties.

La première, celle qui, bravement, a enfourché la bécane, est Miss Elisabeth Smith, — car c'est à l'Angleterre, naturellement, qu'appartiennent ces sportswomen, — qui a célébré sa quatre-vingt-douzième année en effectuant une promenade à bicyclette.

La seconde de ces dames est Miss Jane Martell, — une jeune cello-là, car elle n'a que quatre-vingt-sept printemps, — aide son amie à monter et à mettre en marche son cheval d'acier.

Bien des semaines sont passées et rien encore de définitif n'est venu mettre fin à l'anxiété de l'Europe dont les yeux sont, depuis le début de cette aride question crétoise, obstinément fixés sur l'Orient. Autant de gagné, néanmoins, pour la paix, que cet attermoiment succédant aux prévisions si pessimistes des derniers jours.

Les partis sont moins affirmatifs dans leurs revendications contradictoires ; la Turquie ne maintient plus aussi fermement sa prétention de pacifier l'île ; la Grèce n'est plus aussi irréductible dans son projet d'annexion et tout fait espérer que force restera à la raison, représentée par le concert des grandes puissances garantes du traité de 1896.

La marche, nécessitée par le but à atteindre, paraîtra complexe aux simplistes :

Pacification de la Crète par les puissances sans le concours ni des Turcs ni des Grecs. Occupation temporaire de l'île par deux au moins des puissances, — une seule serait trop dangereux. Autonomie Crétoise établie sous un prince ou gouverneur de nationalité neutre. Tel semble devoir être le résultat qu'on est en droit d'espérer. Y atteindra-t-on sans effusion de sang ? Chi lo sa !

L'annexion de la Crète à la Grèce est, chacun le sait, une question de temps ; il faudra bien que la Turquie y acquiesce un jour, mais qu'on veuille donc bien comprendre que l'annexion, opérée en ce moment, serait prématurée et, très probablement, le signal de l'explosion de toutes les haines, armées en guerre, face à face et prêtes à s'entredéchirer.

"L'homme malade" est dans la situation d'un oncle moribond qui, afin de calmer les convoitises des coquins de neveux attendant sa fin prochaine, jette, sous forme de "donations entre vifs", quelques os à ronger aux susdits parents en attendant la grande et ultime liquidation.

Le Turc est fataliste. Entendre parler sans cesse de sa mort ne le gêne pas autant que ce personnage de comédie qui "ne pouvait s'y habituer." Il n'ignore pas qu'il doit être mangé, la sauce lui importe peu, mais il désire, et qui l'en blamerait, que cette opération ne se perpétue que le plus tard possible, par petits morceaux si faire se peut.

Les concessions qu'il s'est laissé successivement arracher depuis un demi siècle prouvent, surabondamment, sa douce philosophie.

Temporiser est donc la politique qu'il affectionne et, faut-il le répéter, c'est la seule à suivre par l'Europe. Malgré les aspirations, aussi sympathiques qu'elles soient, des Grecs et des philhellènes plus ou moins sérieux, c'est là, bien vraisemblablement, la seule solution à intervenir.

* *

Nous donnons à nos lecteurs la vue, à vol d'oiseau, du théâtre actuel du blocus de l'île de Crète, avec les positions occupées par les Crétois, les Turcs et la flotte internationale.

En ce moment, les préoccupations les plus graves ne sont pas là, mais bien sur la frontière de Thessalie où Grecs et Turcs sont en présence, l'arme au pied, à une si faible distance les uns des autres, que le moindre incident suffirait pour déterminer le conflit redouté. Jusqu'à ce jour, des irréguliers Crétois ont seuls été en contact avec les troupes turques, ce qui permet à chacun des pseudo-belligérants — puisqu'il n'y a pas encore de déclaration de guerre — de se réserver encore ; mais, il ne faut pas se le dissimuler, la situation en Macédoine est absolument tendue.

* *

Une terrible explosion s'est produite devant la Canée à bord d'un vaisseau russe, le "Cissoi Veliki", un de ceux employés au "blocus pacifique" de l'île.

Par suite de l'obturation imparfaite de la culasse d'une des énormes pièces de tourelle, cette culasse a été projetée sur les marins occupés au service de la pièce et la violence de l'explosion a fait briser la coupole dont partie est tombée à la mer et partie sur le pont du navire, écrasant quinze marins dont un officier. Cette portion de coupole, après avoir bouché un des haubans a également causé la mort d'un français, soldat retraité, engagé comme cuisinier au service de l'amiral russe.

Cette terrible catastrophe a été la cause de nombreux témoignages de sympathies provenant de tous les pays et adressés au chef de la marine russe, si durement éprouvée par cet accident.

C'est l'état de la tourelle et des pièces, après l'explosion, que représente notre dessin.

* *

Un mot encore à propos de l'acrobate français Blondin, mort millionnaire en Angleterre à l'âge de 73 ans, laissant la fortune qu'il avait gagnée sur le fil tendu, à une jeune veuve de 19 ans.

Nous avons pu nous procurer deux dessins d'après nature montrant le célèbre équilibriste sur la corde raide. Dans l'un il se livre à la confection d'une omelette, la fameuse omelette du Niagara ; lui et son fourneau sont dans un équilibre superbe et rien ne paraît étonner l'artiste, tout à son travail de "haute cuisins", c'est bien le cas de le dire.

Dans l'autre, il est sur son bicycle (encore !) et pédale, sans crainte, à quelques centaines de pieds au-dessus du plancher des... vulgaires mortels.

Ce que l'on doit avoir, de là-haut, une piètre idée de l'humanité ?

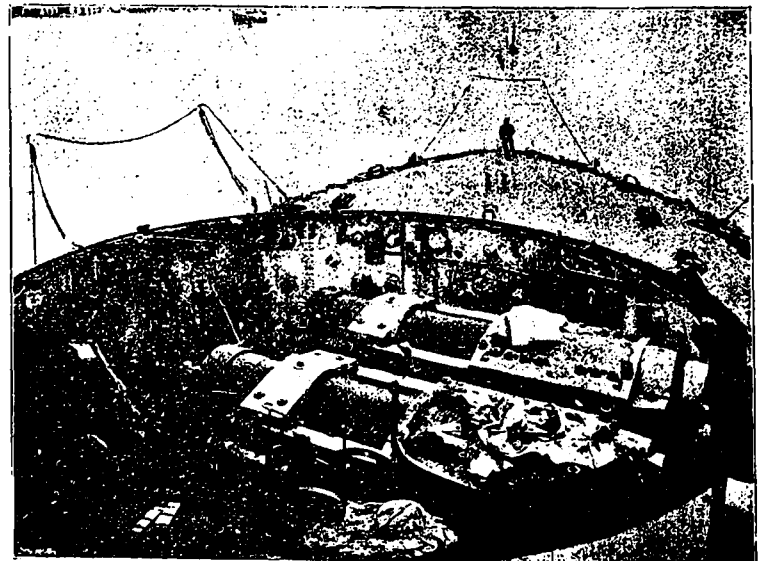
* *

Nansen, le célèbre explorateur arctique est, en ce moment, le héros de Paris.

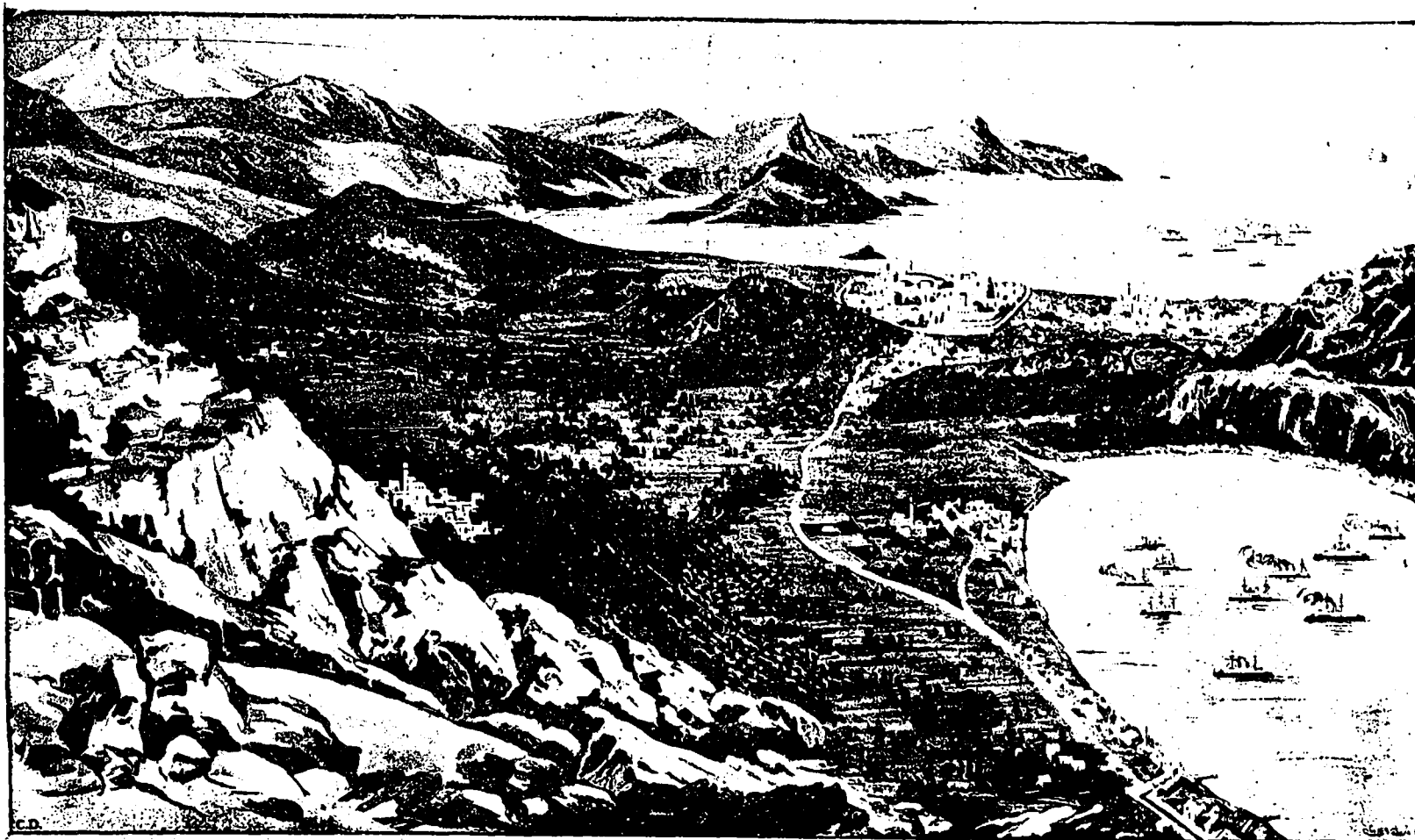
La Société de Géographie lui a décerné sa grande médaille d'or ; le gouvernement français a fait attacher, par un de ses ministres, la croix de commandeur de la Légion d'Honneur sur la noble poitrine de celui qui sert actuellement à démontrer que le public frivole est bien capable de se passionner, à l'occasion, pour quelque grand problème, pour quelque héroïque personnalité.

Le courageux Norvégien est, en effet, et dès à présent, un personnage historique ; il a distancé tous les explorateurs du Pôle y compris Nordenskiöld et réalisé, dans notre siècle de prosaïque terre à terre, le plus beau poème en action qui se puisse imaginer.

Avoir foulé du pied les neiges hyperboréennes du 86^e parallèle et fait retentir ces solitudes glacées des premiers échos d'une voix humaine ;



EFFET DE L'EXPLOSION SUR LE NAVIRE RUSSE "CISSOI VELIKI".



Village de Tsiklaria.

Avant-postes Turcs.

Route de Suda à la Canée.

La Canée.

Village de Touzla.

Halepa.

Flotte internationale.

VUE, A VOL D'OISEAU, DES POSITIONS OCCUPÉES PAR LES TURCS, LES CRÉTOIS ET LA FLOTTE INTERNATIONALE.

voilà un titre de gloire pas banal du tout et bien propre à fixer les regards de la foule sur le héros qui a su accomplir pareilles prouesses.

Il n'y a pas de roman à sensation qui puisse rivaliser d'intérêt avec le récit, bien simple pourtant, de cette expédition du "Fram" à la recherche du Pôle.

Les savantes déductions qu'avait su tirer Nansen de l'étude des précédentes tentatives, notamment de celle de la "Jeannette", ont prouvé le bien fondé de ses espérances, la sûreté de ses calculs.

Le SAMEDI a pensé qu'il serait bon et utile que ses lecteurs connussent, ce qu'a inspiré de froid héroïsme, à tous ceux qui n'ont pas craint de lui confier leur existence, ce beau et vigoureux jeune homme de trente-cinq ans, au regard acéré comme une lame, aux muscles puissants, qui a nom Fridtjof Nansen.

"Vers le Pôle", tel sera le titre de la narration, faite par Nansen lui-même, illustrée de dessins exécutés d'après des photographies prises par lui, jour par jour, au cours de son extraordinaire voyage, narration dont SAMEDI commencera la publication dès la semaine prochaine. Ce sera là un véritable roman de la vie réelle.

LOUIS PERRON.

CHOPIN

Le célèbre pianiste Chopin avait été invité dans un grand dîner d'apparat chez de riches bourgeois. Il avait eu beau s'en défendre, il avait fallu se rendre aux pressantes sollicitations de ses hôtes, qui avaient promis à leurs nombreux invités de leur faire entendre le grand Chopin dans la soirée que devait suivre le dîner.

L'artiste, souffrant déjà de la cruelle maladie qui devait l'enlever si jeune, fit peu d'honneur aux différents plats qui passèrent devant ses yeux, et ne répondit guère aux avances et aux questions qui l'assiégeaient de toutes parts.

Le dîner s'achève enfin, on ouvre le piano, et on lui demande de vouloir bien jouer une de ses ravissantes mazurkas. Chopin se refuse, objecte sa santé délicate et mille autres prétextes; la maîtresse de la maison se récrie et veut faire sentir à l'artiste qu'il n'a été invité au dîner que pour payer son écot en musique.

Oh! madame, répliqua-t-il, aussitôt, j'ai si peu mangé!

Sur ce, il salue profondément et se retire, laissant tous les assistants abasourdis devant cette fugue non prévue par le programme.

DON JUAN.

PAS TOUJOURS

C'est dans le tramway et il pleut, l'eau passe à travers la toiture et inonde les voyageurs.

Le voyageur.—Dites donc, conducteur, en est-il toujours de même et est-on toujours ainsi mouillé dans votre voiture?

Le conducteur.—Non, monsieur. C'est seulement quand il pleut.

ANALOGIES

Rouleau.—Comment dis-tu qu'on appelle le fils du tzar?

Bouleau.—Le tzarewitch!

Rouleau.—Alors le fils de Georges Sand doit s'appeler le Sandwich?

POUR ÊTRE ASSORTIS

Elle.—Vous avez dit que vous feriez tout pour m'être agréable.

Lui (tendrement).—Tout ce que vous voudrez, ma chérie.

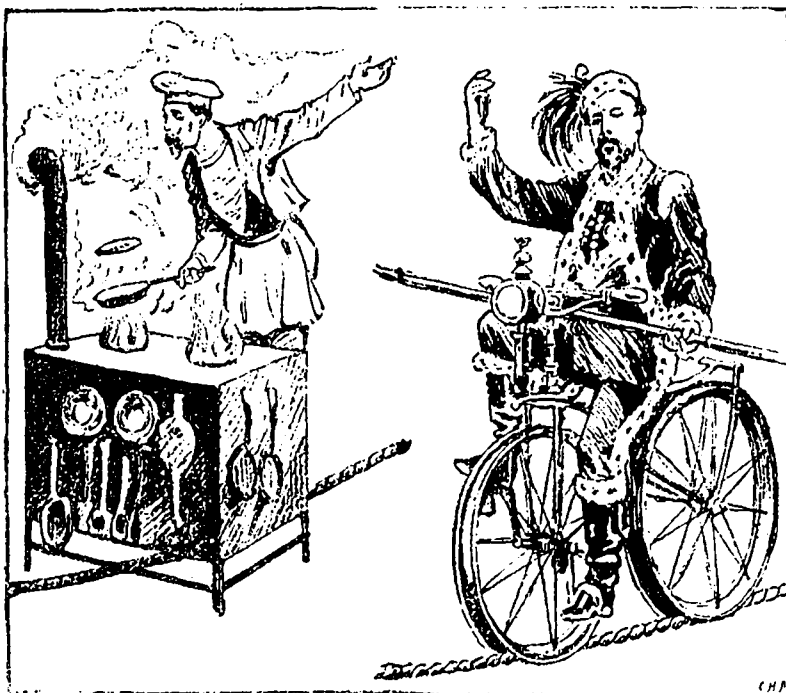
Elle.—Eh bien, je voudrais que vous vous teigniez les cheveux et la barbe en roux afin d'être assorti à ma couleur.

VERIFICATION

La maman.—Pourquoi lis-tu ce livre là, Emile. L'art d'élever les enfants, ça ne doit pas beaucoup t'amuser!

Emile (7 ans).—Si, beaucoup. Je vérifie si tu m'élève convenablement.

ENCORE BLONDIN



L'OMELETTE DU NIAGARA.

VÉLOCIPÈDE AÉRIENNE.

ÉGALITÉ



Ministre, dans l'Ouest. — Prenez-vous cette femme pour le mieux ou pour le pire ?
Le fiancé. — Vous, Mr le ministre, je crois bien que vous m'attrapez, ses parents disent que je la prends pour le mieux, et les miens pensent que je la prends pour le pire.

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

Le professeur d'agriculture :

— Les vigneron emploient généralement leur marc à faire de l'eau-de-vie.

— Naturellement, puisqu'à la campagne l'eau vient la plupart du temps des mares.

L'inexactitude de B... est proverbiale. Hier il avait donné rendez-vous à D... au Grand-Café, rue Nationale.

Une heure après l'heure indiquée, B... arrive.

— Oh ! mon cher ami, dit-il, je vous demande pardon... je suis en retard !... mais une affaire importante !... Est-ce qu'il y a longtemps que vous attendez ?

— Dame ! répond D..., il y a douze bocks !!!

Les coquilles d'imprimerie.

Un certain nombre de *coquilles* ou fautes d'impression relevées dans la mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles* :

— Par *dérision* (décision) en date du... M. X... a été nommé, etc.

— M. Z... est *risible* (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

— M... continue à orner son nom de la particule, malgré la loi sur les *titres*.

— M. Y... assistait à la fête et portait ses décorations en *sauteur* (sautoir).

— On annonce la mort de M. X..., qui a *braillé* (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

— Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* (engagés) volontaires.

— La santé de Mme X..., qui avait donné des inquiétudes à ses amis, s'est beaucoup améliorée. Elle commence à se *laver* (lever).

— Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il *mangeait* (rangeait) sa bibliothèque. C'était un homme de *rien* (bien), connu par sa *rapacité* (capacité).

Grand dîner, hier soir, chez les Loupiau. Les invités sont réunis au salon. Madame se rend à la cuisine et donne l'ordre de servir, car elle n'attend plus, dit-elle, qu'un parent, sans importance.

Le potage absorbé, un coup de sonnette retentit.

La bonne paraît, peu après, sur le seuil et s'écrie :

— Madame, v'là l'parent sans importance.

On vient de distribuer des récompenses aux facteurs d'instruments de musique.

Un facteur de pianos a obtenu un prix de mille francs.

— En l'honneur de quel saint ? demande un curieux.

— De "sainte Touche", parbleu !

Dans l'atelier d'un artiste-peintre :

Un admirateur. — Qu'est-ce que représente votre toile, monsieur ?

Le peintre, un peu énérvé. — La terre, parbleu !

L'admirateur, impassible. — Ah ! oui, la *croûte*... terrestre.



Mademoiselle Ling O'Dor. — Je serai une sœur pour vous, monsieur Tempsdur, rien de plus.

Monsieur Tempsdur. — Merci, mademoiselle, cela suffit à mon amour ; mais avez-vous parlé de cela à Mr votre père ?

Mademoiselle Ling O'Dor. — Parlé, de quoi ?

Monsieur Tempsdur. — Pour qu'il m'adopte comme votre frère. Il me semble que c'est là le point important.

M. Bardefert marchande à un matelot, de retour des îles, un magnifique perroquet.

— Mais il ne parle pas, votre perroquet.

— Faites pas attention, bourgeois, c'est l'émotion du voyage. Mais, quand il aura passé huit jours avec votre femme, vous ne pourrez plus le faire taire.

Entendu à une réunion d'actionnaires d'une Société financière :
Premier actionnaire. — A la suite du rapport qui vient de nous être présenté, le Conseil d'administration est en cause. Moi, je le tiens pour *dissous*.

Second actionnaire. — C'est encore trop cher.

Un des médecins de l'Hôtel-Dieu demande à un de ses malades comment il se trouve :

— Ah ! docteur, lui répond le pauvre diable, je suis si malade que si l'on venait me dire que je suis mort, je n'en serais pas étonné.

En wagon.

Deux bons bourgeois, le mari et la femme, se dirigent vers Marseille par le chemin de fer. En arrivant à Valence :

— Est-ce ici le pays des oranges ?

— Oui, ma bonne amie, c'est ici ; mais elles sont encore plus belles un peu plus loin, car nous allons arriver à Orange même...

Reveillonnades.

Trois bohèmes se demandaient l'autre soir comment ils passeraient les fêtes de Pâques.

— Moi, disait l'un, je souperais bien d'un pâté de gibier.

— Moi, disait l'autre, il me faudrait au moins un pâté de foie gras, avec beaucoup de truffes.

Le troisième prononça d'un ton conciliant :

— Mes enfants, ne soyons pas trop gourmands... Je me contenterais fort bien, pour ma part, d'un *pâté de maisons*, sans même exiger qu'il soit truffé !

Les gaietés des enseignes.

Un de nos amis, qui voyage en ce moment en Italie, a relevé l'annonce suivante, inscrite sur la porte d'une hôtellerie des environs de Naples :

Non andate a farvi rubare altrove. Venite qui

Ce qui veut dire en bon français : " N'allez pas vous faire écorcher ailleurs. Venez ici."

Voilà un hôtelier qui a au moins le mérite de la franchise.

Au café du Musée :

— Qu'est devenu ce satané Becsalé qui buvait à lui seul vingt-cinq bocks par soirée ?

— On vient de le mettre en bière !

LE POINT IMPORTANT

L'ECHEVEAU

SCÈNE DIALOGUÉE

EGLÉ, FABIEN. — *Costumes et meubles Empire*

EGLÉ, s'asseyant devant le clavecin. — Voyons donc cette romance.
(Elle chante en s'accompagnant, et n'entend pas qu'on frappe à la porte.)

Votre bouche est une rose,
Absille va s'y poser ;
Souffrez avant qu'elle l'ose,
Que ce soit, belle, un baiser.

FABIEN, du seuil de la porte. — Eglé !

EGLÉ, se retournant. — Vous ! déjà !

(Elle quitte le clavecin.)

FABIEN, en s'avançant. — N'est ce pas aujourd'hui que se termine mon exil, que vous me donnez enfin une réponse ?

EGLÉ. — Vous me ferez bien crédit de quelques jours ?

FABIEN. — Non, j'ai assez souffert ; cette attente ne peut plus se prolonger.

EGLÉ. — Souffert ! A les entendre, on les croirait tous des martyrs. (Elle rit)

FABIEN. — Cruelle !

EGLÉ, s'assied près de la fenêtre, et lui désigne un siège en face d'elle. — Causons un peu d'abord. Que rapportez-vous de votre voyage ?

FABIEN. — Un cœur toujours le même.

EGLÉ. — Bon !... ce n'est pas cela que je demande.

FABIEN. — Quoi donc alors ?

EGLÉ. — Si vous rapportez gloire ou fortune ?

FABIEN. — Vous ne m'aviez, à mon départ, parlé que de constance.

EGLÉ. — Le reste était sous-entendu, vous auriez dû le deviner. Une femme est toujours sensible à la gloire.

FABIEN. — La gloire, quelle gloire ? je ne vois pas comment ?

EGLÉ. — Si vous aviez eu des aventures extraordinaires, on aurait mis votre nom dans les gazettes, et j'en aurais été très flattée.

FABIEN. — Je ne savais pas. J'ai vécu tout simplement chez les Anglais, gens aussi civilisés que vous et moi ; si j'avais été chez les Africains, peut-être...

EGLÉ. — Il fallait y aller.

FABIEN, avec fermeté. — Cessons ce jeu, Eglé. Vous savez quelle est ma fortune, la vie qui vous attend à mes côtés, et combien je vous aime, fortement, en honnête homme. Une réponse ?

EGLÉ. — Que vous m'embarrassez ! En votre absence, il s'est passé bien des choses...

FABIEN, vivement. — Quoi donc ?

EGLÉ. — Dix prétendants, et pas des moindres, financiers, gens de plume et de robe, ont demandé ma main.

FABIEN. — Aucun, n'est-ce pas, ne l'a obtenue ?

EGLÉ. — Je vous les ai sacrifiés tous les dix.

FABIEN. — Oh ! merci !

EGLÉ. — Mais...

FABIEN. — Achevez donc !

EGLÉ. — Voici qu'un jeune officier, d'agréable figure, bien fait de sa personne, spirituel, empressé, séduisant, bon musicien, — il a composé la romance que je chantais tout à l'heure : vous l'avez peut-être entendue ?

FABIEN. — Oni.

EGLÉ. — Comment la trouvez-vous ?

FABIEN. — Fade, languoureuse, détestable !

EGLÉ. — Jaloux ! Je vous souhaiterais d'en composer de semblables.

FABIEN. — Je vous aime bien, voilà tout ; c'est mon unique refrain.

EGLÉ. — Il en vaut d'autres ; mais il m'aime, lui aussi, et...

FABIEN. — Et ?...

EGLÉ. — Comme vous il attend une réponse.

FABIEN. — Depuis combien de temps ?

EGLÉ. — Huit longs jours !

FABIEN. — Moi toute une longue année... et je vous aime depuis toujours.

EGLÉ. — Oui, je sais, vous allez me rappeler les nids, les fruits et les fleurs que vous m'apportiez chez tante Irmine. Tout cela est bien loin !

FABIEN. — Pas si loin ! Je reconnais ici les portraits, les meubles que j'ai vus chez elle, qui ont formé le cadre de votre enfance. Eglé ?...

EGLÉ. — Que vous dire ?... Je me sens également partagée entre l'ami nouveau et l'ami ancien.

(Jouant avec un écheveau.)

Pour me décider je ne puis pourtant tirer à la courte paille... Une idée ! Tendez vos mains. Vous allez m'aider à dévider cet écheveau, et si nous arrivons au bout sans encombre, eh bien, je serai votre femme.

FABIEN, se levant. — Non. Risquer ainsi mon bonheur, moi qui suis si maladroit ! Lorsque j'aidais à ma grand'mère, l'écheveau ne manquait pas de s'embrouiller.

EGLÉ. — C'est que votre grand'mère avait les doigts tremblants, et vous alors de toutes petites mains, tandis que maintenant elles ont une surface !

(Montrant ses mains à elle.)

Avec les doigts que voici, vous verrez comme ce sera simple et facile. Vous hésitez encore ?... Si vous refusez de vous prêter à cette épreuve...

FABIEN. — Dites à ce caprice.

EGLÉ. — Caprice, soit ; et bien, vous n'avez qu'à partir, et le beau faiseur de romances...

FABIEN, tendant ses mains. — Voilà ! Mais j'ai grand peur que vous ne fassiez en sorte de l'embrouiller, cet écheveau.

EGLÉ. — Je serai loyale.

(Elle tend l'écheveau sur les mains de Fabien.)

FABIEN. — Il me paraît énorme !

EGLÉ, en riant. — On n'en fait pas de plus gros.

FABIEN. — Méchante, cruelle !

EGLÉ. — Ne vous agitez pas ainsi ; le succès dépend beaucoup de votre calme.

(Avec des ciseaux elle coupe la centaine.)

Il s'agit maintenant de prendre le bon bout. Est-ce celui-ci ? je le crois. Essayons... Oui, cela marche bien, et vous pouvez déjà vous féliciter... (Riant)

Que vous êtes grave et avare de paroles ! Je ne vous ai pourtant pas condamné au silence. Nous pouvons charmer nos ennuis par le souvenir des jours d'antan. Vous rappelez-vous, Fabien, quand je voulus vous épouser, de la petite bague de perles mise par vous à mon doigt, et du festin des noces sous la char-mille ?

FABIEN. — Si je m'en souvient !

EGLÉ. — Ne pouvez-vous répondre sans remuer vos mains ?

FABIEN. — Ces souvenirs font vibrer tout mon être.

EGLÉ. — Et, plus tard, du baptême de ma poupée... notre fille, des largesses faites au peuple, représenté par les enfants du fermier ?

FABIEN. — Oui, et du berceau près de votre petit lit blanc, où tendrement vous la berciez.

EGLÉ. — Vous avez encore remué !... Cela ne va plus aussi bien. Qu'y a-t-il donc ?

(Elle se penche sur l'écheveau.)

Un nœud !

FABIEN. — Je suis perdu !

EGLÉ. — Que vous vous effrayez vite ! Je vais le défaire avec une épingle, ce nœud.

(Riant.)

Votre souffle est comme suspendu.

FABIEN. — Peut-on se jouer ainsi du cœur d'un homme !



Ne pouvez-vous répondre sans remuer vos mains ? (Page 9, col. 2.)

EGLÉ.—La, ce n'est rien, cela va bien marcher!... mais, non, qu'y a-t-il encore?... Ah! je vois!...

FABIEN, *anxieusement*.—Que voyez-vous?

EGLÉ.—C'est chose vraiment pénible à dire : mon pauvre ami, je m'aperçois maintenant que je n'ai pas pris le bon bout!

FABIEN.—Vous l'avez fait exprès!

EGLÉ.—Je vous jure que non. Je veux bien essayer de continuer... quoique je sois sûre... Regardez vous-même; malgré la meilleure volonté cela devient impossible.

(Elle prend vivement l'écheveau et le jette sur une table.)

FABIEN, *se levant et la voix tremblante*.—C'est fini, je vous ai perdue

EGLÉ.—Vous n'allez pas pleurer comme un petit garçon?

FABIEN.—Pas devant vous toujours. Adieu!

EGLÉ.—Attendez donc. Vous avez fait preuve d'une soumission, d'une patience qui me touchent. Voici ma main.

FABIEN.—Eglé!

EGLÉ.—Soyez tout à fait heureux. Au fond, mon vieil ami, je vous l'avoue tout bas, je crois que moi aussi je vous ai toujours aimé, et que je n'ai jamais aimé que vous.

LOUISE MUSSAT.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

II

(Suite)

—Pleure! va! Pleure!... N'aie pas honte de verser des larmes... Nul ne te voit que moi, et puis qu'importe... Seulement quand tu auras bien pleuré, toi qui es un homme... tu fâcheras de retrouver ton sang-froid pour écouter ce que j'ai à te dire.

—Hélas! mon pauvre ami! que peux-tu avoir à m'apprendre?

—Je n'en sais rien encore... Mais je désire que tu aies un entretien avec une personne qui se trouve ici, quelqu'un dont jusqu'à nouvel ordre on ne doit pas soupçonner la présence.

—Comme tu es mystérieux! Et quelle est cette personne?

—Un inspecteur de police.

Brusquement, M. de Prévannes eut une révolte.

—Et que vient-il faire ici?

—C'est moi, moi seul, qui ai télégraphié à la Préfecture et ai demandé qu'on l'envoyât à la Blancarde.

—Toi! Et pourquoi?

—J'avais certaines idées qui me bouillonnaient en tête. Des idées que je trouvais, que je jugeais absolument stupides et folles... Or...

—Quelles idées?

—Voyons! Il est tout naturel que tu sois affreusement nerveux... Je te les exposerai tout à l'heure, ces idées... Mais je tiens à ce que tu parles à cet inspecteur... C'est M. Viaume... Et je t'assure, moi, que je l'ai trouvé rudement extraordinaire. Je comprends parfaitement que la chose doit te coûter... Mais, cède-moi... Fais-le par amitié pour moi.

—Soit... je veux bien voir ce M. Viaume... Mais, je te préviens bien à l'avance, mon cher ami, qu'une espérance quelconque, si folle qu'elle puisse être, ne saurait pénétrer dans mon cœur.

—C'est entendu. Mais fais ce que je te demande.

—Allons!

Et M. de Prévannes, suivant son ami, pénétra dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Le père Viaume s'était levé, saluait, se rassoyait et attendait. Puis, comme Charles Minières cherchait ses mots :

—Docteur, lui dit-il, monsieur vous écoutera beaucoup mieux que moi. Je vous prie de bien vouloir exposer toute l'affaire.

—Eh bien! Voilà... commença le pauvre garçon au prix d'un effort, tâche de m'écouter tranquillement. Je sens que ce sera très difficile, mais enfin, il le faut... M. Viaume, après s'être livré à la plus minutieuse des enquêtes, en arrive, en ce qui concerne la... subite disparition de Mlle Chaligny, il en arrive à ne pas croire à un accident.

La stupéfaction de Maurice de Prévannes fut tellement violente qu'il regarda alternativement son ami et l'inspecteur, se demandant si tous deux se trouvaient encore dans leur bon sens.

—Oui! oui! Tu peux nous regarder, continua Charles Minières, nous ne sommes ni ivres, ni fous... Et avant de te voir, de te parler, crois bien que nous avons mûrement réfléchi.

—Mais alors... si ce n'est pas un accident...

—Ce serait... il faut bien avoir le courage de prononcer ce mot; ce serait... un crime! oh! oui!... Je le sais bien, ça a l'air d'un roman, d'un drame, d'un conte fantastique, mais le roman et le

drame c'est la vie... M. Viaume en est arrivé à la possibilité d'un enlèvement mystérieux!

Brusquement, le capitaine tressauta. Il était debout, le visage convulsé.

—Et qui pourrait avoir commis ce crime, ce rapt?... Pour le compte de qui?

—Ah! voilà... c'est très dur à dire, parce qu'il faut en arriver à prononcer un nom... Et quand on ne possède que des données indéterminées, des préventions excessivement vagues, il est extrêmement grave d'aller accuser en quelque sorte, quelqu'un qui, après tout, peut être parfaitement innocent et le plus honnête homme de la terre. Mais enfin, monsieur et moi, nous accomplissons un devoir. M. Viaume ne serait pas éloigné de croire qu'un homme, c'est peut-être le bohémien que nous avons vu, le montreur d'ours, se serait introduit dans le parc et aurait enlevé Mlle Fabienne.

Au lieu de s'accrocher à l'espérance bien faible, bien tenue, il est vrai, qui venait de lui être offerte, M. de Prévannes s'empressa de la rejeter loin de lui.

—Mais c'est impossible, s'écria-t-il, haussant les épaules et en proie à une agitation extraordinaire mais c'est matériellement impossible! Mlle Chaligny est tombée, le pied lui a glissé, son châle... tout en fait foi... et...

—Permettez, interrompit avec autorité M. Viaume.

Et, avec une précision indiscutable, il établit les faits déjà connus du lecteur : l'impossibilité de la chute immédiate dans l'eau, à l'endroit désigné, ou du moins de l'immersion complète.

Et il conclut :

—Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme, la nuit même où Mlle Chaligny a disparu, un homme pénétrait dans le parc et en ressortait pardessus le mur, portant un pesant fardeau... Et j'ai de très fortes raisons de croire, le corps de Mlle Chaligny n'ayant pas été retrouvé après tant de prolongées recherches, que ce fardeau n'était autre que Mlle Chaligny elle-même.

—Je voudrais vous croire, répliqua le capitaine, mais je ne le puis... Et ce tzigane, ce montreur d'ours, pour le compte de qui aurait-il enlevé Mlle Chaligny?

—Pour le compte de M. de Malthen.

Et l'inspecteur, cette fois encore, avec la même lucidité, énuméra les raisons sur lesquelles il appuyait ce qu'il appelait "ses probabilités".

Charles Minières crut devoir ajouter :

—Sais-tu que le comte de Malthen a demandé avant toi la main de Mlle Chaligny?

Le visage de M. de Prévannes exprima une stupéfaction profonde.

—Et qui te l'a dit?

—M. Chaligny lui-même.

Le pauvre père était tellement abattu par la douleur qu'il n'avait même pas eu l'idée de répéter un mot, au capitaine, de la conversation qu'il avait eue avec M. Viaume... A quoi bon?

M. de Prévannes poursuivait :

—M. Chaligny a dû se tromper, mal comprendre ce que lui a dit le comte.

—Et pourquoi?

—Parce que M. de Malthen, il me l'a expliqué lui-même dix fois, est incapable d'éprouver une passion, un amour... M. de Malthen ne saurait se marier... Autrefois, dans sa prime jeunesse, il a été viveur enragé... il adorait les intrigues, il aimait les plaisirs de la table, le vin... Que vous dirai-je?... Un accident épouvantable a brisé en lui tous les centres nerveux... On a cru très longtemps qu'il en mourrait... Il en est revenu, cependant, mais infirme, affligé, ayant en horreur tout ce qu'il adorait avec tant de ferveur la veille encore.

"Ce n'est dans l'entourage du comte un secret pour personne... Il s'est réfugié dans les âpres et sévères jouissances que donne la science.

"Voilà pourquoi il est matériellement impossible d'admettre un seul instant que le comte de Malthen ait pu se rendre coupable du crime dont vous l'accusez.

III

Dès longtemps on a bien supposé, n'est-ce pas, que Fabienne n'est point morte, autrement, de très court, se terminerait notre récit.

Il avait été très difficile à ce vieux limier de père Viaume de démêler la vraie piste, de reconnaître la réalité, mais enfin, au prix de quels efforts, on les connaît, il était parvenu à démêler en partie la vérité.

Fabienne n'était nullement tombée dans la rivière, le crépon de soie portée par elle et retrouvé au sommet des roches n'était qu'un leurre destiné à tromper ceux qui allaient la chercher avec l'énergie du désespoir et retarder leur poursuite.

Ce banal statagème avait, on le sait pleinement réussi.

Ce qu'était devenue Fabienne ?..

Pour l'instant où nous reprenons le cours de ce drame, elle ne le savait réellement pas elle-même.

Ce qu'elle ressentait, en une demi-somnolence dans laquelle elle se maintenait depuis un laps de temps inappréciable, c'était comme une douce béatitude, un très grand calme, plein de charme, éprouvé parfois après une violente fatigue et le repos écrasant qui la suit.

Ses yeux à demi fermés ne pouvaient parvenir à soulever leurs paupières alourdies, pesantes, et qui retombaient entraînées par leur propre poids.

Ses articulations s'étaient comme ankylosées, une courbature générale la maintenait immobile, mais cet état ne manquait pas de charme et elle eût désiré autant qu'elle pouvait s'en rendre compte, le voir indéfiniment se prolonger.

Puis le souvenir vague de son amour, la pensée de Maurice, celle de sa mère, de son père, de tous les êtres qui l'idolâtraient, semblait flotter autour de son cerveau et elle répétait avec une infinie douceur :

—Quand je vais tout à fait me réveiller, combien je vais être encore heureuse !..

Maintenant, la perception des choses extérieures commençait à lui arriver moins imprécise ; elle se morigénait, se reprochant de s'acagnarder ainsi entre ses draps blancs, si doux.

—Je serai en retard, mon seigneur et maître s'impatientera... doucement... maman aussi... Quant à papa... oh ! ce pauvre père, je l'entends d'ici disant à ma chère maman : "Laisse-la donc tranquille ! Ne vas-tu pas la gronder... un jour tel qu'aujourd'hui !.."

"Me gronder !.. les chers bien aimés, je crois que cela ne leur est jamais arrivé, ni à l'un ni à l'autre !

Après un nouvel effort, impuissant d'ailleurs autant que les précédents, pour secouer cette surprenante veulerie, elle se demanda :

—Mon Dieu, qu'ai-je donc pu faire hier pour être autant fatiguée ?

"Ce que j'ai fait hier ?.. Voyons !.. récapitulons ma journée... A la fin, après le dîner, je me suis promené avec Maurice dans le parc... et puis... Ah ! oui ! Je finis par retrouver le fil... Je me souviens... Mon Dieu ! que je suis donc fatiguée ! En outre, c'est vraiment plus que de la fatigue... J'ai mal aux hanches, à la ceinture... On dirait que j'ai été pressée, serrée avec violence..."

"Oui, c'est bien cela... J'ai prétendu me rendre seule à la chapelle... sans Maurice... Je voulais me recueillir, prier pour mon bonheur, notre bonheur à tous deux... Il m'a obéi... Il est allé m'attendre au salon... Ça a semblé même ne lui plaire que tout juste, à mon seigneur et maître, qui fera tout ce que voudrai... Il l'a juré..."

"Reprenons... Je suis entrée dans la chapelle... J'ai trouvé mes allumettes à la place habituelle, puisque j'y viens tous les soirs... J'y reste même plus longtemps depuis que j'aime Maurice... Et... voyons... que s'est-il passé à la chapelle ?.. Ah !.. J'y suis... J'y ai trouvé, sur mon prie-Dieu même, une touffe de roses, des roses superbes... Je les vois encore... Je les connais, ces roses, la Gloire de Dijon, le Général Jacqueminot, la princesse de Lamballe, Mlle la Quintinie... d'autres encore..."

"Et je les ai senties... Je les ai portées à mes lèvres... C'était une attention charmante... Mais de qui ?.. De Maurice ?.. Non... Du comte de Malthen ?.. Peut-être... Dieu que cet homme me déplaît... Il m'inspire une horreur instinctive !.. C'est mal... Mais, enfin, je reviens aux roses... Ah ! oui, quelque chose d'extraordinaire ! Une senteur pénétrante, stupéfiante... Rien de commun avec le parfum habituel des roses... Et... Et..."

"Ah ! mais je ne me souviens plus de rien... Que s'est-il passé ?.. Je ne saurais le dire. Ces fleurs... étranges... Est-ce qu'un accident !.. Aurai-je eu un étourdissement ?.. Perdu connaissance ?.. Je sais bien que je m'écoute un peu, que je suis trop nerveuse... Ils m'ont tant gâtée, les aimés !.."

"Ah ! Il faudra que Maurice me gâte bien aussi... pour me faire... non pas les oublier... les chéris !.. Les oublier, jamais !.. non... mais pour m'empêcher de sentir une différence.

Fabienne tressauta à cet instant.

—Ah ! mon Dieu ! mais... je ne me souviens plus de rien !.. S'il m'était arrivé un accident... Mais je ne me trouverais pas seule..."

Et alors, ce cri de l'enfant effrayé qui perd la tête, ce cri qui lui vient en premier aux lèvres :

—Maman !..

Sans le croire elle-même, elle s'éveillait complètement. Il lui semblait poursuivre maintenant un épouvantable cauchemar.

—Ah ! que cela fait mal, gémit-elle. Ah ! que c'est affreux !.. Je vais évidemment me reprendre tout à l'heure, mais c'est égal, j'ai beau savoir que ce n'est pas vrai, je souffre horriblement !

Bien vite, la malheureuse enfant, l'épouvantable réalité lui apparut bientôt !

—Maman ! cria-t-elle pour la seconde fois, ma chérie !.. Maman !.. à moi !..

Bien qu'étouffés, des grognements prolongés lui répondirent.

D'ailleurs, sa voix n'avait pu prendre son essor, elle lui était revenue, frappant un obstacle, retombant sur elle !..

Alors, en proie à une panique intense, claquant des dents, le cœur ardent par une inconsolable pitié, les yeux obscurcis par de brûlantes larmes, elle commença à pousser des clameurs rauques, qui vite se transformèrent, la terreur atteignant son paroxysme, en de véritables hurlements.

Combien de temps dura cette crise ?

Elle n'aurait pu le dire.

La gorge lui faisait atrocement mal... Elle s'était réellement déchirée, tant avaient été inouïs les efforts.

Mais ces cris, ces appels, Fabienne en était certaine, ne pouvaient être entendus.

D'abord, ainsi qu'il a été dit, ils lui retombaient sur elle-même, pareil à une balle qu'elle aurait lancée et se fût heurtée à un élastique obstacle.

En outre, à mesure qu'elle élevait le diapason de ses lamentations angoissées, que leur stridence augmentait, tout à côté d'elle, de formidables abois, des grognements se terminant en rugissements féroces, se succédaient sans interruption.

Et quand la pauvre enfant dut se rendre à l'horrible évidence, lorsqu'il lui fut impossible de plus longtemps lutter contre l'épouvantable réalité, le cri de son âme alla tout droit à ceux qui lui étaient tant chers.

—Mon Dieu ! fit-elle, enfouissant sa tête endolorie dans ses oreillers, mon Dieu ! comme ils doivent être malheureux !..

Toute souffrance aiguë, toute torture exacerbée, une fois atteint leur paroxysme, s'il n'est suivi de la folie ou de la mort, qui, celle-là, du moins, apporte heureusement un terme à toutes les peines, sont inévitablement suivies d'une réaction violente.

Parfois, elle met longtemps à se produire, mais, en fin de compte, elle finit par avoir toujours lieu.

C'est ainsi qu'après de longues heures passées à se lamenter, à sangloter, à gémir et, osons dire le mot, bien qu'il s'agisse d'une adorable créature, à hurler, la pauvre Fabienne finit par s'apercevoir qu'elle était atteinte d'une aphonie complète, en même temps que ses désespérés grands yeux ne parvenaient plus à verser de larmes.

Un calme, bien relatif, il est vrai, commença de se faire en elle.

Se reprenant, se retrouvant en quelque sorte maîtresse d'elle-même, elle se livra à de surhumains efforts pour tâcher de découvrir la clef de l'épouvantable mystère dont elle était l'innocente victime.

Et la première question qui vint à son esprit encore tout effaré fut celle-ci :

En quelle endroit se trouvait-elle ?

Etendue sur un lit, une couchette étroite, mais moelleuse et commode, elle était bien forcée de le reconnaître.

Les draps de toile de Hollande, d'une finesse extrême. Les matelas d'un édreton très doux, pliaient et cédaient à chacun de ses mouvements sous le poids de son corps. Un couvre-pied de grèbe et d'eider lui donnait une tiède chaleur.

Un globe de verre dépoli, contenant une flamme de lampe, se voyait au plafond de la pièce, peut-on définir ainsi le cabinet de quelques pieds carrés où se trouvait enfermée Fabienne.

En ce réduit, admirablement installé et compris, tout avait été prévu pour que la prisonnière pût y rencontrer toutes ses commodités et ses aises.

Un fauteuil profond prenait place au pied de la couchette et derrière un rideau de satin capitonné, un lavabo, un tub, se complétaient d'un cabinet de toilette en miniature. Tel le plus élégant des wagons-lits, avec tous les perfectionnements que l'on peut rêver pour joindre l'agréable à l'utile.

(A suivre.)

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 6 MARS 1897

LA CANTINIÈRE DU 13^{me} ZOUAVES

Par GEORGES LE FAURE

XXV — ENFANTS DE TRAITRE

(Suite)

Mais cela n'allait point jusqu'à peser dans ses décisions lorsqu'une fois elles étaient prises, et moins encore le faire revenir en arrière lorsqu'il s'était engagé dans une voie, alors surtout que ses intérêts étaient en jeu ; ses enfants penseraient de lui ce qu'ils voudraient ; après tout, peu lui importait. Certainement, il préférerait que les choses demeurassent en l'état ; mais enfin le principal était qu'ils se tussent et, quelque mépris qu'ils dussent éprouver pour lui, ils ne le trahiraient pas, et c'était là le principal.

Ce qu'il voulait, en effet, c'était pouvoir — comme on dit vulgairement — ménager la chèvre et le chou, c'est-à-dire, fortifié dans la concession et libre de tenir la dragée haute à celui qui se présenterait pour s'en emparer, s'entendre soit avec les Hovas, soit avec les Français, suivant ce que lui dicterait son intérêt ; or, il était évident qu'il n'aurait plus le choix, du jour où l'on serait fixé, dans la colonne expéditionnaire, sur le rôle double qu'il avait joué.

Mais, du moment que, depuis sa présence à la concession, de Bérioux, accablé par la fièvre, n'avait pas parlé...

Et, assis sur le pied de sa couchette, l'abian réfléchissait ainsi, se plaisant à calmer ses angoisses, lorsque, brusquement, il se redressa, les yeux flamboyants, ses poings serrés, la bouche tordue dans une crispation rageuse.

Mais non, Pépita ne lui avait pas dit la vérité, Pépita avait menti : il se rappelait, maintenant, l'expression bizarre de sa physiologie, le reflet inquiet, anxieux de ses prunelles noires, et ce qui ne l'avait pas frappé quelques heures auparavant, le frappait maintenant que se dressait devant lui, soudainement évoquée, la silhouette de la jeune fille...

Oui, le blessé avait parlé ! et s'il avait parlé, c'est qu'il n'était point aussi dangereusement blessé qu'on le lui disait, c'est qu'il était capable de revenir à la santé, de rejoindre la colonne, et alors...

Une flamme courte, terrible, passa dans la prunelle du misérable, qui grommela entre ses dents :

— Non, cela ne sera pas !

Comment s'y prendrait-il ? cela, il l'ignorait... mais ce qu'il savait, c'est que, dût-il l'étrangler de ses propres mains dans son lit, il saurait bien lui étouffer ce secret dans la poitrine.

Quand une fois on a arrêté une résolution — quelle soit honnête ou criminelle — il se produit en vous, fatalement, une détente : le cerveau cesse d'être obsédé par une idée fixe, le système nerveux surexcité retombe à une tension normale et l'on pousse un soupir de soulagement ; plus d'incertitude : on sait où l'on va, et dans la vie c'est un point important.

L'abian se coucha donc, et tout comme s'il eût eu la conscience nette, il s'endormit presque aussitôt. Au surplus, son sommeil ne dura pas longtemps : dans ces pays tropicaux, le jour se lève de bonne heure et l'aurore paraissait à peine qu'une grande rumeur l'éveilla.

Vivement, il sauta à bas de sa couchette, boucla la ceinture qui soutenait son étui à revolver, sa cartouchière et, jetant sa carabine sur son épaule, sortit de la pièce qu'il occupait à l'extrémité de l'habitation ; ayant traversé hâtivement la cour, par crainte de rencontrer soit son fils, soit sa fille, il enjamba le mur ainsi qu'il avait fait la veille pour entrer, et tout de suite aperçut, du côté des magasins, un rassemblement nombreux duquel partaient les cris qui l'avaient éveillé.

Dès qu'il fut signalé et reconnu, le calme se fit comme par enchantement, et instantanément, en le voyant s'approcher, les Kabyles se placèrent sur deux rangs, dans une position militaire, ainsi qu'il les avait dressés. La stupéfaction était grande de le revoir : Depuis deux mois qu'il était parti pour monter à Tananarive, le bruit avait couru qu'il ne reviendrait pas, qu'il avait été assassiné en route, mis à mort là-bas par ordre de la reine... et voilà qu'il apparaissait.

— Ali !... appela-t-il... Mohamed !...

Les deux Kabyles qui avaient servi d'instructeurs à leurs camarades, d'abord parce qu'ils parlaient à peu près français, ensuite parce qu'ils étaient plus intelligents et avaient autrefois, dans les tirailleurs, porté des galons de caporal ou de sergent, s'avancèrent.

— L'ennemi est proche, leur dit l'abian d'une voix ferme ; les

Fahavalos battent la campagne aux environs, et les Hovas chassés, par les Français, des positions qu'ils occupaient sur la route de Tananarive, se replient sur Vombohitra ; il ne faut pas qu'ils s'emparent de la concession. Répétez ça à vos hommes et demandez-leur s'ils veulent devenir les esclaves des Hovas ?

Au fur et à mesure qu'Ali et Mohammed traduisaient ces paroles, les physionomies devenaient farouches, les yeux étincelaient et bientôt des clameurs furieuses éclatèrent...

— Tu les entends, fit Mohammed en se tournant vers Fabian, tu peux compter sur eux comme sur moi-même...

Le misérable ouvrit la porte du magasin et donna à chaque homme un fusil et une provision de cartouches ; après quoi, il descendit du côté où se trouvaient construites les cases qui abritaient les travailleurs indigènes ; un grand nombre d'entre eux, nous l'avons dit, avaient pris la fuite, emportant les armes et les munitions que l'abian avait eu l'imprudence de leur laisser avant son départ ; mais il en restait encore environ cent cinquante qui, rassemblés aux sons de leur tambour de guerre, se trouvèrent en un clin d'œil groupés autour lui.

— Ramasombazaha est vaincu, leur dit-il, le général que la reine avait envoyé pour le remplacer a été vaincu aussi ; les troupes hovas fuient de toutes parts et les Français arrivent... pas bien nombreux, car ils se figurent entrer à Vombohitra comme chez eux... Les laisserez-vous s'emparer de vos huttes, des tombeaux de vos ancêtres, de ces terrains qui font votre richesse ? Etes-vous disposés à les suivre comme esclaves pour qu'ils vous envoient par delà les mers, dans leur pays, où vous mourrez sous les coups ?

Les cris par lesquels les tirailleurs avaient accueilli le petit discours prononcé par l'abian n'étaient rien auprès des hurlements forcenés qui accueillirent cette harangue ; les indigènes se précipitaient vers leurs cabanes et en ressortaient agitant leurs lances, leurs sagaies.

Cette manifestation parut suffisamment probante à l'abian, qui obtint un calme relatif en leur annonçant qu'il allait leur distribuer des armes, mais à la condition qu'ils s'en serviraient plus courageusement que les hommes de Ramasombazaha qui fuyaient comme des lapins...

La distribution des armements avait pris une grande partie de la matinée, et lorsque l'abian eut fini, l'heure de manger était arrivée ; mais, par un sentiment d'appréhension fort naturel, il ne se sentit pas le courage de monter à l'habitation et de se trouver face à face avec ses enfants ; sous prétexte donc de fêter son retour, il mangea le couscous avec ses Kabyles. Après quoi, comme il faisait une chaleur torride, il entra dans l'un de leurs gourbis, où il ne tarda pas à s'endormir, harassé véritablement par les fatigues des jours passés et par l'insomnie presque complète de la nuit précédente.

Là-haut, Pépita et Perez avaient attendu leur père pour le repas ; puis, voyant qu'il ne venait pas, ils s'étaient mis à table sans lui et, silencieusement, avaient mangé ; la jeune fille, épouvantée véritablement par la présence de l'abian dans des circonstances aussi critiques, se sentait l'âme angoissée, comme à l'approche d'un malheur et Perez lui-même, si bavard d'habitude, ne se sentait pas à l'aise, impressionné par la physiologie sombre de sa sœur.

— Et papa ? interrogea-t-il au bout d'un instant.

La jeune fille tressaillit, regarda son frère, les lèvres balbutiantes, comme si elle allait parler ; puis elle haussa les épaules, dans un mouvement d'ignorance et baissa le nez dans son assiette.

— Il aura été retenu sur le chantier, insinua le jeune garçon.

— C'est probable, répondit elle laconiquement.

Et, le voyant se lever, elle demanda :

— Où vas-tu ?

— Comme tous les jours, au ruisseau, faire boire les bêtes... à propos, il a dû être étonné, papa de voir le soldat...

Et il avait un hochement de tête dans la direction de la chambre d'Aménaïde.

Pépita fronça involontairement les sourcils, et d'une voix sourde :

— Oui, fit-elle, très étonné.

Pour rompre brusquement cet entretien qui la torturait, elle ajouta, se levant à son tour :

— Je vais lui renouveler son pansement.

D'un pas lassé, elle sortit, et Perez, étonné, écouta sa marche alourdie dans le couloir ; puis une porte s'ouvrit doucement, se referma de même et le silence se fit.

— Il y a quelque chose, murmura-t-il, mais quoi ?...

Tout songeur, il gagna la cour, et après avoir débarrassé péniblement la porte charretière d'une partie des objets qui la barriadaient, se rendit à l'écurie ; en le voyant entrer, les bêtes, une demi-douzaine de bœufs porteurs et autant de mulets, tournèrent la tête vers lui, soufflant avec force, tirant sur leurs chaînes, reniflant comme si elles eussent senti, à distance, l'eau froide où on les menait baigner, tous les jours, à cette heure.

Une à une, il les fit sortir, et armé d'un long fouet, monté sur

l'un des mulets, il prit la tête, les autres suivant docilement, en file indienne; lentement, presque silencieusement, le bruit de leurs sabots amortis par la mousse épaisse qui tapissait le sol, la petite caravane dévala la pente de la colline, suivant les méandres du sentier formé par la tranchée qu'avait fait creuser Fabian, pour relier l'habitation à l'usine.

A cette heure torride de la journée, tout le monde faisait la sieste et, sur son parcours, Perez ne rencontra personne; en bas, l'usine, abandonnée depuis plusieurs semaines, était silencieuse, et l'eau ruisselait avec un petit murmure de cascade autour des énormes roues immobiles, déjà envahies par la mousse.

Le jeune garçon poussa ses bêtes dans le ruisseau et — suivant son habitude — y fit entrer aussi la mule qui le portait, pour aller se mettre à l'abri du soleil, dans l'ombre projetée par l'une des roues.

Comme il était là, depuis quelques instants, tout absorbé dans ses réflexions, — il pensait à l'attitude singulière de sa sœur et se sentait oppressé sans qu'il pût se rendre compte du pourquoi, — voilà que tout à coup il lui semble entendre un léger bruit venant d'une fenêtre de l'usine, s'ouvrant presque à fleur d'eau; surpris, il prêta l'oreille et, cette fois, très distinctement, perçut comme un gémissement, mais très doux, très faible, quelque chose comme la plainte d'un enfant.

Son premier mouvement — nous devons le reconnaître — fut l'appréhension: il y avait des semaines que l'usine ne fonctionnait plus, que les turbines étaient arrêtées, que les ateliers étaient déserts, il ne pouvait admettre que quelqu'un fût là; il devait se tromper, être victime de quelque hallucination...

Et, tandis qu'il cherchait à se raisonner, à se rassurer aussi, disons-le, voilà que lui revenaient à l'esprit toutes les histoires plus fantastiques les unes que les autres, racontées par les indigènes sur les méchants esprits qui peuplaient la campagne.

Mais c'était un enfant courageux, — le lecteur en a eu les preuves, — et incapable, après une minute de réflexion, de se laisser asservir l'âme par de semblables sornettes; il se raidit donc contre son émoi du premier moment et, se moquant presque de lui-même, tourna toute son attention vers ses bêtes qui, s'avancant un peu trop dans le milieu du ruisseau, risquaient de perdre pied.

D'un coup de fouet appliqué sur la croupe des plus éloignés, il força le troupeau à se rapprocher de la rive et regagner son coin d'ombre; mais, malgré lui, son oreille était sollicitée et se tendait vers l'usine; maintenant, il n'entendait plus rien et il eut un petit ricanement.

—Étais-je bête!... murmura-t-il...

Pourtant, quoiqu'il ne dit, il était fort intrigué, si intrigué même, qu'après avoir, pendant de longs instants, lutté contre la curiosité, il fut vaincu par elle.

—Tant pis... fit-il, il faut que je voie.

Il savait bien, par avance, qu'il ne verrait rien, que l'usine était déserte, et que, tout à l'heure, ce qu'il avait entendu, c'était sans doute le gémissement de la brise passant à travers les salles abandonnées, ou le susurrement de l'eau dans les palettes des roues; mais, cela ne faisait rien, quelque chose de plus fort que lui le poussait à regarder.

Alors, tout doucement, avec mille précautions, comme s'il eût crain d'être entendu, il poussa sa mule contre l'une des roues et, se servant des palettes de bois, comme des marches d'un escalier, il se mit à grimper, non sans peine, car l'humidité et la mousse avaient enduit le bois d'une sorte de vernis sur lequel ses doigts s'accrochaient avec peine et sur lequel ses pieds glissaient.

Mais ce n'était point un caractère à se rebuter; bien au contraire, plus il rencontrait d'obstacles et plus il s'entêtait et, finalement, avec pas mal d'écorchures aux jambes et aux mains, il atteignit la charpente qui soutenait la sorte d'essieu autour duquel évoluait la roue; une fois là, il se coula à plat ventre le long d'une poutre énorme, dont l'extrémité pénétrait dans le mur de l'usine, un peu au-dessus de la fenêtre contre laquelle il se trouvait tout à l'heure, et d'où il lui avait semblé entendre cette espèce de gémissement.

Quand il eut atteint la muraille, il s'arrêta et, allongeant le buste, tendant le cou, au risque de faire un saut dans le ruisseau, il plongea les yeux dans la pièce qu'éclairait la fenêtre en question, pièce qui servait de chambre aux machines actionnant les turbines.

Quand ses regards se furent habitués à l'obscurité, il distingua dans un coin, étendue sur le sol, une silhouette humaine, blanchâtre au milieu de l'ombre et, tout d'abord, crut avoir affaire à quelque travailleur indigène qui s'était retiré là pour faire sa sieste plus tranquillement, mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit murmurer presque indistinctement ces mots en français:

—J'ai soif... à boire...

Un moment, rendu muet de stupéfaction, Perez, se penchant davantage encore, appela à voix basse.

—Monsieur... eh! monsieur!...

Pierre Ladret — car on devine que c'était lui, le prisonnier de Fabian, — Pierre Ladret se redressa péniblement sur son coude, et, à la vue du jeune garçon, dont la figure brune s'encadrait dans la croisée, il s'exclama:

—Petit, veux-tu gagner une piastre?... donne-moi une tasse d'eau...

—Je n'ai pas besoin de votre argent, répondit Perez froissé; l'eau ne se vend pas, elle se donne.

Puis, changeant de ton:

—Une minute de patience, je puise de l'eau au ruisseau, je fais le tour et je vous la porte...

—Garde-t'en bien, fit vivement Pierre Ladret, on ne te laisserait pas entrer: je suis prisonnier.

—Prisonnier!...

—Si on ne t'a pas encore vu, dépêche-toi de me passer de l'eau par cette fenêtre; j'ai une fièvre de tous les diables, et il me semble que ma tête va éclater.

Prestement, le jeune garçon relit en sens inverse le chemin qu'il venait de faire, le long de la poutrelle, descendit au moyen des palettes de la roue, remplit d'eau son chapeau de paille si finement tressé qu'à peine s'échappaient quelques gouttes et, pour la seconde fois, se livra à la difficile ascension.

Quand il arriva près de la fenêtre, il trouva le prisonnier debout, affalé contre la muraille et les doigts crispés à l'entablement, tendant avidement le visage vers le jeune garçon; quand il eut bu avec avidité le contenu presque entier du chapeau, il dit d'une voix qui tremblait de reconnaissance:

—Sauve-toi vite maintenant, tu serais puni si on te voyait.

Perez se mit à sourire.

—Puni, moi!... parce que je vous ai donné à boire... C'est-à-dire que je vais aller trouver papa et que, lorsqu'il vous saura blessé, réfugié ici, il vous fera porter à la maison...

Ce mot de *papa* fit s'opérer dans la physionomie de Pierre, une transformation soudaine; son regard s'éffara, ses sourcils se froncèrent et, d'une voix sourde, étranglée, il questionna:

—Ton papa! qui est-ce ton papa?

—Il s'occupe de terrain où il y a de l'or...

—Mais son nom... c'est son nom que je te demande...

—Son nom — répéta le petit un peu troublé et surtout surpris de l'intonation presque menaçante de son interlocuteur — Mon père s'appelle M. Fabian.

—Fabian!... tu es le fils de Fabian!...

Pierre recula d'un pas et, le visage caché dans ses mains, se tut un instant, tandis que l'enfant rempli de stupeur, l'examinait sans rien comprendre ni à son langage ni à son attitude.

—Dis-moi, fit le blessé en le regardant, je suis alors à Vombohitra?

—A Vombohitra... oui...

—Mais alors, je suis sauvé, s'exclama Pierre soudainement radieux; c'est bien ici qu'habite Mme Aménaïde Fleuret?...

—Oui; mais Mme Fleuret n'est pas à Vombohitra pour le moment; elle est en voyage depuis huit jours... Mais, si je peux vous servir...

—Toi!... et Pierre eut un ricanement plein d'amertume; non, c'est déjà bien joli que tu m'aies donné de l'eau... merci donc, et, va-t'en...

Il tourna le dos et s'en fut s'étendre sur le sol, à l'endroit où il se trouvait lorsque Perez était apparu.

Le jeune garçon demeura quelques secondes immobile, le considérant d'un œil inquiet, le cœur serré comme dans un étou et retenu avec peine les pleurs qui menaçaient de déborder de sa paupière; enfin, voyant que le prisonnier était résolu à garder le silence, il s'en alla.

Les bêtes fatiguées d'un bain prolongé, étaient massées sur la rive, attendant qu'il les ramonât à l'écurie; sans même prendre la peine de grimper sur sa mule, il passa la bride dans son bras et, tête basse, ruminant en lui-même une foule de pensées sans ordre, sans suite, mais qui lui enveloppaient l'esprit comme dans un suaire, il remonta vers l'habitation.

Quand il eut attaché les animaux, il traversa la cour, entra dans la maison, suivit le couloir intérieur et vint frapper doucement à la porte de la chambre de Mme Fleuret; ce fut Pépita qui vint lui ouvrir marchant sur la pointe des pieds et un doigt sur les lèvres.

—Petite sœur, murmura Perez tout ému, ah! petite sœur...

Elle devina qu'un événement grave survenait, et repoussant son frère dans le couloir, sortit après avoir jeté un coup d'œil dans la direction du lit où de Béricieux reposait.

—Qu'y a-t-il?... qu'as-tu?... tu es tout pâle...

Mais lui, l'œil fouillant avec méfiance la pénombre qui ombrageait le couloir, dit tout bas, en secouant la tête:

—Non... pas ici...

Il la prit par la main, la fit sortir de l'habitation et l'emmena

dans l'écurie ; là, à l'abri des oreilles indiscreètes, n'ayant à redouter que la curiosité des bêtes, qui tournaient vers eux leurs yeux ronds, il dit :

— Je viens de voir quelqu'un dans l'usine. . .

— Qui ? quelqu'un ? interrogea la jeune fille sur laquelle cette nouvelle ne parut produire qu'une impression très relative.

D'une voix tremblante, il conta alors à sa sœur comment les choses s'étaient passées et, sans doute, le sentiment né en elle au fur et à mesure qu'il avançait dans son récit correspondait-il au sentiment qui le hantait depuis son aventure, car elle était devenue toute pâle, et dans ses grands yeux noirs il y avait comme une lueur terrifiée.

Il avait fini et la regardait, blême lui aussi et tremblant, guettant anxieusement sur ses lèvres la réponse qu'elle allait lui faire.

La pauvre fille était, bien entendu, à cent lieues de soupçonner la personnalité du prisonnier entr'aperçu de son frère ; mais il lui suffisait des quelques mots prononcés par lui pour deviner le rôle joué par son père en tout cela.

Hélas ! depuis le retour de Fabian, depuis la scène qui avait eu lieu entre elle et lui, au chevet même de de Bérioux, vainement elle avait tenté de lutter contre ses épouvantables soupçons, vainement elle s'était répété qu'elle était folle, qu'elle était une méprisable créature, d'oser porter contre son père une accusation aussi terrible ; l'évidence lui crevait les yeux.

Elle souffrait ! . . . Oh ! ce qu'elle souffrait depuis l'aube ! . . . Elle, la fille d'un homme indigne, d'un homme que souillait la plus épouvantable des hontes, d'un homme qui trahissait ses compatriotes, qui vendait ces pauvres troupiers dont les cadavres s'entassaient pour former un piédestal au drapeau tricolore triomphant ; elle, la fille de ce misérable, elle aimait précisément un membre de cette armée française que son père avait pris pour victime !

Ah ! l'horrible chose, et comme elle eût voulu que son cœur, torturé, déchiré, brisé, eût cessé de battre tout à coup ! N'était-ce point une honte de sa part que d'oser, maintenant, songer même à Pierre Ladret ? Pouvait-elle envisager même la perspective d'une union entre la fille d'un Fabian et un homme portant l'uniforme français ! . . .

Et voilà que ce n'en était pas assez de ce qu'elle savait ! Voilà qu'il n'était pas suffisant qu'elle eût sous les yeux cette victime du crime paternel ! Voilà qu'elle apprenait que là, à deux pas d'elle, dans la concession même, existait une autre preuve de l'infamie de Fabian.

Et c'était son frère qui lui apportait cette preuve ! Ah ! que lui, du moins, le pauvre enfant, ignorât la honte qui pesait sur lui : ainsi l'avait voulu de Bérioux, ce brave garçon qui avait refusé de s'expliquer devant Perez, ainsi fallait-il que cela fût, et elle résolut de tenter d'écarter les soupçons qu'elle devinait hanter son frère.

— Vois-tu, dit-elle en faisant pour contenir son indignation et sa douleur un effort surhumain, vois-tu . . . ce sont les ouvriers indigènes qui auront fait des leurs ; l'usine est abandonnée depuis longtemps et ils auront cru pouvoir y enfermer ce malheureux que les Fahavalos ont sans doute enlevé.

Perez attachait sur elle ses grands yeux tristes que brouillaient des larmes, à grand-peine contenues.

— Non, dit-il enfin en secouant bien tristement la tête, ce ne sont pas les Fahavalos. . .

Elle tressaillit, ses sourcils se froncèrent, et prenant entre ses mains les mains de son frère :

— Que dis-tu, qui penses-tu que ce soit ?

Elle avait réussi à mettre dans cette question une si apparente ingénuité, qu'il fut dupe et répondit :

— Comment veux-tu que je sache ? . . .

Alors, pour éprouver sa sincérité, elle dit :

— Vois-tu, il ne faut pas que personne puisse se douter que nous connaissons la présence ici de ce malheureux. . . J'en parlerai à notre père. . .

— Non. . . pas à lui ! . . . s'exclama Perez involontairement, pas à lui ! . . .

Un frisson secoua la jeune fille dont le regard plongea dans celui de son frère ; épouvantée, elle balbutia :

— Bien. . . bien ! je prendrai conseil du blessé, de M. de Bérioux. . . et nous verrons à faire quelque chose ; . . . mais promets-moi de ne parler à personne. . . à personne, tu m'entends. . . et que nul ne puisse se douter. . . pas même notre père. . .

— Oh ! tu peux compter sur moi, répondit-il avec fermeté, mais vas vite voir M. de Bérioux. . . tu me diras ce que vous avez convenu. . .

Il l'accompagna jusqu'à la porte de l'écurie, la regarda traverser la cour, puis rentra et, s'allongeant sur le sol, se mit à sangloter, la tête enfouie dans la paille, poussant des gémissements comme un petit enfant.

Revenue dans la chambre du blessé, Pépita s'était assise dans le fauteuil, au chevet du lit et, les paupières closes, s'était mise à son-

ger ; certes la situation était terrible, inextricable même ; mais il lui semblait qu'un peu moins de honte rejaillirait sur elle et sur son frère, s'il lui était possible d'atténuer le crime de leur père ; déjà, depuis quinze jours, penchée sur cette couche où un malheureux se débattait contre la fièvre, elle faisait œuvre de sœur de charité et, de Bérioux, s'il lui était possible de reprendre sa place dans son escadron, pourrait bien en remercier celle qui l'avait si attentivement veillé. Mais cela n'était pas suffisant ; là-bas, près du ruisseau, enfermé dans l'usine, il y avait un autre soldat qui souffrait du fait de son père !

Elle devait se dévouer pour lui ! Que ferait-elle ? Elle n'en savait rien encore ; mais son premier soin devait être de lui porter quelques consolations et, s'il était malade, blessé, quelques réconfortants. . .

Cette décision prise, elle fut plus calme, et le reste de la journée, s'il s'écoula lentement, pressée qu'elle était d'agir, lui laissa cependant un peu plus de quiétude dans l'esprit ; vers le soir, — au moment où, le soleil plus bas à l'horizon, la chaleur était un peu tombée, — elle aperçut, à travers le store de paille tendu devant la fenêtre, les Kabyles et les indigènes en armes qui faisaient la manœuvre le long du ruisseau, et une rougeur lui monta au front, songeant aux honteux projets de Fabian.

Au souper, ce fut à peine si les deux enfants échangèrent deux paroles : la face courbée vers leur assiette, ils évitaient même de se regarder, craignant que, dans leurs prunelles, ne pût se lire le reflet de leurs intimes pensées.

Sombre et muet, Fabian sortit le premier et, l'oreille tendue vers le couloir, Pépita l'entendit gagner d'un pas nerveux la chambre qu'il occupait à l'autre extrémité de l'habitation ; alors, les deux enfants, s'étant levés, se regardèrent et tombèrent aux bras l'un de l'autre.

— A demain ! dit laconiquement la jeune fille en se débarrassant de l'étreinte de son frère, à demain.

Elle gagna la chambre du blessé, se pencha sur le lit pour s'assurer qu'il dormait et, tranquilisée, s'approcha d'une panoplie d'armes, accrochée au mur, parmi lesquelles elle choisit un sabre malgache, sorte de long poignard, à lame un peu recourbée, large et tranchante des deux côtés, qu'elle mit sous son corsage, passé dans la ceinture de son jupon.

Ensuite elle sortit ; mais après quelques pas faits dans le couloir, elle revint à la porte et, fermant la serrure à double tour, mit la clé dans sa poche.

Un panier de provisions tout préparé était caché par elle dans la cuisine ; elle le prit et, avec précaution, se glissa hors de la maison.

XXVI — LE DÉVOUEMENT DE PÉPITA

Pierre Ladret avait éprouvé une sensation de véritable douleur lorsqu'il avait appris le nom du jeune garçon qui, comme un ange sauveur, lui était apparu dans l'encadrement de la croisée.

Depuis huit jours qu'il avait été blessé et fait prisonnier au mont Bérizta, il était en proie à une rage folle et, en même temps, à un dégoût profond : sa rage venait de ne pas avoir été tué sur le coup et de prévoir à quelle combinaison honteuse il devait servir ; son dégoût, c'était le rôle joué par ce Fabian qui le faisait naître ; ce Français, presque ce frère d'armes, avec lequel il avait, durant deux mois, partagé fraternellement ses provisions et souvent sa tente, était un traître !

Car, maintenant, tout ce qui jusqu'alors lui avait paru inexplicable dans la conduite et l'attitude de cet homme devenait à ses yeux limpide, lumineux.

Le silence absolu dans lequel, dès les premiers jours de leur rencontre, il s'était renfermé, concernant et ses enfants et Mme Fleuret, était logique ; rien n'eût été plus contraire à ses agissements que de mettre en rapport qui que ce fût de la colonne expéditionnaire avec les gens habitant Vombohitra, et le jeune homme s'expliquait à présent pourquoi il avait tourné les talons aussitôt après avoir, à Suberbieville, rencontré Sulpice Fleuret.

Plutôt que de mentir à nouveau et dans l'impossibilité où il aurait été de légitimer ou du moins d'expliquer son mensonge, il avait préféré éviter tout tête-à-tête, et il était parti.

Ah ! ce pauvre de Bérioux avait bien eu raison lorsqu'il l'avait mis en garde contre ce personnage, et comme il se repentait maintenant de l'avoir plaisanté au sujet de cette antipathie que rien n'expliquait, si ce n'est un flair que le marchis prétendait posséder pour " renifler à distance, disait-il, les crapules ".

Et de Bérioux était mort tandis que Fabian vivait ! . . . C'était bien ça, la vie ! . . .

Le pauvre Pierre Ladret avait été pris d'une mélancolie noire et, si Dieu l'eût écouté, il lui eût envoyé un bon accès de fièvre susceptible de l'enlever en quelques heures. . .

Malheureusement, de ce vœu la moitié seulement avait été exaucée ; le blessé avait bien eu la fièvre, mais jusqu'au présent

jour sa jeunesse et une constitution vigoureuse avaient triomphalement résisté ; il souffrait beaucoup, au point de ne pouvoir soulever son bras gauche, — la balle qui l'avait étendu à terre sans connaissance avait pénétré dans l'épaule et était resté au profond des chairs, — mais il n'était pas mort.

Ce qui ne contribuait pas peu à entretenir son état fiévreux, c'était la fureur qui ne le lâchait pas depuis six jours ; ligotté, aveuglé, il se sentait emporté à travers la brousse, pressentant l'usage que Fabian voulait faire de lui, ou bien il trouverait son intérêt à traiter avec les autorités françaises, et lui servirait d'otage ; ou bien Fabian se tournerait du côté de Tananarive et alors sa tête envoyée au premier ministre disposerait favorablement de celui-ci.

D'un côté comme de l'autre, la perspective était peu faite pour réjouir le blessé et pour faire diminuer la fièvre qui le rongait ; sans compter que le sempiternel balancement du filanzana contribuait singulièrement à augmenter son état maladif.

Aussi avait-ce été pour lui un véritable soulagement lorsque, au milieu de la nuit, on l'avait déposé dans cette sorte de cachot et qu'il avait recouvré l'usage de sa vue ; durant les premières heures, cet usage ne lui avait pas été d'une grande utilité, mais quand l'aube avait paru, il avait éprouvé une joie d'enfant à promener ses regards autour de lui.

Trop fatigué pour se lever et ressentant une épouvantable douleur au moindre mouvement qu'il faisait, par suite de son bras engourdi et enflé, il avait examiné curieusement les roues à engrenages, les cylindres, les pistons de l'énorme chaudière, dont les cuivres faisaient, dans la pénombre de la salle, des taches claires qui tiraient l'œil ; il se trouvait certainement — cela n'était pas malin à deviner — dans un centre industriel où les Européens avaient apporté leur civilisation et, à moins que le temps durant lequel on avait marché n'eût eu d'autre but que de l'empêcher de soupçonner même l'endroit où on l'emmenait, il devait se trouver fort loin de la route de Tananarive.

Mais si, pendant une heure ou deux, c'est-à-dire dans le tout commencement de la matinée, le prisonnier avait humé l'air frais qui entraient par l'étroite croisée, au fur et à mesure que le soleil était monté à l'horizon, il avait ressenti une soif de plus en plus intolérable, provenant de la chaleur qui s'emmagasinait dans cette salle, basse de plafond et étroite.

Vers midi, il lui avait semblé être dans une étuve et, la fièvre augmentant en proportion de sa rage, il n'avait pu, en dépit de sa volonté, retenir les gémissements, les appels qui avaient attiré Perez.

Ah ! quand il avait vu paraître cette tête d'enfant, il s'était cru sauvé ; les enfants sont des êtres bons, desquels il est permis de tout attendre et, lorsque après avoir bu avidement l'eau contenue dans le chapeau, il l'avait interrogé, un espoir était né en lui, à son insu, que peut être, avec la complicité de ce jeune garçon, il lui serait possible de recouvrer la liberté.

Et voilà que cet enfant était celui de Fabian !

Demeuré seul, ça avait été en lui un anéantissement d'autant plus grand que, durant quelques instants, il avait cru toucher du doigt la délivrance !

Ah ! le misérable avait bien machiné son plan ; il l'avait amené chez lui, loin de toute possibilité de secours, au milieu d'une population indigène, toute à sa dévotion.

De deux choses l'une : ou il devait servir comme otage, à sauver le traître du châtement qui l'attendait de la part du commandant en chef ; ou bien, prisonnier de marque, il gagnerait un misérable la bienveillance du premier ministre ; combien, en effet, celui-ci ne paierait-il pas pour un officier français qu'il lui serait possible de faire promener, ainsi qu'un trophée, à travers les rues de Tananarive ?

En présence de cette double alternative, Pierre Ladret prit une énergique résolution : c'était d'échapper par la mort à la honte qui l'attendait ; son mépris, bien plus que sa haine, contre Fabian était tel que plutôt que d'être la cause d'une indulgence dont le misérable pût bénéficier, il préférait mourir. Quant au sort qui l'attendait s'il était envoyé à Tananarive, mieux valait se tuer que de souffrir les supplices épouvantables réservés aux prisonniers.

Étendu sur le sol, il entendait, au milieu du grand silence, le susurrement que faisaient les eaux du ruisseau frôlant le mur de l'usine et il se disait qu'à défaut d'autre moyen de suicide, il tenterait de se hisser jusqu'à la fenêtre et, l'enjambant, se noierait.

Comme cela, c'en serait fini tout de suite et la mort lui serait douce, s'il pouvait penser que ce misérable, en le perdant, perdait en même temps le bouclier sur lequel il comptait, pour se protéger contre la justice immanente.

Cette résolution prise dans le premier moment de colère, la réflexion aidant, Pierre Ladret descendit en lui-même et dut s'avouer que cette décision n'était pas conforme à son caractère d'officier français et de chrétien : échapper par le suicide à une souffrance ou à une honte constitue une lâcheté, et celui qui avait si victo-

riusement fait ses preuves à Meaventana et à Maroway était incapable d'une lâcheté...

Et puis, rien qu'à la pensée du chagrin fait à Sulpice, le pauvre garçon sentit son cœur se serrer ; le vieux troupière, qui rêvait pour son fils d'adolescence une mort glorieuse sur un champ de bataille au grand soleil, sous une pluie de balles, d'obus, au milieu des cris, des commandements, des sons de clairons... apprendre que le brillant enfant du 13^e s'était noyé...

Et le 13^e lui-même, dans la salle du rapport duquel se trouvaient inscrits, sur le tableau, les noms des officiers morts à l'ennemi ; le 13^e auquel il appartenait plus étroitement que quiconque, le 13^e serait donc obligé de le renier !...

Pierre Ladret était très malheureux ; maintenant, il repoussait loin de lui cette idée de suicide qui lui était apparue tout d'abord comme la seule délivrance possible, dans l'épouvantable situation où il se trouvait ; mais il lui était impossible d'envisager de sang-froid l'éventualité escomptée par Fabian ; pour ravoire un officier de valeur, le commandant en chef était capable de donner *quittus* au traître de sa trahison.

En songeant à cela, il entra en fureur, maudissant sans le connaître, le tireur maladroit qui, au lieu de le tuer raide, n'avait fait que le blesser.

La nuit cependant était venue, un silence plus grand enveloppait l'usine et, au milieu de ce silence, le ruisseau chantait plus clair, mettant dans l'air comme une fraîcheur ; mais, en même temps, il rendait plus tentante à Pierre Ladret l'exécution du projet précédemment formé.

Un tiraillement se faisait en lui, de plus en plus fort, de plus en plus cruel, et l'amour du devoir, le sentiment de religion avaient bien de la peine à lutter contre la rage du jeune homme.

Un moment, enfin, il sembla que ce dernier sentiment dût triompher : décidément, il lui était insupportable de songer qu'il était l'instrument grâce auquel Fabian échapperait à la punition, et plutôt...

Le chant du ruisseau, roulant ses eaux sonores sur son lit de cailloux, en même temps l'attirait, et puis la fièvre, à chaque instant croissante, le surexcitait : il se redressa péniblement sur les genoux et, s'appuyant à la cloison, réussit à se mettre debout.

Alors, d'une marche chancelante, butant à chaque pas, il gagna la croisée où, tout haletant, il s'accouda ; une lueur douce tombait du ciel, noyant le paysage dans une teinte bleutée et, dans le lit du ruisseau limpide et transparent, les étoiles se reflétaient, allumant comme des étincelles...

L'âme envolée bien loin, l'esprit flottant au hasard, les regards voyant au delà des choses qui se trouvaient dans le rayon visuel, Pierre Ladret rêvait ; en présence de ce calme de la nature qui, soudainement avait fait en lui un grand apaisement, le jeune homme avait senti de nouveau chanceler sa volonté, non pas que la pensée de la mort l'effrayât, mais le suicide...

Tout à coup il tressaillit et se retira vivement en arrière, dans l'ombre de la pièce ; il lui avait semblé entendre un bruit de pas léger, et instinctivement il chercha autour de lui une arme ; s'était-il trompé et, en l'amenant jusqu'en ce coin retiré de la grande île, Fabian n'avait-il d'autre but que de se débarrasser de lui ?

En ce cas, il envoyait un de ses hommes en terminer durant la nuit ; le coup fait, on jetterait son corps au ruisseau, et tout serait dit...

Après tout, le jeune homme préférait cette solution ; puisque de toute façon il avait la mort comme perspective, autant valait qu'elle se présentât le plus tôt possible, ce serait cela d'angoisses en moins ; et il haussa les épaules, se moquant lui-même du premier mouvement qui l'avait porté à se défendre.

Ah ! bien au contraire ! qu'il vint donc cet assassin !... Il serait le bienvenu !

Et voilà que, soudainement, dans l'encadrement de la croisée, une tête se montra.

— Monsieur..., appela une voix avec précaution, monsieur le soldat...

Ces mots étaient prononcés en français, et ce n'était pas Fabian qui les prononçait.

A nouveau, une lueur d'espoir brilla dans l'âme du prisonnier. Tout le monde ne l'avait point abandonné, quelqu'un songeait donc à lui ? Et l'idée lui vint que le fils de Fabian, ému de pitié, lui envoyait en cachette quelque émissaire.

— Monsieur le soldat, répéta la voix, m'entendez-vous ?... Pouvez-vous vous lever et vous approcher de la fenêtre ?... Je vous apporte des provisions...

— Celui qui va mourir n'a besoin de rien, répondit-il simplement, merci...

Il se méfiait et préférait ne pas donner à son ennemi — en cas où ses pressentiments nouveaux eussent été faux — le spectacle d'une nouvelle désillusion.

— Pourquoi mourir ?... Votre blessure est-elle donc tellement

grave que vous n'avez aucun espoir ?... Approchez-vous, monsieur, ne craignez rien...

Mais presque aussitôt Pépita — car le lecteur a deviné que c'était elle — Pépita poussa un gémissement douloureux ; elle s'expliquait la méfiance du prisonnier et cette méfiance la souffletait comme le plus outrageant soufflet.

Elle déposa le panier qu'elle avait apporté sur l'entablement de la fenêtre et dit d'une voix navrée :

— Tenez, monsieur le soldat, là-dedans vous trouverez de quoi vous reconforter ; après que vous aurez repris vos forces, je vous aiderai à fuir...

Ce mot qu'elle avait prononcé à dessein pour montrer au pauvre malheureux qu'elle n'était pas la complice de celui qui l'avait enfermé, ce mot redonna soudainement au prisonnier un regain de vigueur physique et d'énergie morale.

Ne sentant plus de souffrance, ou plutôt ne voulant plus la sentir, il courut vers la fenêtre, mais alors la clarté lunaire frappa en plein son visage et une exclamation douloureuse retentit dans la nuit :

— Vous !... c'est vous !...

Et reculant d'un pas, chancelante comme si elle allait tomber, la jeune fille se voila le visage dans ses mains ; elle avait reconnu l'officier.

— Vous me connaissez !... s'écria celui-ci, un moment tout surpris, qui donc êtes-vous ?...

Puis, presque aussitôt, il eut la prescience de la personnalité de son interlocutrice.

— La fille de Fabian ! gronda-t-il à nouveau plein de méfiance et de rancune.

Elle comprit le sentiment qui l'agitait, et frappée au cœur :

— Oui, murmura-t-elle, défaillante et tête baissée comme une coupable, c'est la fille de Fabian...

Il y avait, dans la manière dont elle venait de prononcer ces mots, une telle douleur, un tel accablement que, touché jusqu'au plus profond de lui-même, le jeune homme eut un remords, et qu'il dit :

— Je vous demande pardon, Pépita... mais si vous saviez...

La douceur de cette voix, l'affection qu'elle devinait dans ces paroles furent comme un baume sur la blessure cruelle de son âme, et dans un élan irréflecti.

— Me demander pardon... Ah ! Pierre, monsieur Ladret, voulez-vous dire, je n'ai pas besoin de vous pardonner. Je sais et je comprends votre haine contre mon père, contre moi... et votre mépris...

— Très amicalement il lui tendit les mains, disant :

— Allons, voyons, ne soyez pas rancunière et ne m'en veuillez pas ; oui, je l'avoue, sur le premier moment, je n'ai pas réfléchi et vous ai rendue solidaire de l'infamie de cet homme... Mais songez que voici cinq jours qu'il me traîne à sa suite, blessé et souffrant plus encore de tortures morales que de tortures physiques... Que veut-il faire de moi ?... Assurément me faire coopérer à mon insu, malgré moi, à quelque honteuse machination.

— Monsieur Ladret... balbutia la jeune fille dont chacun de ces mots perçait le cœur comme un coup de poignard...

— Tenez, j'en suis arrivé à souhaiter qu'il m'envoie à Tananarive ; comme cela, si je suis massacré, je n'aurai pas la douleur de l'être par un homme de ma race, de ma nationalité... Ah ! c'est infâme !...

Pépita lui avait repris les mains, et cramponnée pour ainsi dire auprès lui :

— Non... déclara-t-elle... non, vous ne mourrez pas... Non, l'on ne vous enverra pas là-bas !... Vous vivrez pour servir votre pays... pour rendre glorieux votre drapeau !...

L'espérance allait grandissant dans l'âme de l'officier et cela suffisait à galvaniser ses forces, à lui faire entrevoir la possibilité d'une fuite : les premiers mots de Pépita lui revenaient en mémoire.

— Vous avez parlé tout à l'heure d'évasion ?... Est-ce que vraiment ?...

— Oui... je ne suis descendue que pour ça ;... j'ignorais quel était le prisonnier... Perez ne vous a pas reconnu... mais je savais par qui vous aviez été pris et je voulais réparer le crime...

Il devinait la honte qui empourprait la face de la jeune fille et, tout apitoyé, il ne put s'empêcher de murmurer :

— Pauvre enfant !...

Elle eut un mouvement de révolte ; cette pitié dont il lui faisait l'aumône la cinglait au travers de la figure comme l'eût pu faire un soufflet, et d'une voix étranglée :

— Merci... monsieur Ladret... merci pour votre pitié... Gardez-la pour d'autres qui en seront plus dignes... Nous, nous sommes une famille de misérables...

Il voulut protester ; elle lui coupa la parole.

— Je vous demanderai pourtant une chose ; ne gardez pas rancune à Perez... C'est un enfant, bien innocent de tout cela, et puis

il est brave, allez... et ça fera plus tard un rude soldat. Alors, si quand tout sera terminé, vous voulez vous souvenir de lui, peut-être bien que, grâce à vous, on le prendrait dans un régiment, comme on vous a pris autrefois... Et je vous jure que vous n'auriez pas à rougir de lui...

Sa voix tremblait et l'on sentait qu'elle déployait une force énorme pour triompher des sanglots qui s'étranglaient dans sa gorge et des pleurs qui gonflaient ses paupières...

Tout en parlant, elle avait tiré du panier un flacon d'eau-de-vie et, l'ayant débouché, le tendait à Pierre qui, tout attendri et le cœur serré, la regardait.

— Allons, buvez, fit-elle avec une brusquerie forcée ; il ne s'agit pas de perdre du temps ; d'ici une heure, la lune va se cacher, et ce sera le moment pour vous de franchir le ruisseau...

Coup sur coup, il avala plusieurs gorgées et la chaleur de l'alcool lui montant à la tête augmentait sa vaillance.

— Une fois de l'autre côté de l'eau, expliqua-t-elle, vous vous cacherez dans la brousse et vous attendrez que je revienne avec une mule sur laquelle vous monterez, ce qui vous permettra de prendre de l'avance sur ceux qui seraient tentés de vous poursuivre...

— Comme vous êtes bonne !... et comment vous remercier ?...

— Vous ne me devez rien... C'est moi qui cherche à me faire pardonner l'infamie qui m'éclabousse... Et puis, si, malgré tout, vous persistez à vouloir me devoir quelque chose... vous penserez à mon petit Perez...

— Ah ! cela de grand cœur !... Jamais je n'oublierai que je suis l'enfant du 13e, et que je me dois aux déshérités...

Elle lui saisit les mains, les serra avec joie, disant d'une voix nette :

— Merci...

Seulement alors, l'idée qu'elle pouvait courir un danger se présenta à son esprit.

— Mais... s'il apprend jamais, fit-il...

— Il l'apprendra par moi... interrompit-elle violemment ; car je ne veux pas qu'il soupçonne personne ; il est tellement violent, tellement brutal que, sur un simple soupçon, il serait capable de tuer l'un de vos gardiens...

— Et vous... alors ?...

— Ah ! moi, répondit-elle avec amertume, je suis sa fille, c'est bien autre chose ; il m'aime et il n'irait pas jusqu'à porter la main sur moi... et puis, en admettant même qu'il le fit... où serait le mal ?...

Pierre tressaillit.

— Pensez-vous bien à ce que vous dites !... Vous n'êtes pas seule au monde !... Vous avez votre frère auquel vous devez servir de mère...

— Vous venez de me promettre de vous occuper de lui...

— C'est vrai ; mais est-ce une raison pour vous abandonner ?...

— Eh ! je ne m'abandonne pas ; seulement, vous me faites entrevoir comme un malheur la mort qui pourrait me frapper, et je vous réponds, moi...

— Je vous déclare, moi, que si vous ne me jurez pas que vous ne courez aucun danger, que Fabian ne se permettra sur vous aucune violence, je reste...

Il avait dit cela d'une voix si ferme qu'il était facile de comprendre que, de sa part, c'était une résolution définitivement arrêtée ; alors, d'une voix non moins ferme, non moins vibrante, mais tandis que deux grosses larmes, débordant enfin de ses paupières, coulaient silencieusement le long de ses joues :

— Et moi, je vous déclare que si vous tardez à partir, je me noie à l'instant, là, sous vos yeux... Il faut que vous partiez... je veux que vous partiez !...

Suppliante, elle ajouta :

— Songez à mon désespoir... à ma honte... si je devais vivre sachant que vous êtes mort par lui... Et puis, songez aussi que pour vous venger, je serais capable d'un crime... oui d'un crime... Ainsi donc, si vous ne voulez faire de moi la plus détestable créature qui soit... partez !...

Elle se tut, tendit le cou et écouta.

— Il m'avait semblé entendre marcher, fit-elle. Ce n'est rien...

— Voyons, calmez-vous, dit-il, épouvanté de la voir dans un tel état de surexcitation, je vais partir... je pars ;... le tout, c'est de savoir si je vais avoir la force de me hisser par la fenêtre !...

Pépita eut un gémissement et s'exclama, effrayée :

— Êtes-vous donc si faible ? demanda-t-elle.

Et, frappée d'une idée sabbite, elle ajouta :

— Attendez un moment...

Elle était arrivée jusqu'à la fenêtre par le même chemin que, quelques heures avant elle, avait pris Perez ; seulement, comme elle n'était pas montée sur une mule, il lui avait fallu, pour gagner la roue de bois dont les palettes servaient de marchepied, entrer dans l'eau jusqu'aux aisselles.

C'était pour elle un détail ; il s'agissait de sauver celui qu'elle aimait, qu'elle aimait peut-être plus ardemment encore maintenant qu'elle s'en sentait indigne, et, pour le sauver, elle eût passé à travers le feu : trempée d'eau, grelottant en dépit de la tiédeur de la température, elle entra dans l'eau une seconde fois, gagna la rive et, tenant toujours sous le bras l'arme dérobée à la panoplie de Mme Fleuret, elle s'avança vers la porte de l'usine.

Elle ne s'était pas trompée un moment auparavant, en ayant cru entendre marcher, car sur le seuil même de la porte, un homme se tenait, — celui que Fabian avait commis à la garde du prisonnier.

Que se passa-t-il alors dans la tête de la jeune fille : une hallucination lui montra-t-elle cet homme s'opposant à son projet, empêchant la fuite de Pierre, causant sa mort ? Toujours est-il qu'inconsciente en quelque sorte, elle étendit le bras, et la lame qu'elle tenait à la main disparut dans la gorge du malheureux.

Il tomba, mais, en tombant, il poussa un hurlement de douleur.

Alors, affolée, s'imaginant déjà entendre de toutes parts des rumeurs s'élever, elle enjamba le cadavre, se précipita dans l'intérieur de l'usine, et courant à l'endroit où pendait le câble commandant le mécanisme du pont-levis, elle s'y pendit de toutes ses forces ; puis, se précipitant vers la salle de la machine, ouvrit la porte, criant à Pierre :

—Vite... vite, suivez-moi...

Par le même chemin, elle le mena dehors et, en passant, ramassa le lamba et le chapeau de paille de l'indigène tué par elle ; de sa propre main, elle substitua sur la tête de l'officier le chapeau au casque colonial dont elle se coiffa, et l'enveloppa dans le lamba.

Après quoi, elle le poussa vers le pont-levis, et lui désignant un bouquet d'arbres de l'autre côté :

—Cachez-vous là, dit-elle, et attendez mon retour...

Quand elle le vit sur l'autre rive, elle retourna sur ses pas, rentra dans l'usine et, tirant sur le câble, redressa le pont-levis ; alors seulement, elle se sentit plus calme et, revenant vers le ruisseau, s'assura que le fugitif avait disparu.

Tout, de l'autre côté, était désert et silencieux.

En ce moment, un coup de feu éclata et elle tomba dans l'herbe en poussant un gémissement, pendant que, du côté de l'habitation, une autre détonation éclatait comme un écho de la première.

XXVII — EXPLICATION ORAGEUSE

Avant de pousser plus loin notre récit, nous croyons que la première chose à faire est de satisfaire la curiosité des lecteurs : était-ce bien du côté de l'habitation que venait d'éclater ce second coup de feu, détonant presque simultanément avec celui qui renversait Pépita ?

Et de quelle nouvelle complication ce coup de feu était-il l'indice.

Pour répondre à cette double question, il nous faut remonter en arrière, oh ! pas de beaucoup, d'une heure ou deux seulement, de manière à revenir au moment où, croyant le blessé endormi, la fille de Fabian quittait l'habitation furtivement et dévalait avec prudence le sentier qui menait au ruisseau...

A ce moment-là exactement, Fabian, dans sa chambre, où nous

l'avons vu se retirer à la fin du repas silencieusement pris avec ses deux enfants, arpentait nerveusement le plancher ; une foule de pensées se pressaient tumultueusement dans sa cervelle, au point que, par instant, il se prenait la tête à deux mains, comme s'il craignait qu'elle éclatât.

C'est qu'en vérité, pour lui, la situation se compliquait singulièrement du fait de la résurrection de ce de Béricux ; cela lui faisait deux prisonniers au lieu d'un, deux otages aussi, c'est vrai. Mais on a beau dire qu'abondance de biens ne nuit pas, il est des circonstances qui donnent aux proverbes des démentis, et la circonstance présente était de celles-là.

Toute la journée qui venait de s'écouler, il avait songé à cela, revoyant avec autant de netteté que s'il l'eût eue encore sous les yeux la silhouette de sa fille, avec son visage assombri, chagrin, méfiant, entendant — comme s'il l'eût eue encore devant lui — sa voix tremblante et remplie de réticences répondant à ses questions.

Et comme il en était arrivé à se demander si sa fille n'avait pas

menti en faisant celle qui ne savait rien, si elle ne lui avait pas caché la vérité en affirmant que de Béricux était dans l'impossibilité de parler, voilà qu'il apprenait par Ali et Mohammed la démarche faite la veille au soir par le marquis et Perez.

Ah ! ce qu'il lui avait fallu de force de volonté pour se contenir, pour dissimuler, lui aussi, à son tour, et ne pas courir jusqu'à l'habitation demander des explications à Pépita, à Perez, à de Béricux lui-même...

C'était donc là ce blessé endormi, depuis quinze jours dans un état comateux tel qu'il n'avait pu prononcer un mot !... Mais pour lui avoir menti ainsi, il fallait donc que de Béricux eût parlé, lui eût fait part de ses soupçons il fallait donc, surtout, que sa fille fut contre lui...

A cette pensée, un frisson l'avait secoué et, durant quelques secondes rapides, il avait eu la vision du châtiment qui l'attendait.

Alors, à partir de cet instant, un projet s'était formé dans son esprit et un peu de tranquillité lui était revenu ; mais à présent qu'approchait l'instant de mettre ce projet à exécution, quelque trouble s'emparait

de lui et il avait comme une hésitation.

C'était un misérable, un traître, un lâche, un assassin même, puisque c'était sous les coups d'hommes commandés par lui qu'était tombé de Béricux ; mais s'il avait le tempérament de faire verser le sang d'autrui, il tremblait à la pensée de le verser lui-même.

Et cependant, il n'y avait pour lui pas d'autre moyen que celui-là...

Voilà pourquoi, au fur et à mesure que l'heure avançait, il était plus angoissé, plus nerveux, plus hésitant... mais c'était une hésitation factice, étant bien résolu, au fond, à se débarrasser du blessé.

Durant une heure, qui, lui parut longue comme un siècle, il attendit ; puis, quand il fut certain que tout le monde dormait, il sortit sans bruit de sa chambre et s'aventura dans le couloir sombre, suivant à tâtons la cloison pour guider ses pas, jusqu'à ce qu'il rencontrât la porte de de Béricux.

Là, il s'arrêta un moment, le cœur battant, non à la pensée du crime qu'il allait commettre, mais bien à l'appréhension d'une non réussite ; il ignorait que sa fille avait coutume de passer ses nuits au chevet du blessé, autrement qu'eût-il résolu ?



Comme hypnotisé, Fabian restait immobile. (Voir page 18.)

Après s'être assuré que le couteau passé à sa ceinture était prêt à sortir facilement de sa gaine, il prit doucement le bouton de la porte et le tourna sans bruit ; mais, à sa grande stupéur, la porte résista ; il fit une nouvelle tentative, mais sans plus de résultat.

La sueur au front, il s'immobilisa : la serrure était fermée à clef !

Était-ce donc que le blessé, prévenu par Pépita, se méfiait ?... Il se courba, appliqua son œil à la serrure et constata que la clef n'y était pas...

Alors, ce n'était pas de Béricieux qui se méfiait, c'était Pépita qui, avant de s'en aller, avait enfermé de Béricieux ?

Il eut un moment de rage folle, ses poings se crispèrent comme s'il voulait défoncer la porte et un juron épouvantable s'étrangla dans sa gorge ; par un revirement étrange, son hésitation avait disparu devant cet obstacle et, maintenant, il était décidé et décidé à agir ce soir même ; la prudence, d'ailleurs, lui en faisait un devoir : qui savait si, le lendemain, ce ne serait pas trop tard ?

Il ne pouvait pourtant pas briser cette porte !... Comme, pour la seconde fois, il se courbait vers la serrure, il remarqua soudain que la flamme de la lampe qui éclairait la pièce vacillait, sous l'influence d'un courant d'air ; il regarda alors la croisée et constata qu'elle était grande ouverte, masquée seulement par la natte de paille qui servait de store.

Le misérable eut un mouvement de joie ; la porte était fermée, eh bien ! il entrerait par la fenêtre...

En hâte, mais sans précipitation, il revint sur ses pas, traversa le vestibule, sortit dans la cour et, après avoir longé la maison, se trouva devant la fenêtre ; autour de lui, tout était désert, sombre, silencieux ; dans la chambre, à la clarté de la lampe, il aperçut le lit et sur l'oreiller la tête pâle du blessé qui reposait, les paupières closes ; il prêta l'oreille et il crut percevoir le murmure d'une respiration faible, mais régulière ; de Béricieux dormait !

Alors, après avoir jeté un nouveau regard, instinctivement, derrière lui, il souleva la natte, enjamba la croisée et se trouva dans la chambre.

Sur la pointe des pieds, il s'avança vers le lit, son coutelas à la main, l'œil fixé sur l'endroit où il allait frapper sa victime, une place blanche, là, sur le cou, entre la barbe et le drap.

Il leva le bras ; mais le bras ne s'abaissa pas et le poing demeura dressé en l'air, crispé sur l'arme menaçante, figé instantanément comme s'il fût devenu de marbre, tandis que, dans le masque blême du misérable, — ah ! assurément plus blême que le drap du lit, — les yeux, démesurément agrandis, reflétaient dans leurs prunelles glauques une indicible terreur.

La tête du blessé n'avait pas bougé de dessus l'oreiller, seulement ses paupières s'étaient entr'ouvertes, laissant filtrer un regard qui s'attachait, plein de malice, sur le meurtrier ; et puis celui-ci avait aperçu, sortant soudainement de dessous la couverture, l'extrémité du canon d'un revolver, braqué sur lui, à vingt centimètres à peine de sa face.

Et, comme hypnotisé, Fabian restait là immobile, dans la posture où venait de le surprendre cette menaçante apparition.

— Remettez donc ce joujou-là à sa place, monsieur Fabian, dit le blessé d'une voix gouailleuse, quand il eut joui suffisamment de la stupeur et de l'effroi du misérable, et caissons, voulez-vous ?...

Machinalement, l'autre abaissa son bras et, non moins machinalement, replaça le couteau à sa ceinture ; alors, d'un hochement de tête, de Béricieux lui indiqua le fauteuil sur lequel Pépita avait coutume de s'asseoir, et Fabian s'y laissa tomber lourdement.

— Figurez-vous que je vous attendais, dit le marchis de sa même voix railleuse, oui... et vous voyez que j'avais pris mes précautions !... Comment cela peut se faire ?... Ah ! d'une manière bien simple... Hier soir, quand, vous êtes entré ici, je ne dormais pas ; j'ai assisté, sans que vous vous en doutiez, à la scène qui s'est passée entre vous et votre fille...

Changeant de ton et avec un grand apitoiement, il dit :

— Pauvre Mlle Pépita !

La face de Fabian se crispa rageusement.

— C'est elle qui vous a dit... grommela-t-il.

— Elle !... Ah ! grand Dieu ! se récria de Béricieux, elle n'a eu besoin de me rien dire... puisque je ne dormais pas... Il m'a suffi de lire dans vos regards votre résolution de vous débarrasser de moi... Voilà pourquoi, à tout hasard, et instruit par l'expérience, j'avais pris un camarade de lit...

Ce disant, il sortait son bras de dessous la couverture et mettait en pleine lumière son revolver d'ordonnance.

Fabian, la tête dans les mains, paraissait accablé ; puis, il se leva brusquement et, tournant les talons, se dirigea vers la croisée ; mais de Béricieux, sans hausser la voix, lui dit de son ton toujours aimable :

— Monsieur Fabian, revenez donc vous asseoir... je vous ai dit que nous avions à causer...

Comme il continuait son chemin, voilà que le blessé fit craquer la gâchette de son revolver et ce bruit sec, éclatant soudain au

milieu du silence de la chambre, eut une éloquence persuasive telle que le misérable pivota sur ses talons et vint prendre à nouveau, place dans le fauteuil.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda de Béricieux au bout d'un instant.

Fabian le regarda ahuri par cette question, si ahuri même qu'il négligea de répondre.

— Voyons, poursuivit le jeune homme, vous ne supposez pas que les choses peuvent rester en l'état... Il faut prendre une détermination...

— Laquelle ?

— Vous me demandez franchement mon avis ?...

— Oui...

— Eh bien, si vous aimez vos enfants, si vous êtes soucieux de leur avenir, si vous craignez de les éclabousser à jamais de la boue de votre nom, réhabilitez-vous...

— Comment ? demanda Fabian stupéfait de ce langage.

— Il faut conserver Vombohitra pour nos troupes.

Fabian sursauta.

— Mais c'est ma ruine !...

De Béricieux fit entendre un petit claquement de langue, impatienté.

— Décidément, fit-il, nous aurons bien de la peine à nous entendre.

— Abandonner la concession ! s'écria le misérable en se redressant.

De Béricieux braqua vers lui le canon de son revolver, disant d'une voix calme :

— Restez donc assis... et puis, parlez plus bas, si vos enfants vous entendaient, ce serait pour vous chose désagréable qu'ils assistent à cette conversation...

Nous avons dit que Fabian, tout misérable qu'il fût, avait conservé, au milieu des naufrages de son âme et de sa conscience, un seul bon sentiment : l'amour paternel. En entendant son interlocuteur évoquer le souvenir de ses enfants, il devint livide, une sueur d'angoisse mouilla son front et, involontairement ses doigts se crispèrent sur le manche de son couteau.

— Ah ! taisez-vous... gronda-t-il... taisez-vous ! s'ils savent quelque chose, c'est par vous...

Pourquoi le marchis eut-il un mouvement de pitié en faveur de cet homme qui avait voulu le tuer, et qu'il méprisait cependant plus encore qu'il ne le détestait ? Sa trahison à l'égard de la colonne expéditionnaire passait, dans l'esprit du soldat, bien avant le crime dont il s'était rendu coupable à son égard.

— Vos enfants ne savent rien, dit-il.

Un éclair de joie brilla dans la prunelle de Fabian.

— Je n'ai fait part de mes soupçons qu'à Mme Fleuret, et c'est pourquoi, comme je ne pouvais monter à cheval, elle y est montée à ma place pour aller prévenir le commandant en chef de la colonne, et le mettre sur ses gardes !

— Vous avez fait cela ?

— J'ai fait cela, répondit placidement de Béricieux ; c'était mon devoir d'honnête homme et de soldat...

Comme une brute, le misérable se jeta sur le lit, le couteau en main, prêt à l'égorgeage ; mais, avec un sang-froid merveilleux, le blessé, sans se bouger le moins du monde, allongea le bras, et, au contact du canon de revolver sur son front, Fabian, épouvanté, laissa échapper son arme.

— Asseyez-vous, mon cher, dit impassiblement de Béricieux, et laissez votre couteau où il est, car, à le sentir ainsi sous vos doigts, vous finirez par faire quelque bêtise...

L'autre écoutait, attachant sur son interlocuteur des regards dont celui-ci se souciait fort peu d'ailleurs, écorchant avec ses ongles l'osier du fauteuil sur lequel il était assis.

— Je vous disais donc, reprit de Béricieux, que vous n'aviez qu'une chose à faire : Vombohitra est une position excellente pour les Français et c'est précisément pour cela que les Fahavalos vont vouloir s'en emparer... Eh bien ! vous avez des hommes, des munitions ! défendez-vous carrément... Jouez le tout pour le tout et, si vous risquez votre peau, vous risquerez au moins de faire passer l'éponge sur votre infamie...

Le misérable partit d'un éclat de rire violent, nerveux, effroyable.

— Risquer ma peau ! comme vous y allez ! fit-il me prenez-vous pour un fou ?...

— Parlez plus bas, monsieur Fabian, vos enfants pourraient entendre...

— C'est juste, balbutia-t-il en passant la main sur son front.

— Le blessé reprit :

— Non, je ne vous prends pas pour un fou ; la meilleure preuve, c'est que c'est à votre raisonnement que je fais appel pour vous démontrer qu'il ne vous reste pas autre chose à faire qu'à suivre mon conseil...

Fabian eut dans la face une crispation moqueuse qui signifiait : "Nous allons bien voir."

—A l'heure présente, le commandant du corps expéditionnaire sait à quoi s'en tenir sur votre compte, et si un hasard malheureux voulait que vous veniez à tomber entre ses mains, vous seriez jugé et fusillé en deux temps et trois mouvements...

L'autre fit la grimace.

—C'est bien votre avis, n'est-ce pas ? interrogea le blessé.

—Non ; car on ne condamne pas ainsi un homme sans preuves, sans témoins...

—D'accord ; mais j'ai des preuves que vous entreteniez des intelligences avec Ramazombazaha ; tenez, ça date de la première nuit que vous avez passée sous la tente du lieutenant Pierre Ladret... vous vous souvenez, à Maroway ?... Quand vous avez été parti, le matin, l'ordonnance du lieutenant a trouvé, à votre place, une lettre...

Fabian devint tout pâle : cette lettre dans laquelle le gouverneur du Boëni lui donnait des conseils si circonstanciés sur l'attitude qu'il devait prendre et le rôle qu'il devait jouer à l'égard de la colonne expéditionnaire, pendant combien de temps l'avait-il cherchée ! Inquiet d'abord, il avait fini par supposer qu'il l'avait égarée dans la brousse et que, par suite, si elle tombait entre les mains des Français, ceux-ci seraient bien incapable d'en découvrir le destinataire.

—Rien ne prouve que cette lettre fût à moi...

—Rien ne le prouve, assurément, mais tout l'indique... et puis, nous avons la petite visite que vous avez reçue dans votre tente, au cours de la nuit qui a précédé l'affaire de Meaventana.

A ces mots, Fabian devint plus blême encore.

—Vous souvenez-vous... un homme qui avait franchi la ligne des sentinelles, en recevant un coup de feu ; vous l'avez pansé vous-même, à preuve qu'il y avait du sang sur le sol et après la toile de la tente ?...

En proie à une indicible rage, Fabian s'écria :

—Comment savez-vous cela ?

—Vous ne vous rappelez donc plus que je vins vous trouver de la part du général ? Même vous étiez souffrant et avez à peine daigné m'adresser deux ou trois mots... Eh bien ! comme j'ai de bons yeux, j'ai l'habitude de m'en servir et j'ai vu...

—Ah ! démon...

—Or, cet homme, à moins qu'il n'ait été tué, doit se trouver ici, et il témoignera contre vous ;... et puis, il y a votre tentative d'assassinat à mon endroit, tentative qui ne peut s'expliquer que parce que vous aviez le pressentiment de mes soupçons vous concernant...

Et, d'un air souriant :

—Enfin, que vous dirais-je de plus ?... J'ai idée que vous serez fusillé... Vous savez, on a souvent des idées comme ça... qui ne s'appuient pas sur grand'chose — ce n'est pas le cas ici — et qui se réalisent tout de même...

De livide qu'il était, Fabian était subitement devenu écarlate.

—Ce n'est point encore fait ; d'ici qu'on me mette la main dessus, bien des choses se passeront, car vous ne vous imaginez pas que j'ai fortifié Vombohitra pour en faire, la clef en main, les honneurs à votre général ? J'ai ici deux cent cinquante Malgaches, cinquante Kabyles, tous armés de fusils à tir rapide, des cartouches plus que j'en brûlerai ; des approvisionnements pour trois mois...

Il éclata de rire, se renversant sur son fauteuil, et termina :

—Ils peuvent venir... je les attends !.

Un pli profond se creusa entre les sourcils du blessé.

—Et ça... que vous oubliez, dit-il d'une voix rauque.

Il montrait le revolver dont ses doigts pétrissaient nerveusement la crosse.

—Vous m'assassineriez !... gronda le misérable.

—Pour qui me prenez-vous !... s'exclama de Bérioux indigné. Vous avez bien vu que, même pour défendre ma vie, quand, me croyant endormi, vous vous êtes jeté sur moi tout à l'heure, je n'ai pas pu presser la gâchette...

Fabian eut un mouvement de joie qui n'échappa pas au blessé ; celui-ci poursuivit :

—Non, je ne vous assassinerai pas ; c'est une besogne dont vous vous chargerez vous-même... Je veux que vous vous fassiez justice...

L'autre bondit sur son fauteuil.

—Moi !... Ah ! la bonne plaisanterie.

Et, quoiqu'il n'en eut guère envie, il se mit à rire bruyamment.

Le visage impassible, de Bérioux le regardait dans le fond des yeux.

—Ecoutez, dit-il, quand cette hilarité intempestive fut calmée, vous reconnaîtrez que j'y ai mis autant de patience que j'en pouvais mettre, plus même que je ne le devais... mais c'est comme ça ; je suis un sentimental, moi ! et vous avez des enfants si charmants

que, vrai, ça me ferait quelque chose de les voir déshonorés par vous...

Un éclair passa dans la prunelle de Fabian et de Bérioux eut l'intuition du sentiment d'espoir que ses paroles venaient de faire naître dans l'âme du misérable ; il secoua la tête.

—Non... ne croyez pas cependant que, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, ma pitié me ferait transiger avec mon devoir ; plutôt que de vous laisser échapper au châtement mérité, plutôt que de vous mettre à même de trahir de nouveau ceux qui vous considéraient comme un compagnon, un ami... j'aimerais mieux...

Il n'acheva pas : comme instinctivement, en parlant ainsi, il avait allongé le bras, montrant, pour l'intimider, le revolver à Fabian ; celui-ci, d'un bond, s'était jeté en avant, et de ses doigts d'acier, encerclant le poignet du blessé, l'immobilisait.

—Ah ! gremlin !... fit de Bérioux.

Il se sentait perdu ; faible comme il l'était, il ne pouvait prétendre lutter victorieusement contre son agresseur et, bien qu'il se raidit courageusement pour ne point céder, il sentait peu à peu ses muscles se détendre.

Fabian, durant qu'il le tenait, cherchait à amener à portée de sa main, l'attirant avec son pied, le poignard qui, depuis le commencement de cette scène, était tombé sur le sol : s'il réussissait à l'atteindre, c'en était fait du blessé.

Celui-ci le comprit ; il épuisa ses dernières forces à lutter encore ; puis, comme il allait succomber, voilà qu'une idée lui traversa soudainement la cervelle : l'intervention de Pépita, de Perez ou même de quiconque le sauverait peut-être...

Réunissant ce qui lui restait d'énergie, il cherchait à exercer sur la détente du revolver une pression suffisante : le chien se leva et s'abattit.

Une détonation éclata et la balle alla s'enfoncer dans la cloison.

Stupéfait, Fabian lâcha prise et, de nouveau, l'arme se trouva braquée sur lui.

—Si je voulais, gronda de Bérioux, dont le front était couvert de sueur...

Mais, subitement, il cacha le revolver sous la couverture ; la natte qui servait de store venait de se soulever et, dans l'encadrement de la croisée, la tête de Perez apparaissait.

—Ah ! c'est toi, petit ! fit le marchis dont la poitrine laissa échapper un énorme soupir de soulagement... entre donc.

Le jeune garçon sauta dans la chambre et accourut près du lit.

—Vous avez entendu ces coups de feu ? demanda-t-il à son père.

Les sourcils froncés, celui-ci grommela une inintelligible réponse ; il songeait que l'occasion manquée par lui de se débarrasser de son ennemi ne se retrouverait plus, et il commença à pressentir, non sans effroi, qu'il était perdu.

—Il y en a eu deux, poursuivit le gamin en les considérant alternativement ; un du côté de l'usine et l'autre tout près d'ici.

Il huma l'air, promena ses regards autour de lui, et ajouta :

—C'est drôle comme on sent la poudre.

Mais, décidément, le hasard servait bien le misérable et l'arrivée inopinée d'une dizaine d'hommes dans la cour, le réclamant à grands cris, vint le dispenser, juste à point, d'entrer dans des détails dont le récit eût été fort embarrassant pour lui.

Il courut vers la fenêtre, l'enjamba et disparut.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda de Bérioux qui se souciait peu, lui aussi, de satisfaire la curiosité de Perez... Tu dis qu'on a tiré un coup de feu du côté de l'usine ?

—Peut-être les Fahavalos qui attaquent... mais ils vont être reçus de la belle façon ! Papa a armé les indigènes, les Kabyles, et on est prêt. Je vais aux nouvelles.

Il se dirigeait vers la croisée, mais de Bérioux le retint, comprenant que la présence de l'enfant près de lui était sa meilleure sauvegarde ; Fabian n'oserait le frapper devant son fils.

—Reste un moment, dit le blessé : ta sœur m'a abandonné et je ne me sens pas bien.

Mais, au dehors, la voix de Fabian s'éleva ; c'étaient alternativement des jurons, des gémissements, des imprécations, des commandements.

—Regarde donc à travers le store ! fit de Bérioux, pris de curiosité.

Tout à coup, il entendit Perez éclater en sanglots et se précipiter au dehors comme un fou ; il venait de voir passer son père portant dans ses bras une forme blanche, qui semblait inanimée, et dans laquelle il avait reconnu Pépita !

XXVIII — LE TRUC DE MARENGO

Depuis trois jours, la concession de Vombohitra était bloquée.

A la suite de la nuit où s'étaient déroulés les tragiques événements qui font l'objet du précédent chapitre, Fabian avait voulu, comme bien on pense, se lancer à la poursuite de Pierre Ladret ; son prisonnier, rendu à la liberté, constituait pour lui un danger,

en ce sens qu'il pouvait produire contre lui un témoignage accablant ; il avait donc choisi, parmi ses travailleurs indigènes, les hommes les plus hardis, les plus entreprenants, en avait formé une petite troupe à la tête de laquelle il avait placé Ali et Mohammed, ceux de ses Kabyles en l'intelligence desquels il avait le plus de confiance, et les avait lancés aux environs.

Blessé, épuisé, le fuyard ne pouvait être loin.

Mais un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis leur départ, qu'une fusillade très vive éclatait dans la plaine et que, la lorgnette aux yeux, perché sur le mirador qui dominait l'habitation, le misérable voyait revenir à toutes jambes ses émissaires.

Emu, stupéfait, vainement fouillait-il le terrain, tâchant de découvrir l'ennemi devant lequel ses yeux s'enfuyaient : personne, rien... rien que des petits flocons de fumée qui s'envolaient par-dessus le feuillage sombre d'un petit bois de manguiers, de l'autre côté du ruisseau...

Vivement, il avait dévalé le coteau et était arrivé à l'usine, juste au moment où, sans même attendre qu'on leur abaissa le pont-levis, les fuyards se jetèrent à l'eau ; quand ils eurent abordé, il constata avec stupéfaction que, sur vingt qu'ils étaient au départ, ils revenaient douze.

—Les autres ? avait-il demandé à Mohammed.

—Là-bas... morts !... avait répondu le Kabyle.

Mais, quand il s'était agi de savoir par qui ils avaient été attaqués, il se trouva que les survivants n'avaient pu se mettre d'accord : les uns avaient vu, entre les feuilles, des casques de soldats français ; d'autres avaient reconnu au milieu de la brousse, des lambas de Pahavalos. En sorte que Fabian, fort perplexe, avait résolu de s'enfermer dans la concession jusqu'à ce qu'un hasard se chargeât de lui fournir des renseignements sur la qualité des assaillants.

Néanmoins, dès la nuit suivante, voulant s'assurer de la quantité d'ennemis qu'il avait devant lui, désireux aussi de savoir quelle était leur position, il avait envoyé une patrouille du côté opposé au ruisseau ; il n'était pas invraisemblable de supposer qu'il n'avait affaire qu'à une avant-garde française ou à un mince détachement de Malgaches, auquel cas il pourrait former le plan de se retirer sur Tamatave, en prenant le chemin des montagnes.

Mais ce nouvel espoir avait été de courte durée, car des détonations avaient éclaté, à peine ses hommes avaient-ils franchi le mur d'enceinte ; il n'y avait eu, il est vrai, que des blessés, le tir de l'ennemi ayant été gêné par l'obscurité intense ; mais Fabian était fixé : Vombohitra était entouré de troupes, la concession était bloquée.

Renonçant donc à toute nouvelle tentative, il avait pris son parti d'attendre que l'adversaire prit la résolution, ou de se montrer, ou de se retirer et, se contentant de faire bonne garde, il s'était mis à noyer ses soucis dans l'alcool.

Et, à parler vrai, il ne cessait de boire, ayant, comme on sait, la tête bourrelée d'inquiétudes, sans compter que la présence sous son toit de ce blessé du diable le mettait dans une fureur ininterrompue.

Sous la garde de Perez, la jeune fille somnolait doucement, en proie à une torpeur dont rien ne pouvait la tirer ; ce n'était pas cependant que sa blessure fût grave, car la balle n'avait fait que traverser le bras du bras, un peu au-dessus du coude, et la plaie se refermait déjà.

Mais sans doute la secousse physique avait-elle été accompagnée d'une commotion cérébrale trop violente pour sa constitution un peu frêle, car, sans fièvre presque, elle demeurait étendue, immobile, le masque impassible, les paupières grandes ouvertes, déconvrant les yeux noirs, profonds, aux prunelles ternes, sans reflet ; pas une parole, pas un gémissement n'était depuis trois jours sorti de ses lèvres pincées et il ne semblait même pas qu'elle entendit les paroles tendres que lui adressait Perez...

Le pauvre garçon, sur le premier moment, avait été fort embarrassé : d'un côté, de Bérioux qu'il ne voulait pas abandonner ; de l'autre, Pépita sur lequel il était seul pour veiller, car il ne pouvait compter sur les soins dévoués peut-être mais assurément inintelligents, de la vieille servante indigène, il avait eu l'idée d'installer Pépita dans sa chambre à lui, voisine de celle de Mme Fleuret où se trouvait de Bérioux et avec laquelle elle communiquait au moyen d'une porte percée dans la cloison.

De la sorte, il pouvait surveiller les deux malades à la fois ; mais, vainement, de Bérioux avait-il tenté de le faire causer sur l'accident survenu à sa sœur, Perez n'avait rien voulu dire, se retranchant derrière une prétendue ignorance des faits : le brave enfant se fût plutôt coupé la langue avec les dents que de parler du prisonnier.

La manière dont le prisonnier lui avait parlé, lorsqu'il avait dit être le fils de Fabian, la stupeur, l'annéantissement de Pépita, quand il lui avait annoncé la présence dans l'usine d'un étranger, tout cela joint à certains faits qui l'avaient frappé jusqu'alors, sans qu'il pût

se les expliquer, avaient mis en valeur bien des soupçons qu'il avait depuis un certain temps, concernant son père, sans savoir exactement ce que ce dernier avait pu faire, sans se douter du degré de honte auquel le misérable était descendu ; il sentait vaguement que sa conduite n'était pas celle d'un honnête homme ; et il en souffrait... oh ! comme il en souffrait.

C'est pourquoi, lorsque de Bérioux avait tenté de l'interroger, il avait éladé ses questions. Par exemple, il avait accepté avec plaisir de tenir le blessé au courant de la situation militaire ; malheureusement, depuis trois jours que la première patrouille envoyée par Fabian à la recherche de Pierre Ludret était rentrée, poursuivie par des volées de balles, la situation n'avait pas changé : l'ennemi était toujours invisible, en sorte que l'on ignorait ceux auxquels on avait affaire et en quelle quantité ils se trouvaient.

Et cette incertitude mettait de Bérioux sur le gril, littéralement ; car bien des fois, pendant ces trente-six heures qui venaient de s'écouler, n'avait-il pas murmuré, tandis qu'une lucur flambait dans ses prunelles :

—Si pourtant c'étaient les Français.

Et Perez, qui brûlait de s'éclairer, lui répondait invariablement.

—Mais si c'étaient les Français, mon père n'aurait aucune raison...

Disant cela il regardait avidement le blessé qui, s'efforçant de prendre le ton le plus naturel du monde, répondait :

—C'est juste... Et puis, Vombohitra est trop éloigné de la route de Tananarive... Que viendrait faire un détachement par ici ?... à moins que ?...

Et de Bérioux songeait à la mère Fleuret, se disant que cette vieille brave n'était pas femme à l'oublier...

La quatrième nuit depuis que le blocus de la concession avait été reconnu, comme de Bérioux somnolait, croyant Perez dans la chambre de sa sœur, voilà qu'il entendit soudain la clef grincer dans la serrure ; la porte était toujours fermée et la fenêtre également, et le jeune garçon apparut : ses vêtements étaient trempés d'eau et, sur son visage, il portait les traces d'une inexprimable émotion...

—Monsieur de Bérioux, dit-il en se penchant sur le lit du blessé, auriez-vous la force de vous lever ?

L'autre comprit tout de suite que quelque chose d'extraordinaire se passait ; il se dressa sur son séant et, regardant Perez :

—Tu t'es donc jeté à l'eau ?... D'où viens tu ?...

—De l'autre côté du ruisseau... je voulais savoir et je suis maintenant.

—Ce sont les Français qui nous bloquent ?...

—C'est Mme Aménaïde...

Et comme le blessé allait pousser une exclamation de surprise et de joie :

—Chut ! fit gravement le jeune garçon, pas de bruit, il ne faut pas que ma sœur puisse se douter...

De Bérioux avait rejeté la couverture au pied de son lit et déjà il était debout.

—Aurez-vous la force ? demanda le jeune garçon en l'aidant à passer ses vêtements.

—Je l'aurai, gronda le marchis, dussé-je marcher à quatre pattes, me traîner sur le ventre... Autant crever là-bas qu'ici...

La fièvre paraissait l'avoir abandonné et c'est tout gaillardement qu'il se boucla aux flancs son ceinturon.

—Ah ! ce vieux bancal... ricana-t-il en caressant d'un geste machinal la garde de son sabre... Ça fait plaisir de le retrouver.

Il se passa en sautoir la courroie de son revolver, coiffa son casque et soudain :

—Si on emmenait votre sœur ? proposa-t-il.

—Non, répondit le jeune garçon subitement triste ; elle est trop malade.

Ils sortirent traversèrent la cour d'un pas rapide et une fois dehors, Perez servant de guide, ils prirent un chemin opposé à celui de l'usine qui, courant à travers la brousse, les mena sur le bord du ruisseau, mais à trois ou quatre cents mètres en amont bien au-delà du talus fortifié qui servait d'enceinte à la concession.

Perez avait étudié le terrain et savait que la ligne de sentinelles, qui défendaient Vombohitra, ne s'étendait pas jusque-là.

—Y en a-t-il encore pour longtemps ? demanda le marchis, subitement arrêté, soufflant avec force et appuyé des deux mains son sabre.

Sans répondre, le jeune garçon réunit ses deux mains en forme de conque et, les approchant de ses lèvres, souffla dedans de manière à produire un hululement doux et prolongé ; presque aussitôt, de l'autre côté du ruisseau, un hululement en tous points semblable répondit.

—On est prévenu, fit alors Perez, et on va venir vous chercher tout de suite ; restez-là.

Puis, tendant la main timidement :

—Adieu, monsieur de Bérioux, murmura-t-il.

Le marchis l'attira à lui et, le serrant avec force sur sa poitrine, l'embrassa tendrement.

—Au revoir, mon bonhomme, répliqua-t-il, et merci.

L'enfant avait à peine disparu que, sur l'autre rive, les brousses s'agitèrent et deux silhouettes surgirent, se glissèrent dans le ruisseau et, courbées, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps, s'avancèrent rapidement vers de Bérioux.

—Sergent Fleuret ! s'exclama celui-ci, reconnaissant le vieux soldat.

—Si être le marchis ! dit une voix.

Et Marengo, qui précédait Sulpice, sauta sur la berge et, en deux bonds, fut auprès du blessé.

—Ah ! mes bons amis ! murmura celui-ci en serrant les mains de ses sauveteurs.

—Bon, bon !... bougonna le sergent, ce n'est pas le moment des embrassades, s'agit de se trotter, et rondement...

Avant que de Bérioux eût pu se défendre, Marengo l'avait empoigné par les épaules, Sulpice par les jambes, et les deux hommes s'engagèrent à nouveau dans le lit du ruisseau ; de l'autre côté, ils marchèrent rapidement au travers des brousses et, faisant un détour, rejoignirent, juste en face l'usine, le petit bois de manguiers que Pépita avait indiqué à Pierre Ladret...

—Et voilà ! grommela joyeusement Marengo en déposant le blessé au milieu d'une petite clairière dans le centre était occupé par une hutte assez grande, faite de toile et de branchages.

—De Bérioux !...

—Ladret !

Et les deux jeunes gens de tomber aux bras l'un de l'autre, tandis que Mme Fleuret s'efforçait en vain de les calmer, les gourmandant, leur faisant ressortir que, blessés tous deux, fiévreux par-dessus le marché, il fallait prendre des précautions, ne pas s'agiter, etc., etc.

Va te promener ! autant lui eût-il valu prêcher aux arbres eux-mêmes ; d'ailleurs, est-il un meilleur remède que la joie ?... c'est la panacée universelle, et à voir les deux jeunes gens, assis côte à côte, sous la tente, on n'eût guère pu croire que l'un et l'autre avaient la peau trouée et, peu d'instant encore auparavant, gisaient étendus, grelottants de fièvre.

Il leur fallut, bien entendu, se faire réciproquement le récit de ce qui leur était survenu, et leur surprise fut grande de savoir qu'ils avaient été victimes du même homme et enfermés séparément si près l'un de l'autre.

—Un bon petit garçon, ce Perez ! dit de Bérioux en terminant, c'est lui qui m'a sauvé.

—Une brave fille, dit à son tour Pierre Ladret ; sans elle, je serais encore là-bas.

—Mais comment se fait-il que tu les aies rencontrés ? interrogea le marchis en désignant de la main Aménaïde, Sulpice et Marengo qui les entouraient...

—Oh ! bien simple, répondit la cantinière ; j'avais quitté Suberville avec eux deux — elle montrait son mari et le tirailleur — pour venir ici, persuadée que c'était à Vombohita que ce misérable Fabian avait emmené son prisonnier ; et nous rôdions le long du ruisseau, cherchant le moment propice pour pénétrer, lorsque nous avons entendu un coup de feu ; puis nous avons vu s'enfuir un homme qui se dirigeait vers ce petit bois, précisément celui où nous avions établi notre campement... et voilà...

—A propos..., interrogea Pierre, ce coup de feu ?...

La mine de de Bérioux s'attrista.

—Cette pauvre fille avait mis ton casque sur sa tête..., et, trompé par cette coiffure, croyant avoir affaire au prisonnier qui s'évadait, un indigène lui a tiré dessus...

Le jeune officier poussa une exclamation d'horreur.

—Morte !...

—Non, blessée seulement, et même peu grièvement ; mais, depuis cette nuit-là, la tête ne paraît plus être à elle : elle est éveillée, a les yeux ouverts et ne nous voit pas, ne nous entend pas. Elle est vivante et est comme morte...

Sulpice déclara d'une voix grave :

—Elle et son frère sont de braves enfants...

—Li bien malheureux, avoir père si canaille, dit à son tour Marengo.

Un silence suivit durant lequel chacun des assistants s'absorba dans ses pensées, puis brusquement la cantinière demanda :

—Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?

—Il me semble, opina Sulpice, que puisque nous avons réussi à remettre la main sur le fiston...

—Demi-tour, alors ? interrogea, d'une voix bourrue, Aménaïde dont les sourcils étaient froncés...

—Dame...

—Et, pendant ce temps-là, le Fabian demeurera bien tranquille là-haut, en attendant qu'il trouve l'occasion de jouer quelque tour à nos troupiers.

—Aurais-tu la prétention d'aller lui ficher la patte dessus ? demanda gouaillusement Sulpice...

Pierre promena ses regards autour de lui, il dit :

—Nous sommes cinq, en comptant maman Naïde... A nous cinq, nous pourrions tenter.

—L'assaut, n'est-ce pas ? ricana de Bérioux... Tu es fou, mon lieutenant ! Si encore on n'avait affaire qu'aux travailleurs malgaches, ça irait encore, quoiqu'ils soient plus d'une centaine... Mais il y a une cinquantaine de Kabyles, tous anciens soldats qui ne se laisseront pas prendre.

—Oui..., murmura pensivement Aménaïde, ce serait de la folie pure !...

Et elle poussa un soupir qui en disait long sur le regret qu'elle éprouvait à tourner ainsi les talons.

—Alors, demanda Pierre en s'adressant à de Bérioux, ça ne te fait rien de laisser là ces enfants, qui nous ont sauvés tous deux...

—Que veux-tu qu'il leur arrive ? leur père ne saurait les toucher ?

—Qu'en sais-tu ?... Quand il va s'apercevoir qu'après mon évulsion, c'est la tienne, peut on préjuger de ce qu'il fera.

Mais Aménaïde intervint.

—Assez causé, les malades, ronchonna-t-elle ; faut dormir et reposer ; demain, au jour, on aura les idées plus nettes et on avisera.

Au moment de souhaiter le bonsoir au marchis, Marengo lui demanda :

—Tu avais dit être cinquante Kabyles avec Fabian ?

—Oui..., cinquante, à peu près ; mais qu'est-ce que ça te fait ?...

Un sourire égaya la face de Marengo, dont les yeux d'émail reflétaient dans l'ombre un éclat extraordinaire.

Tous dormaient d'un sommeil profond, étendus sur une épaisse couche de brousse lorsqu'ils furent éveillés en sursaut par une sonnerie de clairon qui éclatait brusquement, joyeuse, dans l'air matinal.

—Le réveil en campagne..., dit Aménaïde, tout de suite dressée sur ses jambes.

—C'est la colonne qui arrive ! s'exclama Pierre en bondissant sur ses pieds...

Mais Sulpice, qui venait d'apercevoir, vide à côté de lui, la place de Marengo, dit en haussant les épaules :

—Non..., c'est Marengo qui dégonfle ses poumons...

—Il est fou ! grommela de Bérioux.

L'œil brillant, la face réjouie, tous les quatre, ils écoutaient les notes vives, alertes, qui s'envolaient dans la plaine, leur apportant, comme une consolation, un encouragement, une espérance...

—J'espère qu'il ne se montre pas, finit par bongommer la cantinière, arrachée à son charme par le souvenir de la situation.

Elle sortit et, guidée par la sonnerie, s'engagea sous bois, suivie de ses compagnons, curieux de connaître le motif de ce singulier caprice...

Et voilà que, soudain, le réveil en campagne terminé, d'autres notes retentirent, bizarres, celles-là, ayant quelque chose de sauvage presque, avec leur assemblage pour ainsi dire dissonant.

—Tiens ! murmura Sulpice surpris, le rappel au 1er tirailleurs...

—Il s'amuse, le bon Marengo ! dit à son tour Pierre Ladret.

—Mais, dit alors de Bérioux, il ne s'amuse pas !... c'est même fort intelligent, ce qu'il fait là... Un soldat seul pouvait avoir cette idée...

Il allait s'expliquer, lorsque le clairon leur apparut caché derrière le tronc énorme d'un manguiier, soufflant à pleins poumons, avec une joie, un cœur, un entraînement...

De la main, il leur fit signe d'avancer prudemment, pour ne pas trahir sa présence : on était sur la lisière du petit bois, et trente mètres à peine les séparaient du ruisseau.

La sonnerie achevée, Marengo se tourna vers Aménaïde.

—Ti regarder là-bas, fit-il, souriant de toutes ses dents blanches ; ti, rien voir ?

La cantinière sortit de son étui la jumelle de campagne qu'elle portait en sautoir, la braqua dans la direction de la concession et demeura un moment immobile, silencieuse.

—Ti rien voir ? interrogea à nouveau le Kabyle...

—Attends donc !... si, je vois des hommes qui sortent des grottes, qui montent sur le retranchement... Ils paraissent braves..., ils se réunissent..., ils se concertent..., ils regardent de côté...

Marengo riait silencieusement...

—Ti regarde encore, dit-il, ti voir quelque chose drôle...

Il emboucha à nouveau son clairon et, les joues gonflées, les yeux roulant dans l'orbite, tout blancs de bonheur, se mit souffler : cette fois, ce n'était plus une sonnerie militaire proprement dite ; les notes de cuivre, comme voilées, tombaient languissantes, tristes, pour avoir par moments de subits réveils.

—La nouba ! murmura encore Sulpice...

Maintenant, à l'œil nu, on distinguait très bien, sur le sommet du retranchement, au milieu des feuilles de cactus qui le garnis-

saient, un fourmillement d'hommes : c'étaient les Kabyles embauchés par Fabian, reconnaissables à la chéchia rouge qui les coiffait ; puis, brusquement, tout se dispersa et seul un homme demeura à la crête de l'épaulement, fottillant la plaine à l'aide de sa jumelle.

— C'est ce grelin de Fabian ! grommela Aménaïde en serrant les poings. . .

— Quel est ton plan ? interrogea de Bériex qui avait passé son bras sous celui de Marengo et regagnait à pas lents le campement.

— Plan très simple, Aek'Arbi, répondit le clairon en riant d'un air satisfait ; moi avoir conduit le Fabian, aux environs de Constantine, enrôler Kabyles ; moi les connaître, moi savoir eux tous anciens tirailleurs. . . Si eux vrais soldats, aimer sonneries, se souvenir nouba, venir à rappel tirailleurs. . . Du reste, ti avoir vu. . .

Alors ? . . .

— Toi voir ce soir encore si Marengo pas bête. . .

La journée se passa lente et monotone pour les deux jeunes gens que l'on avait laissés sous la tente, tandis que Aménaïde, Marengo et Sulpice allaient prendre leur poste d'affût, chacun sur une face différente de la concession, prêts à faire feu sur les premiers éclaireurs que Fabian s'aviserait d'envoyer au dehors : c'est par ce moyen bien simple que, depuis trois jours, ils tenaient Vombohitra bloqué. . .

Ah ! si le misérable avait pu se douter ! . . .

Quand le soleil fut couché, Marengo, escorté cette fois de ses compagnons, se dirigea vers le ruisseau ; seulement, les laissant, eux, à la lisière du petit bois, il s'avança jusqu'au bord de l'eau et là, caché dans les brousses qui garnissaient la berge, il se mit à sonner : ce fut d'abord la retraite, puis l'appel, et enfin l'extinction des feux.

Lorsque furent mortes dans la plaine les dernières notes languissantes et tristes, éclata soudain, pimpant, alerte, un peu sauvage, le rappel au 1er tirailleurs. Ensuite, ce fut un silence absolu, imposant. . .

Mais, voilà que tout à coup, dans l'ombre, de l'autre côté de l'eau, il y eut des frôlements, des froissements de pieds sur le sol, des chuchotements et, bientôt, dans le lit du ruisseau, des clapotements significatifs.

Alors, comme la troupe n'était plus qu'à deux pas de lui et semblait indécise de quel côté elle devait se diriger, Marengo surgit d'entre les herbes.

— Ak'Arbi ! dit-il.

La vue de son uniforme, de sa chéchia, de ses armes excita l'enthousiasme des Kabyles auxquels les sonneries de clairon avaient si juste à point rappelé le drapeau qu'ils avaient servi autrefois et tous, sur quatre rangs, ainsi que de vrais soldats, gagnèrent l'endroit où Aménaïde et ses compagnons attendaient.

Les pauvres diables, encore plus vivement impressionnés par les galons de Pierre Ladret, se mirent à hurler dans leur sabir de sauvages :

— Vive la France ! . . .

Alors, avec Marengo pour interprète, le lieutenant leur adressa un petit discours dans lequel il les félicitait de s'être souvenus d'avoir été soldats, leur promettant de leur faire rendre l'uniforme pour aller avec leurs camarades à Tananarive. . .

Ce fut du délire : ces braves gens — furieux d'avoir été traités par Fabian comme travailleurs — voulaient baiser les mains du jeune homme.

Celui-ci leur expliqua qu'auparavant il fallait s'emparer de Vombohitra pour en faire un poste français ; et tous, agitant leurs fusils, se déclarèrent prêts à marcher de suite et ce fut à grand'peine qu'on put leur faire prendre patience jusqu'au lendemain.

A l'aube, après une nuit employée à tenir conseil, Pierre prit le commandement de la petite troupe ; il en déploya une partie en tirailleurs dans la brousse, tandis que lui, à la tête d'une quinzaine des plus gaillards, marchait droit sur l'usine : son plan était, soutenu par le feu de ses éclaireurs, de chasser le poste qui devait garder le pont-levis, d'abaisser celui-ci et de faire franchir ainsi plus rapidement le ruisseau à ses hommes ; cela fait, on aviserait.

Aussitôt qu'apparurent le casque de l'officier et les chéchias des Kabyles, une fusillade partit des créneaux pratiqués dans les murs de l'usine ; en même temps que, sur l'autre côté du ruisseau, une ligne de feu s'allumait : c'étaient les tirailleurs disposés là par Fabian qui tiraient.

Baïonnette au canon, les Kabyles s'élançèrent sur les traces de Pierre qui, le bras gauche en écharpe, du bras droit brandissait son sabre ; ils entrèrent dans l'eau, tandis que, sous le commandement d'Aménaïde, de Sulpice et de de Bériex, le reste de la troupe exécutait des feux de salves bien nourris ; au côtés de Pierre, Marengo sonnait la charge.

Une fois arrivés auprès des roues qui avaient servi à Perez et à Pépita pour arriver jusqu'à lui, l'officier fit grimper ses Kabyles après les palettes, et, de là, ils se glissèrent dans la salle des machines, dans laquelle le prisonnier avait été enfermé ; en un tour de main, ils eurent "servi" à la baïonnette les défenseurs de l'usine

et les deux ou trois qui échappèrent, s'enfuyant en hurlant, précipitèrent la retraite de ceux qui se trouvèrent au bord de l'eau.

Un quart d'heure plus tard, le pont-levis abaissé, le reste de la troupe occupait l'usine, tandis que, retranchés derrière le mur d'enceinte, les indigènes exécutaient un feu d'enfer, criblant les murs et balayant comme un ouragan tout le terrain, qu'il fallait franchir pour les joindre. . .

Cependant, on ne pouvait s'éterniser là : on n'avait plus guère de munitions et les vivres manquaient totalement. Coûte que coûte, il fallait s'emparer de l'habitation et des magasins où Aménaïde savait que de nombreuses provisions étaient entassées.

Cette fois, la troupe entière se déploya en tirailleurs et, baïonnette croisée, Marengo s'époumonnant à sonner la charge, on s'élança. Ah ! ce ne fut pas long ; à peine une dizaine de Kabyles, tués ou blessés, tombèrent ; les autres arrivèrent sur le retranchement, l'escaladèrent en dépit des pieux aigus et des cactus, tombèrent sur les malheureux Malgaches et les massacèrent, à l'exception de quelques-uns qui coururent se renfermer dans l'habitation même.

Après avoir donné quelques minutes à ses hommes pour reprendre haleine et pour vider dans les leurs le contenu des cartouchières des morts, Pierre leur fit faire un mouvement tournant, de manière à envelopper l'habitation d'un cercle de fer et de feu ; puis, quand il jugea le mouvement terminé, il donna l'ordre à Marengo de sonner la charge et on repartit en avant.

A cet instant même, un tourbillon de fumée sortit de la toiture et, en un clin d'œil, tous les corps de bâtiment furent en feu ; d'eux-mêmes les Kabyles s'arrêtèrent indécis.

Mais alors, dans le cœur et dans l'esprit de Pierre Ladret, un grand choc se produisit :

— Pépita ! s'écria-t-il.

Et, sans s'occuper de savoir si ses hommes le suivaient, il se jeta en avant : la porte était barricadée, il escalada le mur, sauta dans la cour et allait se ruer vers l'habitation, lorsqu'un spectacle sinistre l'arrêta un instant : à l'un des piliers de bois qui soutenaient la véranda des écuries, Fabian était attaché ; un couteau planté dans le cœur, la tête inclinée sur la poitrine, ses vêtements flambaient et l'asphyxie avait dû mettre promptement fin à son agonie. . .

Sans doute les Malgaches survivants, l'accusant de les avoir trahis ou mal défendus, l'avaient-ils, avant de s'enfuir, arrangé de la sorte.

— Voilà de la bonne besogne faite, dit une voix à l'oreille de Pierre.

C'était de Bériex, qui avait franchi le mur à la suite de son ami et venait de sauter dans la cour.

— Pépita ! clama Pierre d'une voix étranglée.

De l'habitation en feu, Aménaïde sortait en cet instant, tenant dans ses bras la jeune fille : sa face était impassible et, dans ses grands yeux ouverts, aucune lueur d'intelligence ne brillait ; Sulpice apparaissait d'un autre côté, apportant Perez qu'un coup de crosse avait jeté sans connaissance sous un hangar. . .

Et, au milieu des tourbillons de fumée, Marengo, perché en haut du mirador, sonnait, en signe de victoire, le salut au drapeau.

Dans les derniers jours de décembre, deux mois après la prise de Tananarive où il est entré avec la cavalerie légère, en compagnie de de Bériex, Pierre Ladret est arrivé à Constantine en congé de convalescence ; cité deux fois à l'ordre du jour, porté sur le tableau d'avancement, proposé pour la croix, il va épouser Pépita.

A ceux que ce mariage surprendrait, il nous suffira de dire que le sentiment auquel Pierre avait obéi en demandant à partir pour Madagascar, était une de ces amourettes qui n'atteignent que la surface du cœur et que le dévouement de Pépita devait effacer bien vite.

Il était allé là-bas chercher la mort, il y a trouvé la gloire. . . et l'amour.

La jeune fille aura pour témoins de Bériex et Sulpice Fleuret, tous les deux affirmant ainsi qu'ils repoussent toute solidarité entre elle et son père, dont l'infamie n'est d'ailleurs connue que du général en chef (qui approuve le silence) et d'eux ; bien au contraire, Fabian passe pour un brave qui a été assassiné parce qu'il voulait livrer Vombohitra aux troupes françaises.

Le traité de paix rectifié, Sulpice et sa femme iront s'installer à Vombohitra, comme gérants de la concession et, après son congé de convalescence, Pierre Ladret, accompagné de sa femme, partira pour Tamatave rejoindre la compagnie sakalave à laquelle il est affecté comme lieutenant.

PAGES OUBLIÉES

LE

Musique

de F. SCHUBERT

Désir de Beethoven

L.-C. de CHARLEMAGNE

SCÈNE DE VAISE

CHANT

All^o mod^o

L'ESTR... Val... que... re... ma... lino et flo...
 L'ESTR... soir... ment je... vien...
 L'ESTR... mou... vain de... ty... Ces... do...

PIANO

vi... To... dui... son... heu... Re... cant... ma... tris... les... re... Ta... vivo... al... le... ries... se... Des...
 vi... Et... mof... fio... sa... main... J... hé... site... à... lo... qui... vien... Mais... an... voix... mien... vi... e... vien... A...
 -dui... ro... Mes... sous... e... per... dus... Et... toi... mé... jo... di... e... Fa... talé... à... ma... vi... e... Dans...

-poir... et... d'i... vies... ne... fil... bal... tro... mon... cœur... Mes... jours... pleins... de... char... mes... Li... bres... d'a...
 son... bras... me... li... vio... ta... fal... des... fin... Il... dit... qu'il... m'a... do... re... Sa... bourle... im...
 ma... ré... vé... ri... e... No... me... pour... suis... plus!... Quo... dis... je...s... toute... heu... re... re... Pour... que... je...

-lar... mes... Ex... empts... de... lar... Sur... les... pas... du... plat... sif... A... mes... yeux...
 -plo... re... Tout... bas... en... co... re... De... la... a... re... que... qu... a... veu... De... m'at... mer...
 mau... re... Sans... cesse... et... fleu... Mon... ac... mille... l... ri... Las... En... ces... pa...

sero... blaient... fuit... Mais... ce... doux... reve... heu... las... vien... de... li... mir...
 il... fait... veu... Mais... du... per... fide... bulos... ce... fait... l'a... dit... l'a... dit... l'a... dit...
 au... très... pau... C'est... vo... ler... pour... Jamais... Out... pour... ja... mais... pour... mais... dans... ses... bras!

à Madame HEYBERGER.

SCHUMANN

BENJAMIN GODARD.

Op. 66.

LANTERNE MAGIQUE.
TROISIÈME PARTIE - N° III.

All^o con molto fantasia.

PIANO.

pp

cresc.

Animato.

mf

dim.

p

pp

cresc.

rall:

a Tempo.

Animato.

rall: 3

a Tempo.

dim.

p

pp

Animato.

mf

cresc.

ff

Musical score system 1, consisting of five staves. The top staff (treble clef) features a melodic line with dynamics *ppp*, *dim.*, and *p*. The second staff (treble clef) has dynamics *mf* and *dim.*. The third staff (bass clef) includes dynamics *pp* and *mf*. The fourth staff (bass clef) has dynamics *ppp* and *mf*. The fifth staff (bass clef) features dynamics *mf* and *p*. Performance instructions include *a Tempo.*, *rull.*, and *Antratto.*

Musical score system 2, consisting of five staves. The top staff (treble clef) includes dynamics *mf* and *dim.*. The second staff (treble clef) has dynamics *p* and *ppp*. The third staff (bass clef) features dynamics *ppp* and *pp*. The fourth staff (bass clef) includes dynamics *mf* and *pp*. The fifth staff (bass clef) has dynamics *mf* and *pp*. Performance instructions include *Antratto.*, *rull.*, and *a Tempo.*

Echo des Modes Parisiennes

Paris, le 12 avril 1897.

Nous traversons la saison variable, et la mode a de la peine à se faire avec ces changements de pluie et de soleil. Lorsque ce dernier se montre, nous subissons sa réjouissante influence, et sous ces vellétés de printemps, chapeaux et robes claires nous font envie, et nous voudrions les vêtir. Mais ce rêve est de peu de durée, et dès le lendemain d'une douce et hâtive température, il nous faut de nouveau recourir aux vêtements chauds et nous emmitoufler dans nos fourrures.

Il est donc trop tôt pour signaler toutes les jolies fantaisies en nouveautés que l'on prépare, et n'ayant rien à décrire nous allons donner quelques indications sur les robes de premier âge, sur lesquelles on nous questionne. Elles se font généralement blanches en piqué, en flanelle ou en brillant anglais. La robe de baptême est en nanzouk très fin, coupé d'entre-deux de dentelle ou de broderie formant tablier, même façon pour le petit corsage et manches courtes bouffantes. Cette robe se pose sous une sous-jupe en soie ou en simili soie moiré suivant son degré d'élégance, avec ceinture et nœuds d'épaule en ruban de satin blanc. Le bonnet, en tulle brodé sur transparent de satin, est aussi enrichi de ruban et de dentelle.

A un an, le bébé porte de petites robes décolletées de forme anglaise, dans lesquelles on met intérieurement une guimpe montante à petits plis de lingerie et d'entre-deux brodés. Quant aux bavettes, elles sont charmantes sous leur nouvelle forme de double-fichu pointu devant et derrière. Les unes sont ornées d'une bande de tulle sur laquelle on brode de délicats bouquets formant application; d'autres sont encadrées d'une fine broderie avec dentelle au bord. La bavette ainsi conçue est un cadeau charmant à offrir à une jeune mère. On peut y joindre l'épinglé broché en or, sur laquelle on fait graver le nom du bébé.

Nous sommes dans le moment en plein triomphe de garnitures, et il



Manteau sortie de bal ou théâtre en bengaline ciel. — Ce manteau d'une forme ample et pratique est monté à fronces devant sur un empiècement, et à plis Watteau derrière, recouvert par un col bordé de dentelle et orné d'une ruche, de nœuds de ruban sur les épaules et derrière, col Médicis orné mouffon. Même garniture devant, pouf de plume dans les cheveux. Matériaux : 13 verges $\frac{1}{2}$ de bengaline, 9 verges satin piqué pour doublure.

n'est pas une toilette, même très simple, qui n'ait un ornement d'un genre quelconque en passementerie ou en soutache.

Parmi les indiscretions que nous pouvons commettre au sujet des nouveautés préparées pour le printemps, nous pouvons citer des costumes d'une élégance bien nouvelle et bien originale.

Sur le drap, les broderies de soutache courent en motifs légers sur la



1^o Robe de petit garçon en velours bleu saphir. — Milieu du devant froncé encadré par deux plis ronds, dos à plis ronds. Ceinture de cuir blanc. Col lingerie orné de dentelle, petites manches unies avec revers. Grand chapeau de feutre blanc. Matériaux : 4 verges $\frac{1}{2}$ de velours. — 2^o Robe de petit garçon en serge rouge. — De forme russe, croisée de côté et boutonnée par une sous-patte, biais de velours formant empiècement, garniture de boutons de nacre; petit col droit. Manches unies, biais de velours au bas. Ceinture de cuir noir. Matériaux : 2 verges $\frac{1}{2}$ de tissu, 1 verge de velours.

jupe et sur le corsage. Il en est ainsi du costume tailleur toujours pratique, en noir, en bleu, en gros vert, en rouge brique, sur lequel la soutache et le galon mohair dessinent de jolies garnitures. Pour la rue, les visites, la petite jaquette a toujours du succès; on la préfère au paletot sac, dont les formes bien que variées, sont peu gracieuses et habillent mal. Pour les belles journées de printemps, on reviendra donc de nouveau au collet et à la jaquette, ne pouvant trouver rien de mieux comme vêtements de demi-saison.

Et maintenant un renseignement qui nous a déjà été plusieurs fois demandé :

Depuis longtemps, l'élégance a proscrit des chambres à coucher ces tables de toilette, entourées d'un rideau dissimulant mal le broc et le seau. Elle en a proscrit également la commode toilette, si lourde et si peu artistique.

L'embarras est grand, direz-vous ? Il me faut, de la place... et je n'en ai point. C'est une recette que nul ne pourra donner : cacher dans ma chambre à coucher la toilette qui la dépare et m'empêche d'y recevoir, même mes intimes...

Eh bien ! Mesdames, voici un secret, une trouvaille; c'est une élégance nouvelle que je vous livre avec joie, vous en avez la primeur. J'ai fait cette découverte chez une de mes amies, très mondaine, qui, ayant le bonheur d'être très grandement logée, n'a pu néanmoins trouver à placer sa toilette que dans... son petit salon.

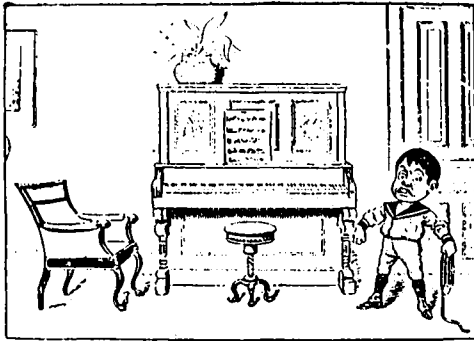
C'est étrange peut-être; mais, si pratique ! Si vous avez une grand-mère perdue dans un coin de province, suppliez-la de vous abandonner une de ces vieilles armoires immenses en chêne ou en noyer sculpté, peu importe; à doubles vantaux, qu'elle soit normande, bretonne, lorraine ou arlésienne, qu'elle soit de style Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et, après avoir remercié votre aïeule, installez son présent dans votre chambre et mettez-vous à l'ouvrage.

Supprimez d'abord les rayons de votre armoire; tapissez le fond, les parois, le plafond, l'intérieur des portes, d'une cretonne gaine, semée de petits bouquets rapprochés. Vous pouvez plisser la cretonne ou la tendre unie, à votre goût, vous la fixez en haut et en bas seulement par des pointes. Puis, vous faites poser à la hauteur convenable une large tablette de bois qui sera la table de toilette et, à 0m50 au-dessus, une planche large du tiers de la largeur de la première et, au-dessus, la glace, placée de telle sorte qu'elle soit plus large que haute. De chaque côté de la glace, une encoignure de bois dans l'un et l'autre coin de l'armoire. Toutes les planches sont recouvertes de la même cretonne qui encadre aussi la glace.

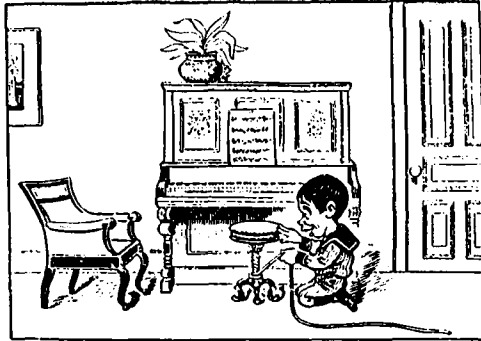
Autour de la première planche, sur laquelle se posent la cuvette, le pot à eau, les bécites à brosse, à savon, l'égouttoir à éponges, mettez un haut volant qui descende jusqu'en bas, et derrière laquelle vous dissimulez le seau, broc, le bain de pieds. La cretonne qui recouvre cette planche que vous brodez aisément vous-même, au point de croix, d'une broderie russe, rouge ou bleue, très facile à blanchir. Au besoin, une jolie serviette éponge de couleur ou algérienne tiendrait lieu de dessus de toilette.

VICOMTESSE D'AULNAY.

DERVICHE TOURNEUR



I
Le petit Auguste (trajiquement). — Comment, ce bator qui vient voir ma sœur se sera permis de me battre ! Attends un peu, grand benet, on n'a pas fait tourner des toupies toute sa vie pour ne pas avoir raison d'un scriu pareil. Attends un peu !



II
Et Auguste enroula avec soin, autour du taboret du piano, une longue corde qu'il avait apportée.

DEVANT LES VOILETS FERMÉS

Quand les rideaux discrets ont quitté vos fenêtres, Quand, durant tout l'été, vos volets sont fermés, Je dis : " Elle est allée avec les fleurs champêtres Causer, rire et bercer les souvenirs aimés !... "

Et je forme des vœux d'un bonheur idyllique, Où tout chante et se mêle en un joyeux réveil, Et je me représente un jardin symbolique, De frais bosquets, de fleurs qu'inonde le soleil !

Autour des bancs de marbre, envahis par le lierre, Le rythme du plaisir éveille un monde entier De doux secrets contés d'une voix familière, Et trop longtemps captifs au fond du cœur altier !

J'entends des bruits légers sous la ramure folle : Est-ce le pas craintif de l'amour échanson ? Est-ce un couple d'oiseaux qui d'un arbre s'envole, Ou seulement la brise effleurant le gazon ?

Est-ce une âme blessée, ivre de solitude, Ou la réalité d'un rêve étincelant ? Est-ce une passion qui craint sa certitude, Et va dire sa peine au feuillage tremblant ?

C'est ainsi que voyage avec vous ma pensée, " Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui ", Comme disait Chénier sur sa lyre brisée, Et qui sait si demain vaudra mieux qu'aujourd'hui !

Mais, j'ai de vos regards conservé la mémoire, Rien ne peut l'altérer, rien ne la peut bannir, Et vous savez combien nous est douce la gloire De jeter quelques fleurs autour d'un souvenir !

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

SOUVENIR DE CARNAVAL

Cette année le confetti a été le roi du Carnaval, que les joyeux ébats aient lieu sur les bords parfumés de la grande bleue ou sur ceux, d'un bleu plus gris, que baigne la Seine.

A-t-on jamais pensé à écrire l'histoire d'un de ces minuscules petits papiers qui ont animé, et aiment encore, à un si haut point, nos bons carnivals contemporains ?

Je suis en mesure de vous donner les impressions d'un confetti qui, accidentellement, pénétra dans mon oreille gauche, il y a quelques semaines, et, rendu dans le tympan, me conta son histoire.

" Oui, j'ai été sapin ! Sapin dans la montagne. J'ai vu tomber les neiges, puis entendu les oiseaux du printemps.

" Je comptais bien vivre et mourir au pays des avalanches quand un jour, — jour néfaste, — de barbares bucherons m'abattirent. Je souffris mille morts et pensais bien, à la fleur de mon âge d'arbre, finir dans quelque cheminée, à l'état de stupide bûche, quand je fus vendu, en société de pas mal d'autres arbres, à une papeterie de la Savoie, à St Julien, je crois.

" Là on me mis en brindille, on me noya et on me mis au feu, — rôti et noyé, quoi, — enfin on me convertit, après mille manipulations dont je vous fait grâce, en pâte à papier.

" Je devins même un très beau papier et, à ce moment, j'entrevis un avenir de gloire. Puis je fus transporté dans une imprimerie et on tira sur moi 3,000 exemplaires d'un magnifique volume de poésies déca-

dentes... pouah... Ce que j'ai souffert ! Mais l'éditeur n'ayant vendu que trois de ces volumes, je fus remis au pilon !

" O, encore !... pensai je... la librairie !... oh ! la librairie... que me réserve-t-elle encore ?

" Le croirez-vous, monsieur, je fus, cette fois, vendu à un grand industriel qui me revendit à un épicier, lequel enveloppa de mes feuilles du chocolat frelaté.

" Je fus jeté à la rue... foulé aux pieds, pélemèle avec des débris sans nom... Enfin, une nuit, un chiffonnier me mit dans sa hotte et... je revins encore au pilon.

" Je n'avais qu'une crainte, c'était de repartir encore dans quelque imprimerie et de souffrir l'impression de quelque ineptie nouvelle. Mais le ciel en avait décidé autrement et je fus transformé en confetti, envoyé à Paris, puis je servis de projectile pendant la grande bataille du Carnaval. J'ai vu passer le bœuf gras, j'ai été lancé aux jolies "couleurs" de la palette gigantesque, lesquelles m'ont envoyé, à leur tour, aux élégants messieurs qui leur faisait cortège.

" Que vous dirais je de plus ?

" J'ai été lancé, relancé, tombé et ramassé vingt fois dans la poussière et dans la boue ; je suis arrivé, Dieu merci, jusque dans ton oreille ; j'y suis bien, il y fait chaud et... comme disait le maréchal, 'j'y suis, j'y reste'."

Ainsi parla le confetti, mon hôte malgré moi.

Je l'ai toujours dans mon oreille gauche, il doit dormir, le traitre, car il ne dit plus rien. Mais j'espère bien arriver à m'en débarrasser, qu'il le veuille ou non.

S'il me fait de nouvelles confidences, je vous le ferai savoir.

PARISIEN.

ELLE LE SAVAIT

Madame Gibou. — Que pensez-vous de cela, madame Michu, mon petit Louis a eu le premier prix de sa classe à l'école ?

Madame Michu. — Comme vous devez en être fière, madame Gibou. Je connais ça moi, et je me rappelle encore l'orgueil qui m'a assailli, quand mon petit chien Médor a eu la médaille de l'Exposition.

PAS DE DANGER

Mlle Beauminois (furieuse). — Pourquoi, conducteur, avez-vous fait partir le char à l'instant où je mettais le pied sur la plate-forme ? Je pouvais tomber à terre !

Le conducteur (galant). — Il n'y avait pas de danger, mademoiselle, mes bras étaient ouverts pour vous retenir.

HUM??

La maman. — Mauvais garnement que tu es ! Comment as-tu pu faire ton compte pour être rempli de boue comme tu l'es ?

Le petit Gaston. — Ça, maman, c'est en courant pour venir ici voir si tu avais besoin de moi pour une commission.

IL VOULAIT GUÉRIR VITE

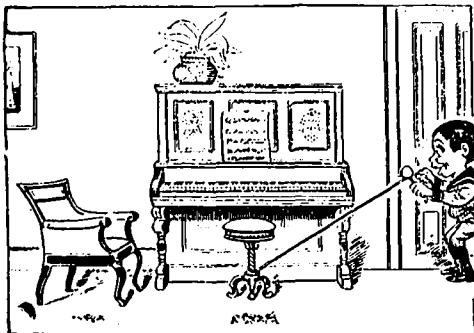
Le docteur. — Comment va votre frère, madame Bétasson ?

Mme Bétasson. — Beaucoup plus mal, docteur.

Le docteur. — Lui avez-vous donné le remède tel qu'ordonné par moi. Une cuillère à thé toutes les heures ?

Mme Bétasson. — Non, docteur, je lui ai donné toute la bouteille à la fois. Il voulait guérir vite pour aller au théâtre ce soir.

DERVICHE TOURNEUR — (Fin)



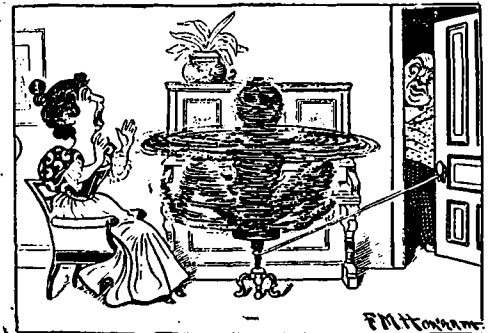
III

Puis il attacha la corde après la poignée de la porte et... entendant du bruit, s'esquiva prudemment pour dire à son papa qu'on le demandait au salon.



IV

— Oui, mademoiselle, disait cet imbécile de Crétinien, tous mes amis s'accordent à dire qu'en gymnastique je suis capable de n'importe quel exercice. Aussi...



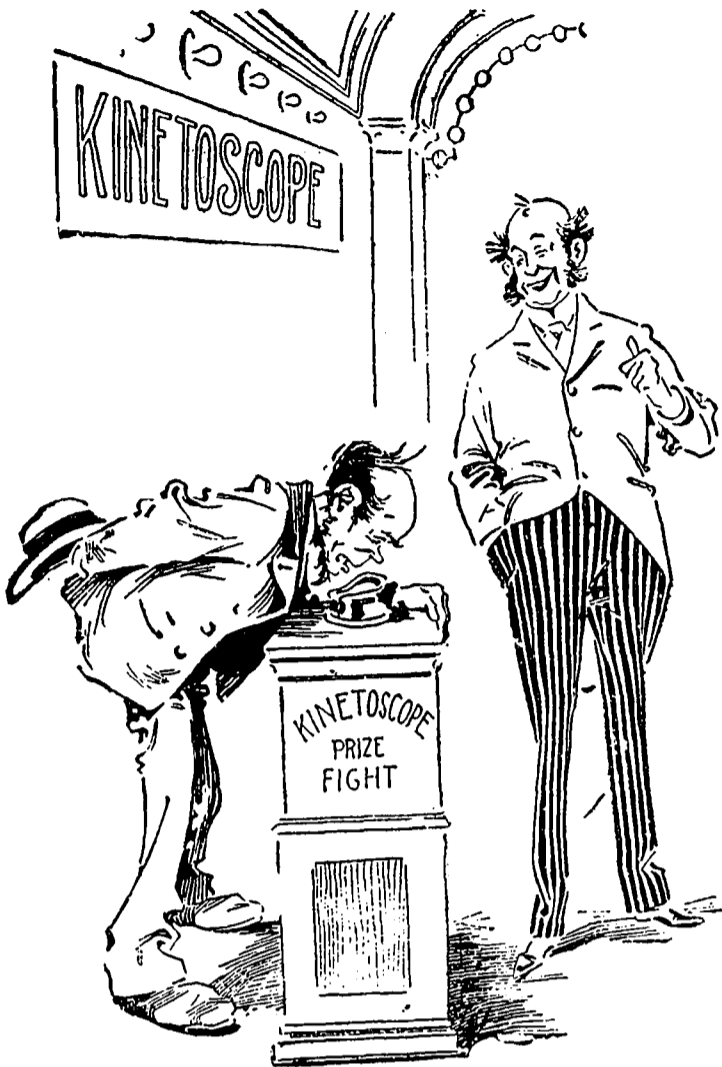
V

A ce moment, le papa ouvrait la porte, demandant : — Allons, Marie, est-ce que c'est encore cet idiot de Crétinien qui est venu ? Par où est-il donc passé ? Marie. — Mais, papa, ne le voyez-vous pas ? il s'en va aussi vite qu'il le peut !

Et pendant cette conversation, le pauvre Crétinien, comme un derviche tourneur, accomplissait des prodiges.

ECHO DE LA DERNIÈRE LUTTE

THÉÂTRE ROYAL



Le propriétaire de l'instrument.—Et bien, Pat, comment trouvez-vous qu'est représentée cette bataille ?

Pat.—Très bien ; je n'ai qu'une objection.

Le propriétaire de l'instrument.—Laquelle, donc ?

Pat.—C'est que je ne peux pas m'en mêler.

LE PAYS BLEU

Il est un pays bleu toujours :
Le pays des beaux rêves,
Je veux y bercer tous mes jours,
Au murmure des grèves.

Le flot, qui pénètre en mourant
Lentement dans ces anses,
Y replit, comme en soupirant,
D'éternelles romances.

Là, sous des cieux resplendissants
Avec un gai bruit d'ailes,
Sur les blés mûrs et jaunissants
Volent les hirondelles.

Et butinant de fleurs en fleurs,
Le papillon volage
Fait scintiller les cent couleurs
De son bel apanage.

Lorsque sous le bleu firmament,
Minute transcendante,
Je vois encor pour un moment
Le Paradis de Dante,

Pourquoi le Réveil quand je crois
Au bonheur dans mes rêves,
Où, seul, j'entends comme autrefois
Le murmure des grèves?...

DOCTEUR E. P.

Janvier 1897.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

"Rob Roy", le célèbre opéra en 3 actes présenté cette semaine à l'Académie de Musique, est un des plus intéressants sortis de la plume de messieurs DeKoven et Smith.

La nouveauté des costumes, la musique, la couleur locale, frappent de suite les auditeurs. La musique, les paroles du livret et le jeu des artistes, tout est à louer dans cette pièce, dont la plupart des situations sont éloquentes et de la plus grande vérité.

Au premier acte on assiste à la prise de boucliers des compagnons de Rob Roy pour placer sur le trône le prince Charles Stuart.

L'intérêt romantique est tout entier dans les péripéties de l'insurrection et le rôle principal de la comédie est celui d'un mari alternativement Anglais ou Ecossais, suivant les succès de l'action, et ayant des amis dans les deux camps. Il veut marier sa fille, tantôt à un vieil Ecossais, tantôt à un capitaine Anglais ; mais la jeune personne est déjà secrètement mariée avec Rob Roy. Il y a dans cette face de l'intrigue de quoi alimenter les trois actes.

Les éléments dramatiques sont nouveaux et Mr Withney a montré un excellent goût dans le choix de cette compagnie qui comprend cinquante-trois artistes et un orchestre de tout premier ordre.

C'est durant six soirées consécutives que nous aurons, à l'Académie de Musique, l'Opéra de Rob Roy.

Le nom de Mr Edmond Roche fait autorité en matière de spectacle et c'est bien certainement dans "The White Crook" qu'il nous donne toute la mesure de son habileté dans le choix des attractions.

C'est un nouveau départ dans la voie de "l'Extravaganza" et le public a montré qu'il était d'accord avec Mr Edmond Roche sur l'opportunité de ce genre de spectacle.

"The White Crook" est admirablement monté, beaux costumes, décors splendides et scènes amusantes. Les ballets sont une révélation et les effets mécaniques et électriques extrêmement réussis. La musique légère, gaie, harmonieuse, possède tous les éléments nécessaires pour la popularité ; les chœurs sont bons, le côté des dames est bien occupé par de jeunes et jolies femmes ayant de belles voix.

La représentation s'ouvre par une parodie de "My friend from India" et finit par un burlesque fin-de-siècle dont le titre est : "Sous la robe rouge".

Au cours de la pièce sont présentées de curieuses variétés fort appréciées par les amateurs du théâtre.

PALLADIO.

La plume est une flèche d'acier qui s'empoisonne avec de l'encre.

PHILOSOPHE.

CHOSSES ET AUTRES

L'HORLOGE DE FLORE

Sous ce titre, la *Revue universelle* démontre que lorsqu'on connaît les fleurs et lorsqu'on les aime, on peut se passer à la campagne de cadran solaire, et même de montre, pour connaître l'heure qu'il est. Voici comment se comporte l'"Horloge de Flore" :

Le liseron des haies est le plus matinal : il ouvre son calice à trois heures du matin.

La matricaire adorante à quatre heures.

Le pavot à cinq heures.

Le liseron grimant bleu ou rose à six heures.

Les laitrons à sept heures.

Le nénuphar, à sept heures aussi, s'ouvrent sur les eaux dormantes.

Le miroir de Vénus à huit heures.

La nolane à neuf heures.

Le souci à dix heures.

Le pourpier à onze heures, comme le trigilia, appelé pour cela *Dame de onze heures*.

Les ficoides à midi.

Le silène à cinq heures du soir.

La belle de nuit à six heures.

Le cierge à grandes fleurs à sept heures.

Le liseron pourpre à dix heures du soir.

Les lins aux fleurs d'azur et les cistes, épanouis à six heures du matin, se ferment vers midi.

Le trigilia s'endort à minuit.

L'ombelle s'ouvre à onze heures du matin pour se fermer à onze heures du soir.

La ficoïde, qui est superbe à sept heures du soir, est reformée à six heures du matin.

X...

Une des choses que j'ai le plus constamment étudiées est de maîtriser mon âme dans les occasions fortes. Le courage de se rompre ainsi m'a toujours paru un des plus nobles efforts dont un homme de sens pût se glorifier à ses yeux.—PHILOSOPHE.

DEVINETTE



—L'asité... pesité... Ernest !

—Il me semble qu'on vient de m'appeler et je ne vois personne !

L'APPARENCE



Le missionnaire. — Êtes-vous chrétien, mon frère ?
Brestus (roulant des yeux furibonds). — Est-ce que, pa haza, j'ai l'ai d'un juif ?

LES DERNIERS OISEAUX

En ce temps-là, il n'y avait plus d'oiseaux.

La Terre était une ville énorme, toute d'acier, recouverte, en guise de voûte céleste, par un inextricable écheveau de fils téléphoniques et de rails pour les aérostats.

L'homme avait réalisé le rêve de l'économie sociale et conquis sa dignité vraie. Aussi s'ennuyait-il ferme. Plus d'oiseaux, plus de fleurs ; à peine avait-on conservé les femmes.

Il y en avait pourtant de bien jolies encore, mais à quoi bon ? Si les jeunes gens dérobaient un cheveu à leurs tresses luisantes, c'était pour fabriquer des hygromètres. On considérait comme maniaque un blondin frisé au petit fer qui perdait ses heures, accoudé sur un divan, à bavarder avec Lélia, la fille de l'illustre philologue Isyskès.

Le blondin s'appelait Hugo, du nom d'un grand poète de l'antiquité. Il s'était résigné au rôle de secrétaire d'Isyskès qu'il aidait dans la composition de son fameux ouvrage sur les *Européens préhistoriques*. D'ailleurs, sans aucune conscience, Hugo, au lieu de fouiller les bibliothèques, écoutait sonner les heures auprès de Lélia, délicieusement ; puis il griffonnait au hasard, avec un sourire sceptique, quelques notes sur l'anthropophagie en France ou les sacrifices humains au dix-neuvième siècle. Le savant reprenait ces notes et les insérait dans son livre, qui devait faire foi contre tous en matière d'histoire ancienne.

Le Ciel châtiât Hugo. Malgré son calme sourire, il était au fond mélancolique, et rêvait, triste, aux indifférences joyeuses de Lélia, bonne fille du reste en son insouciance, et prête à sangloter devant un cheval abattu.

Parfois, il s'abîmait en des songeries morbides à contempler l'adorée qui, dans la tiédeur de sa chambre aux tapis profonds, copiait avec un mignon pinceau, les motifs conservés sur les faïences antiques de son père ; elle peignait surtout les roses, ces roses comme il en avait existé jadis. Alors son ami, nourri de fortes études classiques, et vaguement attristé par l'évocation des amours anciennes, laissait tomber de ses lèvres quelques vers des poètes féminins de l'antiquité, de Sully Prudhomme ou de Musset. Lélia se retournait avec un léger rire, et renvoyait le pédant au collège.

Un soir, l'illustre Isyskès entra dans la chambre à grand bruit.

— Enfin ! s'écria-t-il, je les tiens, ces oiseaux dont les vieilles littératures nous parlent sans cesse. Qu'on les traite maintenant d'êtres fabuleux ! Voyez plutôt.

Et sur un guéridon le philologue déposait, avec d'innombrables précautions, deux minces paquets raides, détériorés, avec de la ouate sortant du ventre. Il avait acheté cela chez un marchand de bric-à-brac.

— Hugo, vite une plume !

Et le savant dicta la dépêche suivante :

— Isyskès à l'Institut Terrestre. — Découverte inappréciable. Oiseaux authentiques. Convoquez séance. Je préparerai mon rapport cette nuit.

Puis il gagna son cabinet, et commença une grave étude où il démontrait que les oiseaux avaient existé réellement, et qu'il devait en être de

même pour les sphinx, chimères et autres accessoires poétiques des Anciens.

Tout à sa préoccupation académique, Isyskès avait oublié sur le guéridon l'un des petits paquets rigides. Il s'était encore moins inquiété du flirt de son secrétaire avec sa fille. Vieux, personnel, il désirait leur union, rêvant d'un gendre qui poursuivait après sa mort le grand ouvrage sur les Européens préhistoriques. Il avait confié aussi d'avance à Hugo le manuscrit de sa propre oraison funèbre.

Seuls maintenant, dans la chambre bleu sombre de Lélia, les jeunes gens contemplaient, silencieux, l'oiseau resté sur le guéridon ; elle, avec une curiosité rayonnante d'enfant ; lui, avec des retours d'âmes mélancoliques vers le passé de rêve et de poésie qu'évoquait cette petite momie poussiéreuse dont les yeux d'émail éteints par les siècles regardaient avec une fixité douloureuse.

— Ainsi, cela vivait autrefois ? questionnait Lélia, déployant un peu les ailes rigides.

— Oui. Les poètes anciens nous décrivent les oiseaux volant parmi les fleurs et chantant. Leur vie n'était qu'un gazouillis perpétuel, une joyeuse débauche d'air et de soleil.

— Écoutez, Hugo, reprit la jeune fille subitement songeuse. — Vous m'avez débité mille fadaïses, prêté vingt serments d'immuable amour ; cet amour, il m'en faut une preuve réelle.

— Parlez. Quel caprice encore ?

— J'exige que vous m'apportiez un de ces petits êtres vivants.

— Impossible.

— Il n'y a pas d'impossible en amour. Adieu.

Et elle le congédia d'un sourire bon enfant et inflexible tout à la fois.

Lui, désolé, songea d'abord au suicide ; mais se rappelant sa fière devise : *je veux, je peux*, il se promit de découvrir l'être fabuleux qu'on exigeait, dût-il l'aller chercher dans la planète Mars où les habitants de la Terre venaient de fonder une colonie.

Cependant, à la nouvelle de la découverte faite par Isyskès, son voisinage s'était ému. Dans l'énorme cité humaine, il habitait le quartier des Français, séjour des théâtres et des cafés-concerts dont le tapage échevelé troublait ses doctes investigations.

On était curieux et potinier en diable dans ce quartier. Des centaines de visiteurs affluèrent chez l'académicien qui, mû par les instincts utilitaires de son époque, finit par établir un tourniquet.

Et quel émoi parmi ces visiteurs ! D'abord une stupéfaction devant les frères momies couchés sur de la ouate sous un vitrage ; puis une enfantine pitié, et enfin un regret atavique pour quelque chose d'éteint en eux, plus doux, plus sincère que l'ivresse matérialiste, — pour le Rêve.

Tandis que l'orgueil et la cupidité d'Isyskès trouvaient leur jeu à cette exhibition des petits êtres momifiés, son futur gendre courait les rues de la Terre, afin de découvrir quelque spécimen vivant.

Vains efforts ! Le nom même d'oiseau avait disparu de la mémoire des hommes.

Il allait renoncer à ses investigations, lorsqu'un article de journal lui suggéra l'idée d'une suprême tentative : il s'agissait du nivellement prochain des monts Himalaya, dont une cinne, encore mal peuplée, conservait quelques traces de végétation.

Le jeune homme prit le tube pneumatique, et le soir même il débarquait place de l'Inde. Vite il grimpa sur les buttes, parmi un dédale d'usines et d'hôtels en construction.

O providence manifeste des amoureux ! En ce quartier, on connaissait encore les oiseaux.

A vrai dire, les derniers avaient disparu du petit bouquet de mimosas qui constituait à peu près l'unique débris de la végétation terrestre. Mais on donna au jeune homme l'adresse d'un centenaire qui seul pourrait lui dire s'il existait encore un spécimen ornithologique quelconque.

Ce centenaire était connu sous le sobriquet de *père Viehmou*, à cause d'une religion très ancienne dont il restait l'unique dépositaire.

DEVINETTE



— Mais où est donc le cuisinier, qu'il laisse brûler ses sauces ?
— Je ne le sais pas, madame !

FACILE A CACHER



La mère. — Henri, tu es un vilain malpropre. Comment, tu as mangé des oranges sur ce fauteuil et tu as trouvé moyen de m'y faire une énorme tache ?
 Henri. — Je le sais bien, maman, mais qu'est-ce que ça fait ? Quand il viendra du monde, tu peux t'asseoir dessus.

Hugo trouva le père Vichnou dans son jardin, en train de rendre l'âme, étendu sur une natte en roseaux du Gange et tenant à la main une queue de vache, selon les rites sacrés des brahmes.
 Le vieillard, déjà ravi par l'extase des paradis védiques, sortit de sa léthargie en entendant prononcer ce mot, les oiseaux.
 — Trop tard, balbutia-t-il, les hommes se repentiraient donc d'avoir anéanti la race des petits êtres ailés ?

Puis, d'un geste pénible, il indiqua une cage en bambou suspendue à sa case et où s'agitaient deux oiseaux, les derniers. Et, crispant ses doigts maigres autour de la queue de vache, le père Vichnou expira.

Là-bas, à l'autre bout de la grande cité des hommes, l'Envie ricanait d'Isyskès et de sa découverte. Son rapport à l'Institut terrestre avait été d'abord une longue ovation ; l'élite de la société féminine encaquée dans les galeries avait souligné de bravos et de sourires les passages où le savant évoquait l'idéale existence des Oiseaux.

Mais, à la tribune encore vibrante était monté ensuite lentement, doctoralement, le plus redoutable adversaire d'Isyskès, un physiologiste impassible, plus froid analyste que ses cornues, et boutoné dans sa méthode scientifique comme dans sa longue tunique d'où sortait une tête bilieuse, incapable d'un sourire ou d'une expression passionnelle.

Point par point, l'orateur avait démolé l'argumentation brillante d'Isyskès et démontré que l'existence d'êtres capables de s'élever en l'air sans le secours de l'industrie était une conception inane, imaginée par les poètes menteurs de l'antiquité.

L'auditoire, convaincu par cette sèche réfutation, avait souri de l'enthousiaste et naïf Isyskès. Le lendemain, la recette du tourniquet baissa des trois quarts.

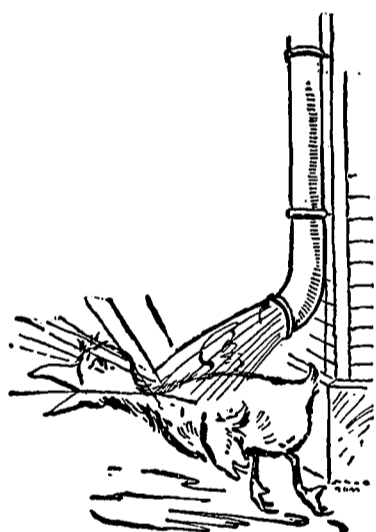
Un matin, l'infortuné philologue corrigeait, auprès de sa fille, une épreuve des *Européens préhistoriques*. Lélia le considérait avec un petit air de pitié narquoise ; elle ne croyait plus maintenant à la gloire paternelle.

Qui sait, peut-être doutait-il lui-même ? En tout cas, il venait de faire disparaître les deux momies.

Soudain, la portière se souleva, et Hugo se précipita avec un cri de triomphe. Des oiseaux ! Pour le coup, plus de septicisme possible. C'étaient bien des oiseaux vivants qui s'agitaient, effrayés, les pattes crispées aux barreaux de la cage, que le jeune homme déposait sur la longue table noire de l'érudit. L'honneur d'Isyskès était vengé. Hugo voyait assurément désormais la récompense de son amoureuse entreprise.

Une heure après, à l'Institut, les Sociétés de gymnastique, les orphéons et le Sénat se pressaient, dans une enthousiaste manifestation, sous les fenêtres du grand calomnié. On lut dans les journaux du soir le suicide de son adversaire. Il s'était fait sauter avec ses cornues, après avoir écrit sur les murs du laboratoire : — O Science, tu n'est qu'un mot.

ANDRÉ GODARD.



Pas très bien portant.

C'est une plainte universelle. On ne se sent pas dans son assiette. L'appétit est nul. Rien ne semble bon. On ne dort pas bien. Le travail ennue. On se fait une montagne de tout. Il y a beaucoup de gens qui se sentaient comme vous avant de s'être rétabli le système en prenant ce grand remède pour le sang,

La Salsepareille d'Ayer.

Elle guérit des cas semblables depuis 50 ans. Essayez-la vous-même.

Envoyez chercher le "Curebook." 100 pages. Grátis. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

Le comble de la composition musicale :
 Mettre en musique un livret... de la Caisse d'épargne.

Une Recette par Semaine

BRULURES

Lorsqu'on a été brûlé d'une manière quelconque, il faut rapidement plonger la partie atteinte dans du lait de vache bouilli et refroidi, et l'y maintenir jusqu'à ce que la douleur ait cessé. On peut aussi recouvrir sa blessure de compresses imbibées de lait.

Quelle que soit la gravité du mal, sa guérison complète ne se fait pas longtemps attendre.

B DE S.

TRIO DE PROVERBES

Ce que chiche épargne, prodigue le dépense.

x

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

x

Qui n'a rien que l'autrui, n'a rien.

SANCHO PANÇA.

PAS UN SEUL

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y en a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le *Baume Rhumal*.

Enigme.

Enlevez moi ma première lettre,
 Enlevez-moi ma deuxième lettre,
 Enlevez-moi toutes mes lettres, et
 Je serai toujours le même.
 Réponse : le facteur.

C SEL DE COLEMAN Le meilleur pour la table, et la laiterie.
 SANS EGAL QUAND A LA QUALITE
 CANADA SALT ASSOCIATION
 CLINTON, ONT.

Bibliographie

TRAITÉ EXPÉRIMENTAL DE MAGNÉTISME. *Physique magnétique*. Cours professé à l'École pratique de Magnétisme et de Massage, par H. DURVILLE. Deux volumes reliés, avec portrait, signature autographe de l'auteur et 56 figures dans le texte. Chaque volume, 3 fr., à la Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint Merri, Paris.

Cet ouvrage, qui comprend deux volumes, est écrit méthodiquement, dans la forme d'un traité de physique ; et, en effet, l'auteur ne parle que de physique. Mais, c'est une physique inconnue par laquelle il démontre que le magnétisme — qui est tout différent de l'hypnotisme — s'explique parfaitement par la théorie dynamique, et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

Des démonstrations expérimentales, aussi simples qu'ingénieuses, que chacun peut vérifier, montrent que le corps humain émet des radiations qui se propagent par ondulations comme la chaleur, la lumière, l'électricité, et qu'elles déterminent des modifications dans l'état physique et moral d'une personne quelconque placée dans la sphère de leur action. L'auteur est très affirmatif sur ce point, car le nombre et la constance des faits lui ont permis de formuler les lois qui les régissent.

La théorie, fort simple, exposée dans un style concis, clair et parfois poétique, qui amuse autant qu'il instruit, ouvre des horizons immenses à l'étude de la physiologie humaine, et trace une voie nouvelle à l'art de guérir en la mettant à la portée de tout le monde.

Les deux derniers chapitres, traitant des courants et de la lumière magnétique, se recommandent spécialement à l'attention des savants.

Ces faits démontrés, d'accord avec les récentes découvertes faites dans le domaine de la lumière et de l'électricité, font de ce volumineux travail un véritable ouvrage d'actualité, qui, malgré son caractère scientifique, est à la portée de toutes les intelligences.

L'ouvrage de M. Durville, illustré de nombreuses figures inédites qui facilitent encore l'intelligence du texte, est des plus intéressants, car il classe désormais le magnétisme animal, tant controversé depuis trois siècles, au rang des sciences naturelles. (*Journal de Médecine de Paris*, 28 juin 1896).



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)
 Il y a 3 ans, ma mère eu la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse ; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonique Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, vu l'appétit vorace qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonique.

MARY L. DALY.

MARIAPOLIS, CAN., Sept., 1893.
 Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig.
 A. L. ARRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades s'adresseront cette médecine gratuite. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
 Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS
 E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
 LAROCHE & CIE, Québec.

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.
 (Proverbe Indou.)

Teaberry FOR THE TEETH
 RESTORES NATURAL WHITENESS
 PLEASANT & HARMLESS TO USE = A 25c.
 S. ZOPESA CHEMICAL CO - TORONTO

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS . . . Gérants
 Prix Matinée: **10c**
 et **20c**
 Plus plus haut.
 Soir, Sièges Réservés: **10c** extra.
 Une Semaine commençant le **Lundi, 19 Avril**
 Après-midi et soir
The Big Extravaganza Co.
THE WHITE CROOK
 10 Dames Filles, 10 Célestes Comédiens
 Bureau des billets au théâtre ouvert de 9 h. du matin à 10 h. du soir.
 La semaine prochaine: **VANITY FAIR**

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)
 Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.
1887 RUE NOTRE-DAME. . . . MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de	\$1000 00
Un Prix de la valeur de	100 00
Un Prix de la valeur de	150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun	100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun	100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun	80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun	150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun	300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun	500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	\$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$20, de la valeur de \$1 chacun	100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun	999 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun	999 00

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, . . 10c

On demande des agents.
 Valeurs rachetées sans escompte.

Estampes Anciennes . .

Librairie LOUIS BIHN

69, Rue de Richelieu, 69
PARIS, FRANCE
 Portraits Russes et Américains.
 Gravures Anglaises et Françaises du XVIIIe Siècle, en noir et en couleurs.

Concerning

Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**
 JOHN I. SUT CLIFFE H. K. STEPHENSON
 EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,
 60 Watling St., London, E. C. 2, 26 King St. E., Toronto, Can.
 5 Rue de la Harpe, Paris, Carter Bldg., Boston, U. S. A.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR
 Journal à Nouvelles et . . .
 . . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00	Un an 50 cents
Six mois 1 00	Six mois 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :
NO 75 RUE ST-JACQUES

A la bibliothèque municipale. Un lecteur a écrit sur son bulletin de demande: *Thucydide, traduction en langue quelconque.*

Au bout d'une heure, le lecteur est mandé au bureau où il reçoit la réponse suivante :

— Monsieur, nous regrettons beaucoup, on vient de faire toutes les recherches possibles, et il n'y a pas de traduction en cette langue là.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Encore une bonne semaine pour notre Société Artistique Canadienne.

L'annonce du concert annuel de ses élèves, c'est-à-dire de ceux du Conservatoire National de Musique qu'elle a créé, a suffi pour exciter l'émulation parmi son public habituel, et chacun s'évertue, s'il ne l'a déjà fait, à se procurer des billets pour le prochain tirage hebdomadaire. En faisant cela, vous êtes logique avec vous-mêmes, amis lecteurs, puisque vous encouragez, comme par le passé, l'œuvre patriotique qui est votre création.

N'oubliez pas non plus de vous procurer des sièges pour le concert du 12 juin au Windsor Hall. Le prix en est uniformément fixé à 25 centimes, à toutes les places.

Le programme est un enchantement et à l'heure où le SAMEDI paraît à Montréal, il ne sera que juste temps, pour ceux qui n'en sont pas pourvus, de se procurer ces billets. N'y manquez pas, vous le regretteriez.

A la foire :

Un pauvre diable, taillé en hercule, se présente chez le directeur d'une troupe de saltimbanques et demande à être engagé en qualité d'athlète.

— Avez-vous déjà lutté? demande le directeur.

- Oh! longtemps.
- Où cela?
- Partout.
- Avec qui?
- Avec l'adversité.

NOUS L'ENVOYONS

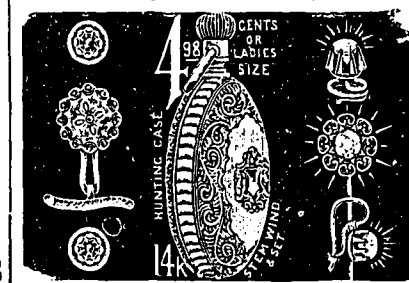
GRATUITEMENT A TOUS LES HOMMES

NOUS VOUS ENVERRONS PAR LA MALLE, en un simple paquet, GRATIS ET FRANCO, les puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITÉ, DU DR HOFFMAN, avec la garantie absolue de guérison de la VITALITÉ PERDUE, FAIBLESSE, VARIÉCOULE, Arrêtez pour jamais toute circulation anormale dans la canalisation humaine. Rétablir de suite la santé et la parfaite vitalité.

Nous avons foi dans notre traitement et, si nous n'étions pas sûrs de vous guérir, nous ne vous offririons certes pas notre remède, payable à votre convenance et après complète satisfaction seulement.

WESTER MEDICINE CO. (Incorporated),
 153 Ballard Block, KALAMAZOO, MICH.

Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 14 carats, pour hommes ou dames, le choix

ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes: Un set de boutons de poignets, pour homme ou dame, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. Une épingle, richement ornée d'une étincelante pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. Une paire de Pendants d'Oreilles avec pierres étincelantes, d'une valeur de \$3.50. Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont donnés gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et sur réception de la somme de \$4.98 au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'Express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C. O. D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'Express. La montre, nous l'attirons, vaut, à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez \$4.98 avec votre ordre, et nous vous transmettrons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

ROYAL MFG. CO. CHICAGO, ILL.

CE QUI EST BON



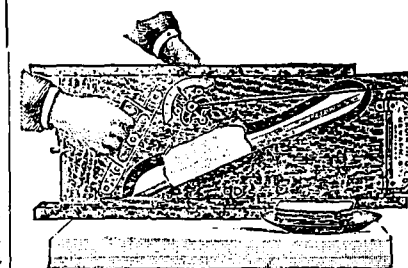
“ Mon ami, dit le philanthrope en remettant un billet de \$1 00 au marchand d'eau à la glace, voilà pour vous encourager à faire votre métier.”

Il est bon d'encourager la tempérance, il est bon aussi de guérir les intempérants. Pour cela adressez-vous à l'Hospice Auclair, ou au Dr Sylvestre dont le domicile est 1425 rue St-Denis, ou, enfin, à Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval.

Examen d'Olette de J... (six ans).
 La maîtresse.—Quelle est la capitale de la France?
 Olette.—Paris...
 La maîtresse.—Qu'est ce qui passe à Paris?
 Olette.—Le czar...

ACADEMIE DE MUSIQUE

Sparrow & Jacobs, . . Gérants
 Une semaine commençant le lundi, 19 Avril, Matinée Samedi seulement
LA CIE D'OPERA WHITNEY
 Présentant le célèbre opéra
ROB-ROY De DEKOVEN et SMITH
 Sièges maintenant en vente,
 Prix—25c, 50c, 75c, \$1 00 et \$1.50. Phone 5018.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction: le plus bel assortiment de

COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
 6 Rue St-Laurent.

Si la guerre est parfois une nécessité, elle est toujours une calamité, pour le vainqueur comme pour le vaincu. — X.

AU CLUB.



Nous avons construit des bicycles depuis des années; nous croyons à nos produits, le Stearns représente justement ce qui est désiré par le public spécial.

Il est fait avec un soin extrême; pas une once d'excédant dans aucune de ses parties; les billes sont aussi finies qu'il est permis de le faire; les supports aussi forts que l'acier le comporte. Ce sont là les secrets du roulage facile et de la réputation des Stearns.

Plutôt que de prendre ce compte rendu de la même manière que les oiseaux avec le proverbial grain de sel, faites-en la critique, visitez le magasin de nos agents, examinez-y le "Compagnon Jaune".

Le magnifique catalogue de l'année avec toutes les variétés de machines, vous sera adressé en le demandant à n'importe laquelle de nos agences.

E. C. STEARNS & CO., MANUFACTURIERS, TORONTO.

SYRACUSE, N.-Y. BUFFALO, N.-Y.
 PARIS, FRANCE. SAN FRANCISCO, CAL.

AMERICAN RATTAN CO., AGENTS CANADIENS POUR LA VENTE, TORONTO.

MACPHAIL & LOYD, AGENTS, 218 rue Ste-Catherine, Montréal.

LA
Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

28 AVRIL '97

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	17,460 a gagné le prix de	\$1,000.
DU	do	46,982	do 400.
14 AVRIL	do	91,317	do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

Les Plus Forts Bicycles
DANS LE MONDE.

Les Bicycles "Columbia" de 1897, sont faits en tubes d'acier à 5% de nickel. Nous controlons l'entière production de ces tubes et les employons exclusivement sur les

Columbia Bicycles \$100 pour tout le monde

LE "STANDARD" DU MONDE.

LES "HARTFORDS" \$85 et \$65
LES SECONDS SEULEMENT DU "COLUMBIA."

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

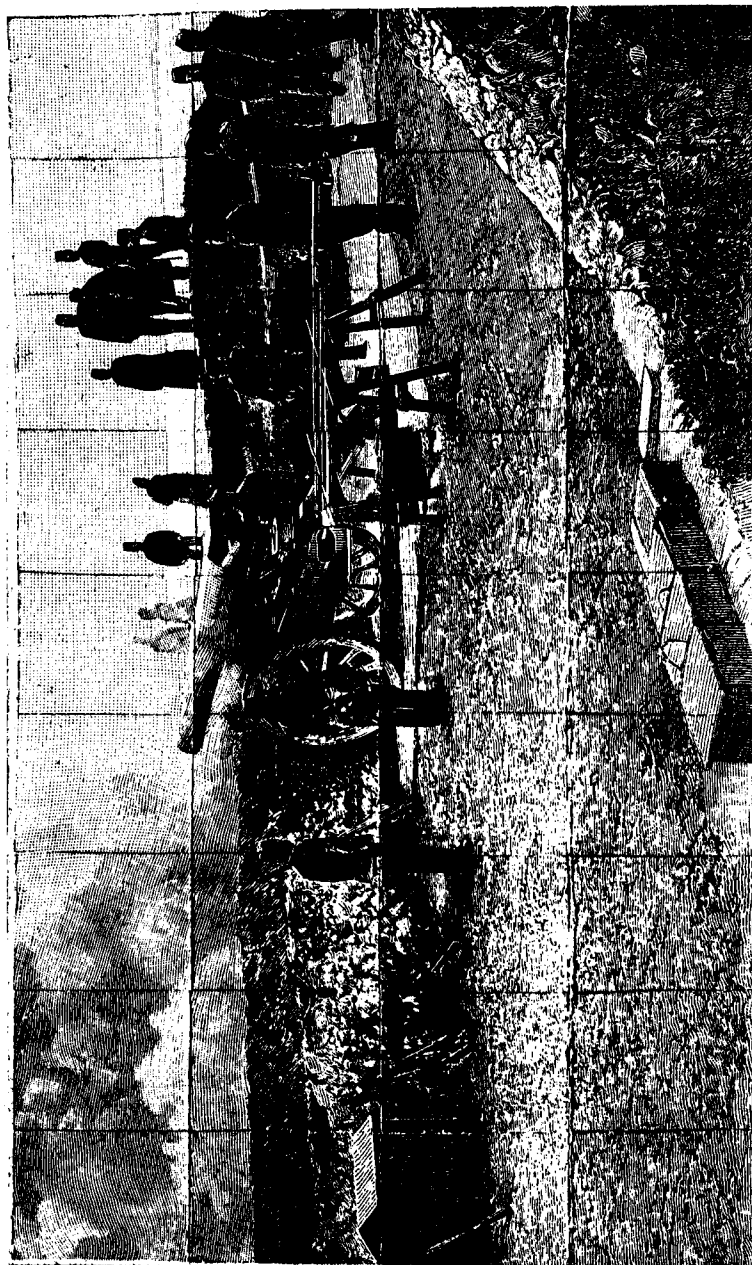
Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 cents.

MODELE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA" lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bâti, donnant un amusement et instruction illimités aux jeunes et aux vieux. Envoyé par la maille contre cinq timbres de 2 centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent à Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi"
Solution du problème No 73

Ont trouvé la solution juste : Mde Jules Alain, Mde Roméo E Bonnet, Mde Lecavallier, Mde P Piquette, Mde Joseph Wolfe, Mde Arthur Roy, Mde Pierre Roberge, Mde J H W Savois, Mde Ida Alard, Mde Anne Marie Bastien, Mde Lilly Bissonnette, Mde A Bourgeois, Mde Charbonneau, Mde A Champagne, Mde Alma Gravel, Mde Yvonne Jetté, Mde Georgiana Lagarde, Mde Florida Richer, Mde Georgette Vadeboncour, Mde Alice Chabot, Mde Rachel Faucher, Mde Hélice Trempe, Restaurant Bougeant, Lévi Bédard, J Alex Bélanger, André Bertrand, Ed Bois, Armand Bonhomme, J Cartier, J E Charland, Eugène Christin, A Contant, M G Comtois, Chs Curran, O Duchesne, Jor Dussault, A J Gadoua, Raoul Gariepy, Jules Gauthier, Wilbrod Lanctôt, Alfred Laurin, Félix Marbeau, Wilfrid Marchand, Jos Martin, Olivier Maurault, Arthur Payette, A Rouette, Louis Roy, T Sabourin, J H Simard, J B C St-Amour, Ed Vadeboncour, F H Verdon, Ed Labrèche, fils (Montréal), Mde Marie Robert (Boucherville, Que), U St-Jean (Contrecoeur, Que), Sam Hamel (East Angus, Que), J E Marchand, Jos Michaud, Mde Antonia Raymond (Edmunston, N B), L Bessette, imprimeur (Farnham, Que), Mde Onésime Gravel (Granby, Que), Joseph Paillé, Oscar Thériault, Mde Anna Ferras (Hull, Que), Mde Raoul Prairie, J M Bélanger (Iberville, Que), Dominique Leclair (Lachine, Que), Mde Achille Bégin, Mde Blanche LaRochelle, Mde Maria Montreuil, Raymond M Belleau, Alfred Bouchard, Jos E Sirois (Lévis, Que), Alphonse Gauthier (Maison-neuve, Que), Alcide Gagné (Mile End, Que), Mde Amanda Gagné (Montmagny, Que), Mde V Boisvert, Mde Honoré Charlebois, Mde Honoré Desmarais, Mde Albertine Marchand, Mde Alph Valliquette, J O Boily, Eusébe Gagnon, A Lapointe, D Ed Winter (Ottawa, Ont), Mme Vilmore Poliquin, Mde Joséphine Gagné, Mde Marguerite LeDroit, Mde Zoé Simon, C E Beauchêne, Roméo Dorval, Wilbrod Matte, Odilon Samson, Joseph Tardif, Oscar Pelletier (Québec, Que), Maurice Phaneuf (Rigaud, Que), Mde Mariette Paradis, Armand St-Pierre (Rimouski, Que), Mde Rose Anna Dumond (Rivière du Loup Station, Que), Mde Eugénie Caron, Louis Dubois, Albert Laprise, Edgar Massé (Sherbrooke, Que), mademoiselle Emma Guay (Sherbrooke, Que), mademoiselle Maggie Martin (Sorol, Que), mademoiselle Mary Jane Roberge, François Morency (South-Québec), Mde Léontine Forget, H E Parent (Ste-Agathe des Monts, Que), Mde Cécilia Gatién, Joseph Lapierre (St Antoine, Co Verchères, Que), Mde Alexandrina Lemieux, L Poirier (Ste Cunégonde, Que), Mde Marie Louise Filion, Raoul Bray (St Henri, Que), J Henri Vaillancourt (St Henri de Lévis, Que), Mde Alice Goulet (St Hilaire Village, Que), madame J V Bazinet, Mde J Nille Grenier, M E B, Frdd Le Beau, J M Vauday (St Hyacinthe, Que), Alex Brosseau (St Hubert, Que), Frank Contant (St Jean, Que), H Duval (St Jean Port Joli, Que), madame Joseph Laplante, Mde Alice E Godmer (Ste Rose, Que), madame Roger Alain, madame Arthur Poliquin, L Finet, Jos Bornet, M Adjuitor Morency (St Roch de Québec), Mde Laura Bédard, William Armand, Edmond Bussière (St Sauveur de Québec), J O Pelletier (St Sébastien, Que), Mde Virginie Perron, Mde Emma Trudeau (St Vincent de Paul, Que), Mde Marie Beausoleil (Terrebonne, Que), madame F Pinsonnault, Zoé Lacroix (Trois Rivières, Que), Léopold Laplante (Valleyfield, Que), Mde Delia Balthazard (Vaudreuil, Que), madame J M Dionne, J B Bélanger (Victoriaville, Que), Mde O M Lamoureux (Waterloo, Que), Mde L Primeau (Cornwall, Ont), Georges Fugh (Montréal), madame Wilfrid Gascon (St Jérôme, Que), Arthur Bélanger (Auburn, Me), Mde Annie Sénéchal (Augusta, Me), Mde Anna Lord, Mde Roy Lord (Biddeford, Me), Hyp Thibault (Bridgeport, Conn), Elz Desrosiers, Nap Ducharme, J Aug Fortin, Jop Ploudre (Brunswick, Me), Mde Hélia L Desvoysaux, Mde Yvonne Lemaire (Central Falls, R I), Thomas Dionne (Chicopee, Mass), J Grégoire, Henri Gibeau (Cohoes, N Y), madame Médéric Loranger (Epping, N H), madame Almida Richard, Mde Alida Desgrault, Mde Yvonne Gagnier, J W Asselin, Jos Alex Bachelin, Alcide Bérubé, Louis Caron, Louis Caron, Fernando



Dumaine, J Gagné, M A Lavigne, Jos D Massé, William Rioux, Amédée Roy, Peter St Martin, Jos D Thibault, Emile Thibault, Léon Trépanier (Full River, Mass), Mde M Laberge, Mde Albina Guenette, Israël Dumais, J A Lagacé (Fitchburg, Mass), Mde Zénaïde Aubin, Mde Clara Labelle, Byron Bibeau, Joseph Goulet, A Goyette (7 ans), J M Roy (Holyoke, Mass), Louis Gosselin, Thomas Hébert, Édouard Jarbeau, Alfred Joudion, A St Louis (Lawrence, Mass), Mde Luina Lévesque (Lisbon, Me), Mde Marie St Hilaire, M Alexandre, Alphonse Desjardins, Arsène Dugas, Joseph Grégoire, Alexis Pelletier, Frank Savary (Lewiston, Me), madame J S Aubin, madame F X Berger, madame Fred Lambert, madame H J Martel, Mde Corinne Bélanger, Mde Rosanna Daigle, Mde Regina Denault, Mde Marie A East, Mde Emma Gaudette, Mde Eulalie Langlois, Mde Joséphine McLish, Mde Alexina Morissette, Mde Angéline A Tourigny, Arsène Blais, Elzéar Chassé, Arthur Côté, Joseph Dampousse, Arthur Drouin, Léonard Mottard, Alfred Naud, Philippe Pagé, Arthur Simard, Edgar Tellier (Lowell, Mass), Mde Ernestine Allard, Mde Alice Bellemare, Emilio Gamelin, Ubald Hébert, L P Lapointe, Albert Lemay, Evariste Phaneuf, Samuel Plante, E Vadeboncour (Manchester, N H), madame Peter Jambord, madame Zéphirin Ouellet, Mde Attala Bélanger, Mde Lucie Dussault, Mde Joséphine Jauron, Edmond Gamache (Nashua, N H), madame Félix Lambert, H Piette (Natick, R I), Michel Beaudry, Richard Gosselin (New Bedford, Mass), Arthur Bonin (North Grosvenordale, Conn), madame M Michel, Mde Maria Larue, Micoud Blouin, Poyané et Joseph, François G Leches, Henri Werhmann (Nouvelle Orléans, La), Mde Eugénie Boyer (Pascoag, R I), Mde Joséphine Bellemare, Mde Carmélia Lesieur (Pawtucket, R I), Mde Georgiana Bélanger (Pittsfield, N H), Louis D Bibeau (Putnam, Conn), madame M P Bellevue, Mde Maggie St Louis (Salem, Mass), Archelle Gosselin, Ans Lacasse, G Roberge, Jos Routhier (Somersworth, Michel Métras (Southbridge, Mass), Julien Desnoyers, Henri Desnoyers (Waitsfield, Vt), William W Roy (Ware, Mass), Léofred Caron (West Gardner, Mass), Louis Girin (Winooski, Vt), madame Elisé Bérubé, madame Julie Légaré (Westbrook, Me), Aurie Desautiers, Moïse Potvin (Woonsocket, R I), Arsène Casavant (Worcester, Mass), Geo Parisault (Collinsville, Conn), madame F H Chapleau, madame E Dubuc, Mde Etudiante Therrien, Mde R H, Emile Brosseau, Arthur Mathieu (Montréal, Que), Léon Daroche (Danville, Que), Dr J A A Lefebvre (Lachine, Que), madame G Belleau (Pointe aux Trembles, Perneuf, Que), Eugène Maheu (Somerset, Que), madame Pierre Gosselin (St Roch de Québec), Violetta (Ste Théodose, Que), Alex Derrbès (Nouvelle Orléans, La), Mde Laura Léveillé (Orono, Me), Adams Ajello (Providence, R I), Mde Martha Bernard (Waregan, Conn), madame Cléophas Terreault (River Point).

Arthur Morin (Hull, Qué), G Beaubien (Rat Portage, Ont), B. 536 (St Hyacinthe, Qué), Mde F Huot, E Filion (St Roch de Québec), E Labelle (Ste Rose, Qué).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mde Virginie Perron (St Vincent de Paul, Que), madame J M Dionne (Victoriaville, Que), Mde L Primeau, Box 242 (Cornwall, Ont), Israël Dumais (Fitchburg, Mass), Mde Corinne Bélanger (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Le tirage s'est fait en présence de M A M Demers (Waterloo, Que).

AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis, qu'a lieu le tirage.

Il faut avoir vécu pour être sûr d'être aimé.—LACORDAIRE.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluxus Blancs, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Encrations, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupule, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation d'élite ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Epuisement Cérébral chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moelle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, où l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.



LA CHAMPAGNE CIGAR
 PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

ETRANGE!

Le client. — Garçon, deux œufs bouillis. Quatre minutes n'est ce pas?
 Le garçon. — Oui, monsieur. Ils seront prêts dans une demi-seconde.

AVANT LE MARIAGE

Elle. — C'est étonnant que nous ne puissions pas parler sans nous quereller!
 Lui. — Et encore, quand nous nous querellons, nous ne parlons pas!

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 75



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, LA FAMILLE CHINOISE QUI VIENT DE GAGNER LE GROS LOT.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 29 avril, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac. oct. 12-24

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
 Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
 Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
 Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
 Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
 23 J 8

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
 DRUGGISTS SELL THEM.
 ... And That's All There is to say.

30 mai 97

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

Nouvelle Manière de Poser les Dentières sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentières d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

SEPT... MILLIONS

Un gros nombre, n'est-ce pas? Néanmoins, il représente le nombre de pores qu'il y a dans la peau. N'avez-vous jamais réfléchi à la quantité de matière éliminée contenue dans ces petites bouches des pores et qui menace votre santé? Le bain turco-russe nettoie, purifie et ventile les pores - ce que le savon et l'eau ordinaires ne peuvent pas faire.

Bains, durant le jour, 75c. Le soir, jusqu'à dix heures, 6c.

Jour des dames, les lundis avant-midi et les mercredis après-midi.

OUVERT TOUTE LA NUIT

BAINS LAURENTIENS...

Angle des rues Craig et Beaudry

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentières faites d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

LES CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c
 Tirage tous les Mercredis
 104 rue St-Laurent.